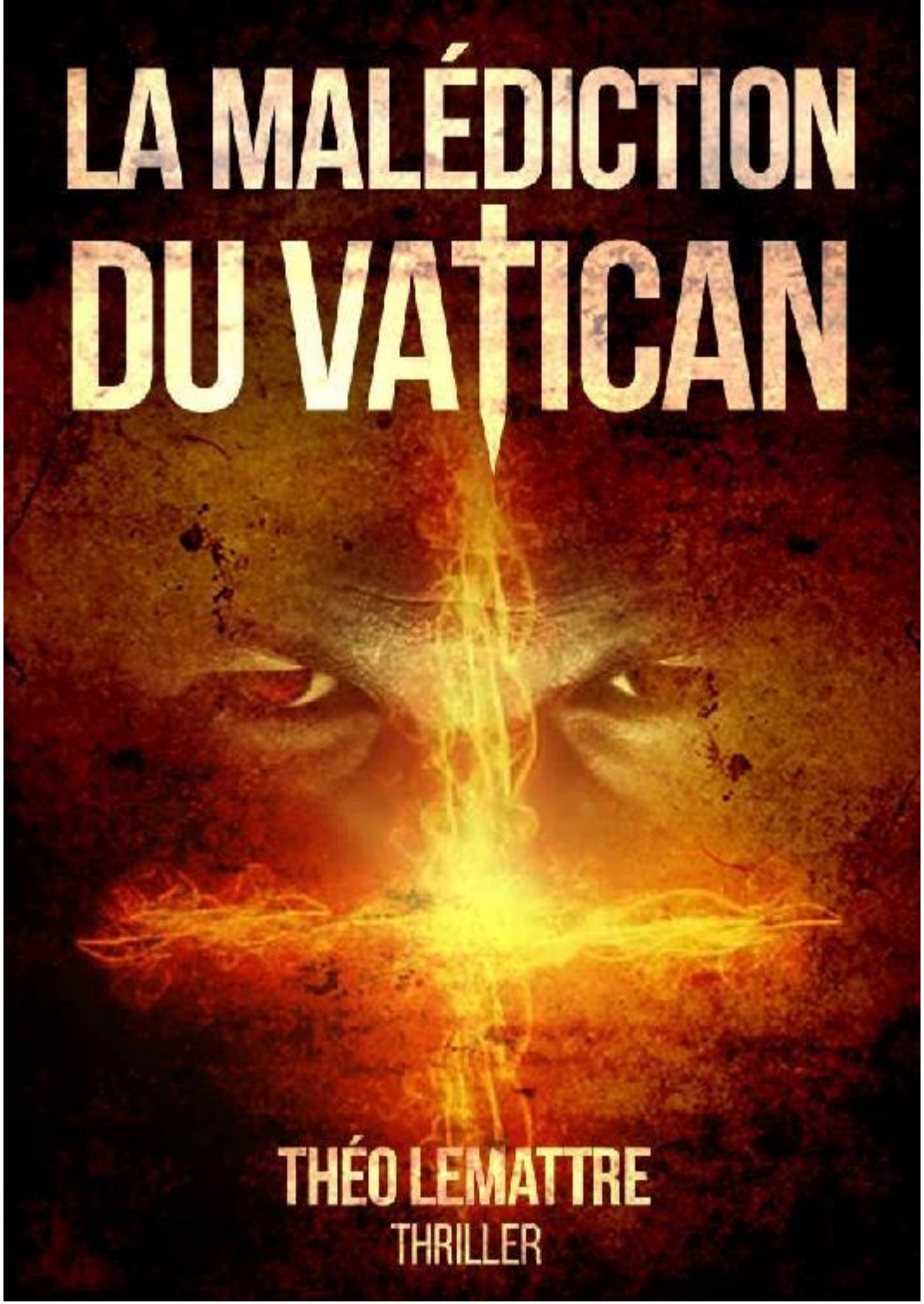
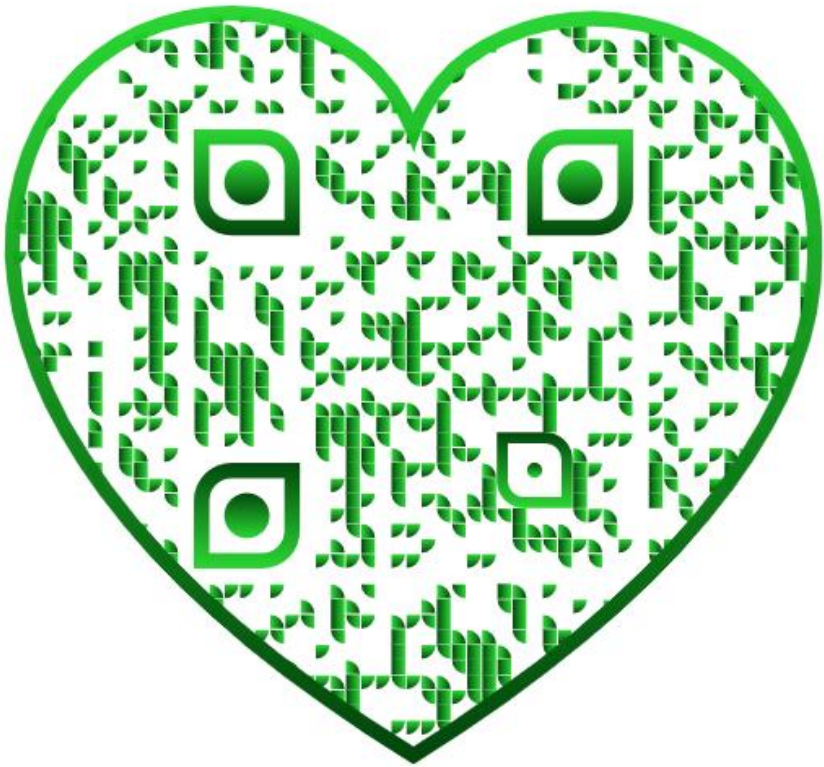
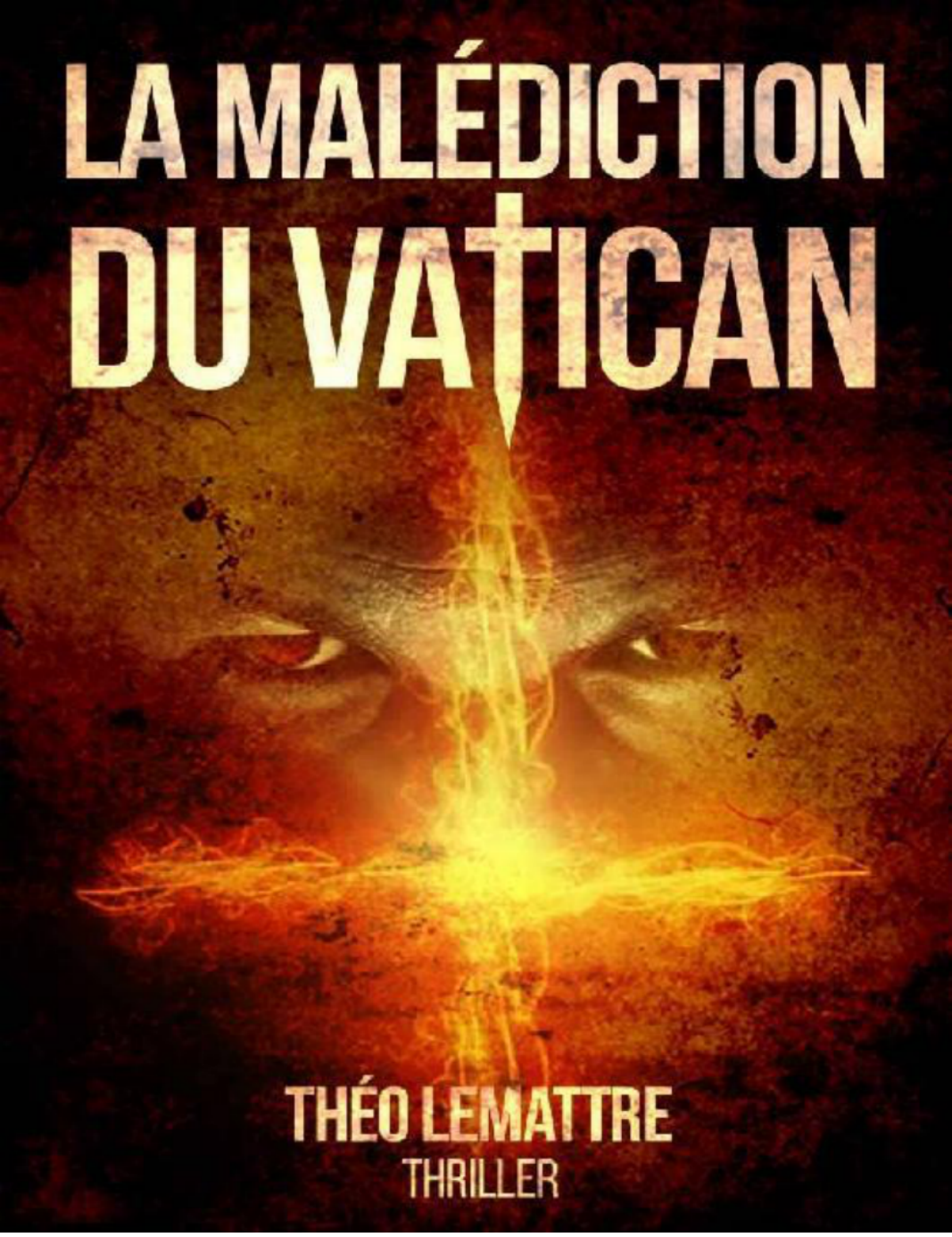
LA MALÉDICTION DU VATICAN



THÉO LEMATTRE

THRILLER




LA MALÉDICTION
DU VATICAN
THÉO LEMATTRE
THRILLER

Théo LEMATTRE

LA MALÉDICTION DU VATICAN

Ami lecteur, les premières lignes de ce « roman » sont pour toi. Toi, qui me connaît depuis peut-être quelques temps ou qui me découvre à travers ce livre, sache qu'il n'est pas anodin pour moi. Ce roman est l'aboutissement d'un véritable travail physique, mais aussi psychologique. Je ne compte plus ces nuits passées à le relire, à le corriger et à le peaufiner. C'est ce qu'on attend d'un auteur, me diras-tu, et à juste titre. Oui mais voilà, j'ai dix-huit ans, ami lecteur, et, sache que dans ce roman, mon esprit s'est bien souvent perdu entre la noirceur de la fiction et l'abominable réalité. Toi qui lit ces lignes, je sais et j'espère que tu sauras faire la différence entre les deux. Mais, si je te préviens avant, c'est pour que tu saches que, bien que l'histoire ne soit que pure fiction, la plupart des éléments relatés sont le fruit de la réalité, hélas. C'est à ce titre que, comme énoncé ci-dessus, je dis que le travail d'achèvement de ce roman a été une rude épreuve psychologique.

Pour t'offrir un réalisme optimal, lecteur, j'ai lu la Bible, j'ai été moi-même jusque dans les églises et j'ai rencontré de nombreuses personnes avec qui j'ai pu parler de leurs métiers. Pour toi, j'ai fait l'expérience de la voyance, pour toi, j'ai regardé des heures de documentaires et des films, pour toi, j'ai voyagé dans le temps à travers des livres et des articles plus vieux que moi.

En somme, rien de plus normal quand on souhaite être auteur, mais si je te dis tout ça, ce n'est pas pour obtenir ta gratitude, mais bien pour t'offrir la mienne. Car, bien qu'éprouvantes, ces investigations m'ont aidé à grandir et à évoluer.

Pour cela, lecteur, merci.

I. NOIRCEUR RESSURGIE.

Il voyait la mort, il la tutoyait et la toisait du regard tandis que son esprit s'envolait peu à peu vers des nébuleuses infinies. Il avait chuté d'un ravin et son corps désarticulé et couvert de sang gisait en bas, entre les pierres fines, aiguisées comme des rasoirs. Il sentait leurs pointes s'insinuer dans sa chair et la rompre. Il poussait de petits râles presque inaudibles. Il aurait aimé qu'on vienne le secourir, qu'on le tire de cet enfer dans lequel son esprit s'enlisait petit à petit. Il sentait son corps partir, son âme s'échapper. C'était comme lors d'un malaise : cette insupportable souffrance avant la libération. Il était vaseux, la tête lui tournait sous le cagnard péruvien qui l'étouffait et donnaient à ses tempes l'irrépressible envie d'éclater en d'immenses gerbes sanguines. Ce jour-là, il était mort, et c'était le plus beau jour de sa vie.

Les cierges sont ceints à leur base par le cercle aciéré qui trône sur la partie supérieure des chandeliers dorés, clairsemés ci et là sur l'autel de marbre poli. Ils irradient de la chaude lumière de leurs flammes dansantes les lourdes pierres volcaniques qui composent la cathédrale toute entière. Devant l'autel, la douce couleur mordorée illumine jusqu'aux bancs de messe disposés comme autant de bancs scolaires, encore vides de tout élève. Une pénombre apaisante s'est emparée de la nef, des bas côtés et du chœur. On voit seulement quelques mèches brûlantes rougeoyer dans l'obscurité des alcôves, mettant ainsi en exergue la sévérité des visages atones qui défilent devant ces ribambelles immobiles de bougies liturgiques. On peut entendre résonner dans la pierre et contre les vitraux teintés quelques murmures, prières et confessions. Il sonne à peine onze heures, la cathédrale se remplit peu à peu de croyants, avides de recevoir la messe en ce matin dominical. La plupart des paroissiens déposent quelques centimes trouvés au fond de leurs poches intérieures dans la main de Michel, l'émigré polonais qui fait la manche devant la cathédrale et qui loge dans un conglomérat de caravanes situé par-delà le pont d'Agde.

Tapi dans l'ombre du déambulatoire, le père Raphaël Schtompt, prêtre de son état, se revêt de son aube blanche immaculée, de son chasuble et de ses plus beaux affûtiaux. Il fait craquer le bout d'une allumette et met le feu aux mèches des cierges encore éteints tout autour de lui, imprégnant ainsi le fin corridor arqué d'une délicate odeur parfumée et d'une lumière revigorante. Il en inspire profondément le fumé, comme s'il le respirait pour la dernière fois. Le même genre d'inspiration intense que celle qu'il avait eu dans le ravin avant sa mort, quelques années auparavant. Le père Raphaël a toujours aimé le calme et l'apaisement qui règnent au sein des institutions religieuses, et aujourd'hui, cela se confirme encore pour lui. Son amour indéfectible pour Dieu n'a pas été terni par ses années de pratique, bien au contraire, sa foi ne s'en voit que plus forte et non pas émoussée. Chaque soir, lorsqu'il rentre chez lui, il prie encore plus ardemment le seigneur que la veille, persuadé que celui-ci l'entend, l'écoute et le comprend.

D'un pas décidé, il quitte le déambulatoire dans son bel accoutrement pour rejoindre sa paroisse impatiente, déjà assise et prête à l'accueillir dans un récital religieux mêlant une myriade de voix atypiques.

La messe se passe à merveille, comme chaque fois que Raphaël la donne, mais à la fin de celle-ci, un regard curieux attire son attention.

C'est un homme droit comme un I en uniforme religieux lui aussi. Il tient dans la main droite une mallette métallique close et, à l'instar de Moïse avec la mer, fend la foule de quidams qui se pressent de sortir pour aller à la rencontre du prêtre. Son air grave et imperturbable en disent long sur ses motivations. Cet homme là, Raphael le connaît bien, il s'agit du père supérieur, expressément venu de Toulouse. S'il est ici, c'est pour lui annoncer quelque chose d'important, ou de grave. Le prêtre prend son supérieur à part, afin d'éviter les oreilles indiscrètes.

— Père Raphael Schtompt, commence-t-il, je suis ravi de vous revoir.

— Moi aussi, mon père. Que me vaut le plaisir de votre visite ?

Le père supérieur, d'habitude si tranquille et si serein, est agité de tics nerveux imperceptibles pour qui ne le connaît pas réellement. Raphael l'a bien vu. Sa main libre tremble et ses yeux trahissent une peur abominable.

— Nous avons un sérieux problème qui ne devra sous aucun prétexte être communiqué à la communauté religieuse.

— Que se passe-t-il ? Qui vous a envoyé ?

— Le monde tel que nous le connaissons pourrait connaître ses dernières heures, mon père, j'ai été dépêché par le souverain pontife en personne.

— Vous commencez à m'effrayer.

— La peur n'aura pas sa place dans votre mission, Raphael, dit le père d'une voix vacillante, l'ennemi de vos ancêtres a resurgi des tréfonds obscurs du passé. Il est ici, parmi nous.

II. L'AFFAIRE WARROWS.

Même lorsqu'elle n'est pas en service, le lieutenant Kelly Vance garde en permanence son arme bien sanglée à sa ceinture. Ce matin — comme tous les matins —, elle a encore les yeux pleins de sommeil lorsqu'elle fait tournoyer le café dans sa tasse, dessinant ainsi de petites arabesques d'arabica contre le blanc nacré de porcelaine. Penchée au-dessus de son breuvage

plus noir qu'une nuit sans étoile, la policière en respire les relents, agréables et amères — de par l'absence de sucre. Une fois le café porté à ses lèvres, l'épais brouillard de fatigue qui trouble sa vue commence peu à peu à se dissiper, comme si, psychologiquement, le simple fait d'avoir le goût de cet arabica court dans la bouche lui faisait oublier qu'elle est épuisée, rongée jusqu'à la moelle comme un os pour chien.

Après un rapide et frugal petit-déjeuner, Kelly enfile son uniforme de lieutenant de police, jette un œil sur son fils, le jeune Mattéo, qui dort à poings fermés, et se rend directement au commissariat — son supérieur l'y attend déjà en tapant du pied. Elle sait qu'elle peut compter sur Sandrine — sa baby-sitter, pour s'occuper de lui. Comme à son habitude, le commissaire Roger est impatient de lui confier une mission. Mais cette fois-ci, il a bien précisé qu'il s'agissait d'une mission « de la plus haute importance ». C'est également la raison pour laquelle il a exigé sa présence si tôt ce matin-là, alors que seuls quelques nocturnes traînent dans les locaux du commissariat.

Kelly et le Roger prennent tous deux un café — et cela fera déjà le deuxième pour la lieutenant. Ils s'installent dans le bureau privé du commissaire.

— Vous m'avez dépêchée, monsieur. Quelle est la mission ?

Roger s'enfonce un peu plus dans le siège de son bureau et tire un journal de l'un des tiroirs à sa gauche.

« L'étrange mal encore inexpliqué… ».

— Connaissez-vous ce gros titre ?

— J'en ai effectivement entendu parler.

— Je vais vous expliciter la situation. Récemment, une femme a été arrêtée, madame Jacqueline Sabordino. Ses voisins avaient remarqué un changement radical dans son comportement, du jour au lendemain, comme si elle était devenue une autre personne en l'espace d'une journée. Ils ont commencé à être inquiétés par de petits cris stridents en provenance de sa maison. Ensuite, son mari a subitement disparu. Nous avons lancé des avis de recherches, et comme vous le savez, monsieur Jean Sabordino n'a jamais été retrouvé. Nous nous sommes d'abord renseignés sur les raisons qui auraient pu motiver un éventuel départ de sa part : des problèmes d'argent, une violente dispute, une pathologie quelconque. Rien. Nous n'avons rien trouvé de suspect sur monsieur Jean Sabordino. C'était un brave employé de mairie quelconque, un parfait quidam pour le reste de la ville. Personne n'en avait rien à foutre de lui, et il n'avait rien à foutre de personne. En somme, un très juste échange. C'est là que les choses se compliquent. Monsieur Jean Sabordino n'avait donc aucune raison de disparaître de la sorte, du moins, pas volontairement. Nous avons donc lancé une enquête très laborieuse pour laquelle nous avons levé de gros moyens financiers dans le but de comprendre sa mystérieuse volatilisation. Encore une fois, comme vous le savez, nous n'avons rien trouvé. De son côté, Jacqueline inquiétait de plus en plus ses proches. Au fur et à mesure, plus personne ne souhaitait s'approcher d'elle, ni entretenir de relation avec elle. Elle perdait tous ses amis un par un. Nous nous sommes intéressés à cette dame, et nous avons fini par la prendre en filature afin d'en apprendre un peu plus sur les raisons de ce soudain dégoût pour sa personne. Nous étions certains qu'il y avait un lien intrinsèque entre la disparition de Jean Sabordino et le comportement suspect de Jacqueline. Nous avons demandé à une équipe de la suivre durant une semaine, afin d'avoir une idée claire de la situation. Quelle ne fut pas notre surprise lorsque la voiture de Jacqueline nous mena jusqu'à un entrepôt désaffecté du port ! Les quelques hommes sur place nous ont dit que la bonne femme a ouvert la lourde porte du hangar avec une facilité déconcertante, et que dans ses yeux brillait une flamme

rougeoyante. Au début, j'ai cru à des élucubrations de flic fatigué, mais…

Roger sort d'un autre tiroir du bureau une série de photographies prise sur place par l'équipe d'investigation. Dessus, on peut y voir des scènes macabres. Couchés au sol au centre d'un pentagramme, une flopée d'enfants recousus au niveau de la gorge crachent des geysers de sang en se tordant de douleur, comme s'ils étaient possédés. Autour du pentagramme, dans de petits bocaux de verre transparents, Jacqueline avait pris soin de découper son mari pour le ranger en plusieurs fois.

— Comme vous vous en doutez, tous les membres de l'équipe sans exception ont rendu leur repas par le gosier. D'abord, ils ont pensé qu'ils étaient tombés sur une psychopathe notoire qui se prenait pour une sorcière ou pour une apprentie divinité en voulant jouer avec la vie. Ensuite, ils ont arrêté Jacqueline. Étrangement, ce ne fut pas si facile que cela en a l'air. Même si Jacqueline était une femme d'âge mûr et qu'elle semblait plutôt frêle, l'équipe toute entière eut un mal fou à contenir le flot de rage qui se dégageait d'elle. Elle était devenue complètement incontrôlable. Elle mordait, griffait et leur arrachait la peau avec une violence redoutable. C'était véritablement à n'y rien comprendre d'après le chef de l'équipe. Lorsqu'ils ont voulu la maîtriser, elle a envoyé valser deux hommes d'un simple revers de bras. Ils disent avoir vu une aura ténébreuse former des halos obscurs autour d'elle, comme si une force supérieure et maléfique voulait la protéger. C'étaient comme des tentacules d'ombre qui flottaient en filigrane dans l'air putride du hangar désaffecté. L'équipe dû avoir recours à la force et aux armes pour maîtriser Jacqueline. Aussitôt, ils demandèrent du renfort et appelèrent une équipe de secours d'urgence pour les enfants. Les gosses semblaient atteints du même mal que Jacqueline, les mêmes tentacules obscurs rôdaient autour de leur corps agonisant, rentrant tantôt dans leur poitrine en la traversant pour ressortir en serpentant à travers leur bouche ouverte. Une véritable horreur. Une scène affreuse digne d'un putain de thriller. Mais ce n'est pas tout (il prend un air plus grave, plus solennel), quelques secondes après l'arrestation musclée de Jacqueline, les gosses se sont relevés pour attaquer les policiers sur place en les mordant jusqu'au sang. Les médecins arrivés quelques minutes après ne parvenaient même pas à comprendre comment des gamins aussi estropiés pouvaient courir de la sorte et s'en prendre aux forces de l'ordre. C'est là qu'ils ont commencé à sentir la véritable horreur sous-jacente dans ce macabre rituel de sorcellerie noire. Jacqueline s'est mise à rire, mais pas d'un rire que l'on pourrait qualifier de « normal », comme le vôtre ou le mien. Un rire sardonique, gras, et profond, d'une voix qui semblait dominer la sienne, comme si deux tons parfaitement différents s'entremêlaient dans une dissonance affreuse et terrifiante. Aussitôt, les coutures qui tenaient la tête des enfants sur leurs épaules ont toutes sautées en même temps dans des gerbes de sang incommensurables et toutes les têtes des chérubins ont explosé comme des pastèques sous une botte, couvrant au passage les équipes d'intervention de la totalité de leur boite crânienne. Actuellement, tous ceux qui étaient présents à cette soirée sont en cellule psychologique, et ils refusent encore d'en sortir.

— Tout cela paraît tout à fait invraisemblable, commissaire.

Kelly Vance, en tant que bonne cartésienne, ne croit que ce qu'elle voit, ou ce qu'elle croit pouvoir voir. En d'autres termes, Kelly croit ce qu'elle veut, et rien d'autre. Son esprit n'est pas ouvert à toute la culture populaire qui encense l'existence du paranormal dans la société de notre époque.

— C'est aussi ce que je pensais, voyez-vous, mais il n'y a que deux possibilités, malheureusement : soit ces types ont été pris d'une hallucination collective due à un je-ne-sais-quoi dans l'air de ce hangar, et se sont quand même retrouvés avec de la cervelle de maternelles jusque dans les trous de nez. Soit, cette histoire est belle est bien vraie, et je m'en ronge sérieusement les ongles.

— Et que pensez-vous ?...

— Ce n'est pas tout, l'histoire n'est pas tout à fait terminée.

— Peu de temps après l'arrestation de Jacqueline Sabordino, il y a eu son procès. Étrangement, personne n'est venu pour la défendre, la soutenir, ou même la voir. Comme si tous ses proches s'étaient soudainement volatilisés. Plus moyen de remettre la main sur ses enfants, ses parents, ou ses amis. Ils étaient tous devenus des fantômes, abonnés absents. Nous avons appris après moult semaines d'enquête que tous ses contacts — connaissances comme proches —, s'étaient éloignés d'elle volontairement, et avaient déménagé. Vous imaginez ? Déménager pour éviter une personne ! Toutes en même temps. Cela paraissait invraisemblable, et ça l'est ! De ce fait, personne n'est venu à son procès. Personne. Jacqueline Sabordino s'est retrouvée seule du jour au lendemain. Son procès a été une véritable catastrophe. Elle était encore sous l'emprise d'une de ses colères noires durant lesquelles elle étrangle jusqu'à la mort ses victimes. Elle a essayé de tuer le greffier, un des gardiens et le juge — sans compter que durant sa détention provisoire, elle a envoyé deux détenues avec elle en chambre à l'infirmerie avec de graves séquelles. En l'absence de famille mais pas de témoins — puisque étaient présents les parents de tous les enfants retrouvés morts —, le juge a prononcé la prison a perpétuité, mais devant la dangereuse et irraisonnée agressivité de Jacqueline, il a demandé à un homme de main de l'extraire de la prison sous son ordre direct, pour l'exécuter quelque part en Italie. Somme toute, je n'aurais pas été contre cette décision moi non plus, bien qu'elle soit un peu barbare et un brin anti-judiciaire. Tout semblait donc réglé, jusqu'au moment où le juge Warrows — celui qui s'occupait de l'affaire —, s'est mis à contracter les mêmes symptômes que Jacqueline, et à attaquer tous les membres de sa famille. Nous avons retrouvés sa femme et sa fille en charpie dans son cellier. Cette fois-ci, c'en était trop. Les services de police ont étouffé l'affaire, et nous avons maintenant le juge Warrows sur les bras, sans compter que le type qui était chargé de liquider Jacqueline s'est suicidé à son retour en faisant son rapport au juge. Nous lui avons fait passer une batterie de tests, et force est de constater que le bonhomme semble être possédé par une entité démoniaque — comme Jacqueline devait l'être. J'ai vu de mes yeux ces tentacules noirâtres s'échapper de ses narines et de sa bouche avant de tournoyer autour de lui en émettant des sons stridents à la limite du supportable. La science ne pouvait rien faire. C'est une pathologie qu'elle ne connaît pas. C'est pourquoi nous avons faits appel au spiritisme, et que malgré l'empirisme qui caractérise notre métier, nous nous sommes tournés vers des solutions un peu plus mystiques. Un haut placé du Vatican nous a informé du fait que l'institution religieuse possédait en son sein une branche de prêtres spécialisés dans l'exorcisme et dans la connaissance du paranormal. Nous avons donc délégué l'affaire en toute discrétion, afin de ne pas alerter les médias de cette bavure. La papauté nous a donc donné pour ordre d'escorter le juge Warrows jusqu'au Vatican, afin qu'il y soit exorcisé. En attendant, nous avons faits appel à un professionnel en ce qui concerne l'étude du surnaturel ou du démoniaque : le père Raphaël Schtompt. Il m'a été chaudement recommandé par son prescripteur religieux. Apparemment, le bonhomme a trempé dedans après une expérience post-mortem, et il a appris les rudiments de l'exorcisme durant son séminaire théologique et a déjà été confronté à ce genre d'affaires.

— Et qu'est-ce que je viens faire dans tout ça ?

— J'ai besoin de vous pour accompagner le père Raphaël Schtompt jusqu'au Vatican en compagnie du juge Warrows. Même si la police s'est auto-évincée de l'affaire, je tiens à ce que nous gardions un œil sur cette enquête. Or, vous êtes l'un de mes meilleurs éléments, et c'est à vous que je souhaite confier cette affaire épineuse.

— Pourquoi l'escorter jusqu'au Vatican si notre homme peut « l'exorciser » ici ?

— Ce sera au père Raphaël Schtompt de décider si oui ou non il faut l'emmener jusque là-bas.

D'après lui, le Vatican, en tant que cœur de la religion catholique, serait une source incroyable de puissance spirituelle pour l'exorcisme et l'expiation démoniaque.

— Conneries.

— Tout ça, ce n'est ni à vous ni à moi d'en juger, mais uniquement au père Raphaël Schtompt. L'affaire repose maintenant entre ses mains expertes.

— Ils auraient pu nous dépêcher un envoyé du Vatican.

— Je vous l'ai dis, Kelly, c'est une pointure. Je vous prie d'être aimable avec ce prêtre, et par pitié, ne soyez pas trop dirigiste. Il n'est pas Kilian.

Kilian, c'est l'ex-coéquipier de Kelly, et aussi son ex-mari. Ils s'étaient rencontrés un soir d'automne, alors que la lune les épiait sous un ciel d'encre sans étoiles. À cette époque, Kelly n'était encore qu'une jeune étudiante en deuxième année de lettres modernes. Elle s'était expatriée de Floride où elle menait auparavant une vie calme. Elle avait choisi la France pour son rayonnement culturel et pour son cosmopolitisme. D'abord, Kelly s'est intéressée à Paris et à ses alentours. Elle était friande d'apprendre le français, et tous les mots de la langue sonnaient si bien à son goût. Ils lui rappelaient la poésie et le romantisme, comme si les français avaient des instruments nichés dans la bouche, choyés entre leur palais et leur langue, et qu'il les faisaient sonner au lieu de faire vibrer leurs cordes vocales comme tous les habitants lambda des autres pays du monde qu'elle avait eu la chance de visiter.

Kelly était dans sa chambre, avachie sur sa chaise de bureau devant ses cours de littérature, elle venait juste d'avoir sa mère au téléphone — comme toujours, celle-ci inquiète de savoir si sa fille mangeait suffisamment, et si elle avait trouvée un « boyfriend ». La jeune américaine avait de grandes difficultés à maîtriser la langue de Molière, mais cette passion lui avait prise aux tripes depuis ses dix ans et un voyage en Bretagne avec ses parents. Mais au fond, ce que Kelly avait sans doute le plus de mal à maîtriser, c'étaient les relations avec ses camarades du sexe opposé. Elle souhaitait ne laissait aucune place à l'équivoque dans chacune de ses rencontres. Lorsqu'un garçon lui plaisait, elle le disait, et lorsqu'un garçon ne lui plaisait pas, elle le disait aussi — au grand dam de certains amoureux transis. Elle avait le chic pour repérer les gars avec lesquels elle préférerait traîner ou sortir en boite juste pour s'amuser, et ceux avec lesquels il y aurait pu avoir une relation amoureuse envisageable. Il faut dire que Kelly avait des critères précis extrêmement sélectifs. Elle avait un certain faible pour tous ces chanteurs de charme vêtus comme des sans-domicile fixe dans leurs amples vêtements décolorés et rapiécés de toute part. Elle leur trouvait une inexplicable mélancolie dans la voix lorsqu'ils se mettaient à chanter accompagnés de leur guitare sèche pour reprendre du Bowie, ou du Nirvana. Il suffisait qu'ils commencent tout juste à faire gratter leurs doigts sur les cordes pour que les étudiantes effarouchées tombent en pâmoison. Le pire pour Kelly, c'était leur accent. Il était absolument irrésistible lorsqu'ils chantaient en Anglais. Et puis quelle idée d'être aussi beaux ? Des visages d'anges, des voix d'anges, de la peau douce comme la soie, et une gentillesse à toute épreuve. En somme, de quoi faire fondre le cœur fragile de n'importe quelle étudiante, qu'elle soit étrangère ou française.

Pour ce qui était du jeu délicieusement intime de la séduction, Kelly n'était pas la dernière, bien au contraire. Elle était allée à de nombreuses soirées durant lesquelles elle s'émerveillait à écouter chanter ces clodos angéliques, en sirotant au compte goutte des cocktails alcoolisés. La jeune femme adorait définitivement la France, et particulièrement Paris. Elle resta quelques années en faculté, redoublant inévitablement certaines années par manque de vocabulaire ou de connaissances précises sur le système scolaire, mais ne baissa pas les bras pour autant. Elle sortait à ce moment-là avec un certain Julien, un de ces mêmes chanteurs de charme qui lui plaisaient tant. Il avait une épaisse touffe de cheveux flavescents qui bouclaient

à n'en plus finir, des yeux verts en amande, une bouche entourée de lèvres fines, fissurées par une commissure souriante et mystérieuse. Il avait les joues légèrement creusées et une bosse presque imperceptible sur l'arrête du nez — on ne pouvait la voir que lorsqu'il était de profil. Julien était toujours affublé de vêtements amples, comme un page moyenâgeux. Il portait souvent son long pardessus grisâtre décoré de patchs qui dégageait une forte odeur de tabac froid à cause des cigarettes qui traînaient constamment dans ses poches décousues. Il déambulait ainsi sa silhouette aquiline, fardé de sa guitare sèche qu'il tenait fermement en bandoulière. Toujours le dos courbé, comme si toute la misère du monde tombait sur ses épaules.

Kelly avait vécue un an avec ce garçon, puis un beau jour éclata une violente dispute à la suite de laquelle ils se séparèrent sans scrupules l'un pour l'autre et sans plus de souvenirs que les grands frissons des premières fois. La jeune femme ne connaissait que très vaguement Kilian à cette époque, et ce fut dans ses bras qu'elle vint se choyer pour pleurer et expier sa peine immense. Pour la première fois de sa vie, elle ne savait pas dans quelle case ranger un garçon. Pourtant, la réponse aurait du être plus qu'évidente : il avait un visage enfantin, criblé d'une myriade de taches de rousseur tantôt plus foncées que sa peau, tantôt en ocelles, d'une douceur à en lénifier la plus rude des colères. Contrairement à Julien, le jeune homme était un brin potelé et maladroit, il avait les joues renflées et un sourire enjôleur touchant de sincérité — pas comme tous ces escrocs aux glacis dentaires qui laissaient imaginer une toute autre réalité et qui tenaient des discours de drague caligineux — lui, il avait vraiment quelque chose dans le visage. Au-dessus de ses lèvres charnues qu'entourait une épaisse moustache discontinue, faisant rejoindre ci et là quelques poils en filigrane sur son visage d'enfant pour dessiner une douce barbe sur ses joues rubescentes, trônait un grain de beauté presque rendu invisible par la noirceur de sa pilosité.

À peine s'étaient-ils rencontrés, que Kelly avait compris l'importance du verbe « tomber » dans l'expression « tomber amoureux ». Pour ainsi dire, elle chutait de très haut dans ses certitudes et ses espérances. Elle ne se voyait pas s'afficher fièrement au bras de son Jules taille XXL sur les bancs de l'université. Lui, il étudiait dans l'économie, mais plus ils se parlaient et se côtoyaient, plus elle se rendait compte que ce n'était qu'un choix par dépit parmi tant d'autres.

Les virées en voiture continuèrent, les sorties également, et bientôt, il n'y eu plus que eux deux et leur petit monde. Ils ne savaient pas, ni l'un ni l'autre, de quelle façon évoluait leur relation. Elle leur semblait si étrange, si inattendue. Et comme s'il s'agissait d'un acte manqué qui les mènerait vers leurs véritables destinées, Kelly et Kilian ratèrent tous deux leurs examens et trouvèrent chacun un travail pour subvenir à leurs besoins, avant de décider d'un commun accord de tenter l'école de police. Cette fois-ci, les résultats avaient été particulièrement concluants, et Kilian s'était refait une forme physique descente — il n'était pas encore sculpté comme un Apollon, mais il n'avait à pâlir devant aucun des athlètes de l'école. Quant à Kelly, elle était fière d'elle-même, et surtout de son compagnon. Ils n'avaient pas mentionné leur relation afin de ne pas être séparés, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils se retrouvaient tous les deux en patrouille en banlieue parisienne.

Quelques années plus tard, la routine policière s'installa très vite dans leur petite vie de couple, et les problèmes qu'elle charrie avec elle également. Ils avaient à ce moment un enfant, un garçon — Mattéo, trois ans. La vie de famille suivait son cours comme sur un long fleuve tranquille, mais une patrouille vint briser les habitudes à propos desquelles ils se disputaient sans cesse. Kelly et Kilian poursuivaient deux voleurs nocturnes dans une course effrénée pour laquelle ils durent laisser leur voiture sur le bas côté en s'engageant dans des ruelles aussi étroites qu'obscures, des genres de coupe-gorge miteux desquelles on n'est jamais certains de ressortir en un seul morceau. C'est dans cette rue que Kilian a soudainement disparu, et qu'il n'a jamais refait surface dans la vie de Kelly, de quelque façon

que ce soit. Il avait parlé bien souvent de s'enfuir, de tout plaquer, de s'acheter un camping-car et de se faire un road trip époustouflant avec ou sans elle. Il lui avait bien souvent dit qu'il détestait la routine, qu'il haïssait cette petite vie de misère dans laquelle ils s'enlisaient peu à peu, et elle aussi la détestait, mais que faire lorsqu'on a un enfant à charge et des rêves poussiéreux plein l'esprit ? Kelly a pleuré des heures durant. Kilian ne répondait plus sur son talkie-walkie, ni au téléphone. C'était comme s'il s'était volatilisé, qu'il s'était évaporé comme un cauchemar sort de l'esprit le matin venu, chassé par les rayons du soleil. Quelques fois elle avait essayé de le retrouver, que ce soit dans l'annuaire ou même de bouche à oreille, mais en vain. Jamais Kelly n'était parvenue à remettre la main sur Kilian. En y réfléchissant, de toutes façons, elle s'était dit que c'était mieux ainsi. Que pourrait-elle bien lui dire si elle le retrouvait ? Elle aurait sûrement un million de questions à lui poser, mais au final, cela n'avancerait en rien les choses. Elle était définitivement partie sur son chemin de vie, un chemin de vie bien différent de ses pairs policiers, puisque depuis cette disparition aussi brutale qu'étrange, Kelly est chargée des volatilisations de ce genre dans le cadre de son travail et de ses enquêtes d'inspecteur de police. Souvent, ses collègues la voient comme une espèce de Scully, alors que son travail, à son sens, n'a rien à voir avec le surnaturel — même si eux ont tendance à le penser. La simple idée de travailler avec ce « père Raphaël Schtompt » est pour elle un véritable cauchemar, Kelly déteste viscéralement la religion et ses préceptes douteux depuis sa plus tendre enfance.

— Je vais faire avec, commissaire, mais je ne vous promets pas de garder mon calme si cet hurluberlu me rabâche ses élucubrations ridicules à propos de l'exorcisme. Pour moi, le juge Warrows est atteint d'une maladie nerveuse dégénérative comme on en a vu beaucoup d'autres, et c'est une pure aberration que de l'emmener jusqu'au Vatican, nous devrions plutôt lui faire subir une autre batterie de test et le mettre en quarantaine.

— Ne prenez pas cette mission à la légère, Kelly. Le sujet est très dangereux et vous allez devoir voyager avec lui jusqu'au cœur de la capitale italienne. Je compte sur vous pour vous assurer de la réussite de cette opération.

— Quand vais-je rencontrer ce fameux père ?

— Il vous attend déjà au « Terme du calvaire », un boui-boui en périphérie de la gare. Son supérieur du Vatican lui a déjà fourni toutes les informations nécessaires relatives à la mission. Je ne suis moi-même pas au courant, vous serez la seule avec lui à savoir toutes les modalités de cette escorte de la plus haute importance. Vous repasserez ensuite ici avec lui. Le missionnaire du Vatican a tenu à ce que votre rencontre se déroule dans un lieu insolite et tenu secret, afin qu'aucun des deux partis ne soit tenté de vous surveiller. Je suis le seul à savoir où vous vous trouverez durant l'heure à venir. Ensuite, vous devrez revenir ici, le père Raphaël Schtompt auscultera le juge Warrows, et s'il le faut, vous partirez pour le Vatican dès demain en sa compagnie.

— Vous voulez dire que le juge est ici ?

— Dans une cellule tenue secrète, oui. Nous l'avons expressément aménagée.

Le commissaire jette un œil inquiet à sa montre, puis reprend :

— Vous ne devriez pas traîner, allez le retrouver sans plus tarder.

III. TÊTE À TÊTE AVEC LE DIABLE.

Après une ferme poignée de main, Kelly laisse à son bureau le commissaire Roger et s'engage dans la longue rue qui mène à proximité du parking en contrebas sur lequel elle a garé sa voiture. Le lieutenant marche d'un pas pressé, elle frôle sans un regard les badauds matinaux qui, les yeux ensommeillés et l'haleine dégageant d'horribles relents de café, se disputent les places sur les trottoirs et les passages piétons, comme s'ils étaient impatients d'arriver jusqu'à leurs bureaux confinés. Certains attendent avec une impatience palpable les transports en commun, et leur sourire de façade, comme autant de glacis, se cristallisent sur leur visage crispé. Comme s'il s'agissait d'un masque qu'ils ne parvenaient pas à enlever. Kelly, elle, a retiré depuis longtemps le masque malhonnête du sourire hyalin — qui vole en éclat au

moindre choc émotionnel. Elle contemple avec un certain dédain sous-jacent tous ces quidams affolés par la vie et le temps qui passe. Elle, elle aimerait que le temps passe plus vite, afin d'être plus rapidement débarrassée de son existence qui l'écrase. Ou alors qu'il remonte et qu'elle puisse réparer ses erreurs avec Kilian. Kelly marche sur l'asphalte en rasant les murs, oubliant la légère touffeur qui se lève déjà en cette matinée.

Elle se place au volant de sa voiture et se rend face à la gare devant le fameux boui-boui dans lequel elle est supposée retrouver le père Raphaël Schtompt. Le bar-restaurant fait l'angle de la rue qui mène à la gare routière, il s'agit d'un long bâtiment à la devanture boisée qui dissimule une peinture défraîchie sur un mur qui se meurt et qui se lézarde. Kelly s'aventure sur la terrasse composée de planches striées et de tables métalliques aux pieds rouillés. Autour, quelques matinaux sirotent une boisson chaude — probablement en attendant un train quelconque. Le lieutenant pousse la porte, faisant tinter la clochette suspendue juste au-dessus de celle-ci, supposée avertir de son entrée. La salle est exiguë, remplie d'habitués qui y sont comme à leur aise. Certains jouent aux cartes, d'autres la regardent avec envie, en l'effeuillant du regard. Elle les fustige d'un œil sévère, et s'attelle à balayer des yeux le bar pour y trouver son contact. La salle de service s'étend sur plusieurs dizaines de mètres et trouve sa continuité dans une seconde pièce angulaire et nantie d'une baie vitrée sur laquelle est inscrit en lettres nacrées le nom du bar.

Kelly n'a aucun mal à remarquer le père Raphaël Schtompt. Ledit homme est assis seul à une table isolée des autres. Il a devant lui, pour seule boisson, un verre d'eau, tout ce qu'il y a de plus austère. Le prêtre est vêtu d'un costume noir intégral seulement surmonté d'une collerette blanche. Ses chaussures sont noires également, si bien cirées qu'elles en deviennent brillantes et qu'elles reflètent la douce nitescence de la pièce seulement aérée par un ventilateur latéral suspendu à la lampe principale.

Sans dire un mot, elle s'assoit face à lui et commande un café court.

— Père Raphaël Schtompt ?

— Lieutenant Kelly Vance ?

— J'ignorais que votre sacerdoce vous obligeait à arranger votre accoutrement dans un camaïeu aussi morose.

— Gardez vos boutades au vitriol qui n'amusent que les commissariats de province. Nous avons un objectif à ne pas perdre de vue.

— Vous en avez du répondant pour un prêcheur dominical !

— J'ai eu une vie avant de me consacrer exclusivement à la religion, lieutenant Vance.

Un serveur dépose le café sur leur table, juste devant Kelly. Elle écarte le sucre de la petite assiette sous la tasse, et plonge dans son breuvage un morceau de chocolat noir qu'elle croque avec appétit.

Troisième café.

— Je vais être très honnête avec vous, mon « père », je n'ai aucune envie de travailler avec un représentant religieux qui bave ses divins bobards pour que des cons de son genre s'intéressent à sa croyance minable. Alors, voilà ce qu'on va faire : nous allons aller jusqu'au commissariat lorsque vous aurez fini de boire votre eau bénite et que j'aurais terminé mon café. Ensuite, vous ausculterez le juge Warrows pour finalement déclarer au commissaire Roger que le juge n'a pas besoin d'aller jusqu'au Vatican pour se faire exorciser par je ne sais

quel cardinal beaucoup trop payé pour dignement se targuer de respecter son foutu vœu de pauvreté.

Le père Raphaël Schtompt, devant l'agressivité notoire de son interlocutrice, prend un air plus grave. Les traits de son visage se tirent vers le bas et la lueur pétillante dans ses yeux s'illumine de plus belle pour se transformer en une once de malice. Il se penche un peu plus sur la table et parle d'une voix chuchotante en esquissant un demi sourire.

— Il existe des choses en notre monde, lieutenant Vance, que vous ne pouvez et ne pourrez jamais concevoir du haut de votre ouverture d'esprit limitée. Le principal c'est que l'un d'entre nous soit *réellement* compétent dans son domaine, et je me permets de vous rassurer sur ce point, je suis véritablement un virtuose dans l'exercice de l'exorcisme et du contact avec l'au-delà. Moi non plus je ne souhaitais pas m'embarrasser d'une boy-scout qui se prend pour la shérif de sa ville en arborant fièrement sa plaque de police épinglée à l'avant de sa veste de mauvais goût, mais ainsi sont les desseins de Dieu, et je comprends à présent qu'en me forçant à travailler avec vous de la sorte, il m'envoie là une des épreuves les plus difficiles de ma vie. En vous voyant telle que vous êtes, arrogante et sûre de vous, j'ai presque envie d'aller acheter une bouteille de liqueur à l'épicerie du coin et de rouler en voiture jusqu'à la route de Béziers pour me taper deux ou trois prostituées afin de définitivement décevoir les attentes du tout puissant. Mais tel que vous me voyez, je m'efforce de rester (il sourit) calme et poli.

— Vous auriez bien du mal à vous taper quoi que ce soit avec vos couilles en porte-clef.

— L'évocation de ma constitution anatomique intime n'est pas un argument pertinent pour légitimer votre insupportable insolence. Vous me demandez de mentir même s'il y a un véritable démon qui agite le corps du juge Warrows, et cela, j'en suis désolé, m'est absolument impossible. Je suis un homme de foi, mais avant tout un homme de parole. J'ai promis au missionnaire du Vatican que je ferais au mieux, et les meilleures idées ne me semblent pas provenir de votre cerveau tordu ou de la commissure de vos lèvres vulgairement maquillées.

Le prêtre et la policière portent tous deux à leur bouche leur boisson respective dans un mouvement lent et attentif. Leurs yeux ne se lâchent pas tandis qu'ils sirotent leur breuvage. Ils les boivent tous deux intégralement d'un seul coup, et posent en même temps les contenants sur la table avec un fracas relatif à un agacement modéré.

— Bien, conclut Kelly, allons-y.

Kelly laisse quelques pièces sur la table afin de payer sa consommation, et, au vu de la somme, laisse également un léger pourboire au serveur. Tous deux s'engagent hors du bar et avancent vers la gare.

— Comment êtes-vous venu jusqu'ici ? demande Kelly.

— Je suis venu à pied, naturellement.

— Pas de temps à perdre pour ces conneries, je vous emmène.

Avec froideur, le lieutenant ouvre sa voiture et invite le prêtre à s'installer à l'intérieur. Il charge au préalable sa lourde valise dans le coffre. L'atmosphère est tendue, un orage électrique s'empare de l'intérieur du véhicule. Le père Raphaël Schtompt n'est pas la cause de toute cette colère rémanente, il a été habitué à un rythme de vie calme, fondé sur son sacerdoce et le pardon. En revanche, le lieutenant Kelly Vance en est déjà à son troisième café en une heure de temps. Elle n'a jamais cru en l'existence du paranormal et de Dieu, même après que Kilian ait bel et bien disparu dans une ruelle sans issue, comme s'il s'était changé en poussière pour s'envoler par-dessus les bâtisses miteuses pour laisser sa femme aussi

malheureuse qu'incomprise. L'affaire a été classée : disparition inexplicable. Pourtant, son instinct lui soufflait de continuer l'enquête, qu'elle n'était pas si aisée à résoudre que ceux qui l'ont classé aimeraient à le faire penser.

— Vous conduisez drôlement vite pour un lieutenant de police.

Pour seul retour, le prêtre n'a droit qu'à la voix enjouée du présentateur radio.

— Vous avez grillé la priorité, je crois.

Kelly se crispe sur son volant.

— Est-ce que le fait d'être membre des forces de l'ordre vous permet d'être exemptée de ceinture de sécurité ? Êtes-vous également exonérée des contraventions qui s'en suivent ? Si c'est le cas, dites-le moi, que je me reconvertisse.

Kelly presse le bouton vermeil qui fait centre sur son autoradio et met en marche le CD. Sans crier gare, *Highway to hell* retentit dans toute la voiture. Simple coïncidence ? Elle secoue sa tête en suivant le rythme endiablé de la chanson.

En deux minutes de temps, Kelly et le père Raphaël Schtompt sont au commissariat. Roger les attend déjà devant la porte. Après de brèves présentations avec le commissaire, Raphaël et Kelly sont conduits par Roger jusqu'à la cellule tenue secrète. La pièce exiguë est fermée par une lourde porte d'un acier aussi massif qu'impressionnant sur laquelle sont clairsemées une myriade d'énormes clous à demi rouillés.

— Monsieur le commissaire, demande Raphaël, êtes-vous bien sûr que cette cellule soit conforme à toutes les lois de détention et de sécurité ?

— Évidemment qu'elle ne l'est pas, mais nous ne pouvions pas risquer les mêmes drames en plongeant le juge Warrows dans le milieu carcéral avec ce genre de… Démence. Jacqueline Sabordino a expédié à l'infirmerie toutes ses co-détenues. De plus, il a probablement jugé la moitié des taulards qui croupissent au pénitencier, il aurait été dangereux de le plonger parmi ceux même qu'il a envoyé en prison.

— Certes, mais la justice et l'équité s'en voient bafouées.

Roger esquisse un léger sourire en coin suivi d'un ricanement moqueur.

— Touchant de naïveté, mon père, mais cette affaire est absolument secrète. Si les crimes du juge et sa démence venaient à être révélés, ce serait une véritable catastrophe médiatique. Imaginez un peu la réaction de la population devant une maladie d'un genre nouveau. Je vois d'ici les gros titre balancer dans leurs torchons des horreurs qui sèmeraient une zizanie et une paranoïa générale dans tout le pays. Rien ne doit se savoir. Dites-vous que vous faites cela pour le bien de la nation si cela peut vous conforter dans votre idéal de justice.

Raphaël hausse les épaules et tend la main dans laquelle le commissaire lâche une lourde clé. Aussitôt après l'avoir enfoncée dans la serrure, la porte cède dans un grincement sinistre et strident.

La pièce angulaire d'environ quatre mètres sur quatre est plongée dans une pénombre opaque. Une indicible sensation de peur glaciale parcours l'échine de Kelly, de Raphaël et du commissaire Roger lorsqu'ils entrent. La fenêtre de la cellule a été couverte par des vêtements — probablement ceux du juge. Une odeur âcre de pourriture et de charogne agresse l'olfactif des trois nouveaux arrivants dans la pièce. On entend seulement les roues de la valise du père

Raphaël glisser contre le sol composé de dalles de pierre.

Dans cette inquiétante obscurité, la silhouette bourrue du juge Warrows se balance d'avant en arrière. Il est assis, la tête posée contre les genoux, et psalmodie dans une langue incompréhensible.

— N'y a-t-il pas d'électricité ? demande le père Raphaël.

— Dès le premier jour, ce malade a mangé le néon. Il est doté d'une force physique incroyable. Il est parvenu à sauter jusqu'au plafond pour retirer la grille métallique qui protégeait la lumière pour la bouffer. Il a également réussi à cacher la seule fenêtre en étendant ses vêtements devant par on ne sait quelle foutue magie. Nous avons dû l'emmener à l'hôpital pour lui faire faire un lavage d'estomac. Ensuite, il a commencé à griffonner d'étranges symboles ésotériques au sol. Je jure avoir vu une nitescence rougeâtre s'échapper de ses dessins lorsque je l'observais par le judas. Nous avons décidé de lui enfiler ces menottes reliées à cette lourde chaîne, au sol, afin qu'il ne puisse plus se servir de ses mains.

— Laissez-nous, je vous prie.

— Vous comprendrez bien entendu que je doive refermer derrière-moi. Vous n'aurez qu'à frapper pour que j'ouvre à nouveau.

— Je reste avec vous, lâche Kelly.

Sans la moindre protestation, le commissaire Roger s'éclipse dans le couloir en claquant lourdement la porte sur ses pas. Il laisse le lieutenant Vance et le père Schtompt à leur mission.

L'air grave, Raphaël couche latéralement sa valise pour l'ouvrir et s'approche du juge Warrows.

— Soyez vigilant, l'enjoint Kelly.

— Monsieur Warrows, êtes-vous avec nous ?

Pour seule réponse, le juge marmonne dans un latin approximatif d'une voix rauque et lointaine.

— Est-ce qu'une victime gisante peut apprécier le sang qui coule de sa mâchoire ensanglantée, mon père ?

— Anton Lavey, la Bible Satanique.

— Qui sait, peut-être un des premiers prophètes du *véritable* tout-puissant ?

Le juge ricane.

— Car il est écrit : Je suis vivant, dit le Seigneur, Tout genou fléchira devant moi, et toute langue donnera gloire à Dieu.

— Vous pensez pouvoir vous en sortir en toute légitimité avec cette petite pirouette Biblique, mon père ?

Kelly se tient légèrement en retrait. Elle garde une main sur son arme de service, prête à dégainer à tout moment si la situation venait à dégénérer.

— Pourquoi êtes-vous venus, vous et votre garce ?

— Nous sommes simplement passés vous poser quelques questions.

— Vous mentez, siffle-t-il. Je le sens.

Warrows crache une gerbe sanglante au visage du père Raphaël Schtompt, qui, stoïquement, se débarrasse de cet outrageux affront d'un revers de mouchoir blanc qu'il tire d'une de ses amples manches, comme un magicien. Ceci fait, le père se redirige vers sa valise et en tire la fermeture éclair pour l'ouvrir. Il en sort une bougie et une boite d'allumette.

— J'imagine que la lumière ne vous dérange pas, dit-il en craquant l'une des allumettes contre le côté du paquet pour mettre feu à la mèche de la bougie.

Devant l'absence de réponse du juge, Raphaël reprend :

— J'espère que vous me pardonnerez, mais j'aime savoir à qui je m'adresse précisément. Savez-vous que les yeux sont le miroir de l'âme, monsieur Warrows ? De ce fait, j'aimerais pouvoir contempler le fond de votre âme.

— Si tant est que vous puissiez encore la trouver.

Lorsque la lumière jaillit de la flamme, Kelly et Raphaël sont pris d'une terreur inqualifiable. L'homme qui se tient devant eux et dont ils ne distinguent qu'une infime partie du corps de ce qui commence à s'apparenter plus à une bête qu'à un homme. Il est nu comme un ver, fardé de hideuses appendices ci et là qui pullulent et convulsent. Son visage s'est étréci, allongé, et couvert de rides marquées comme d'épaisses tranchées entre lesquelles courent de froides gouttes de sueur et de sang — à force de s'être volontairement heurté la tête dans les murs de la cellule. Son dos commence doucement à se bosseler et ses jambes frêles et blanches sont niellées de gangrènes pourrissantes. On peut toujours reconnaître un vieux tatouage sur le dessus de son bras.

Kelly recule de quelques pas tandis Raphaël exécute aussitôt le signe de croix. Il approche un peu plus de son interlocuteur, avec beaucoup de prudence. Chacun de ses pas est mesuré pour ne pas être celui qui pourrait lui être fatal en étant trop près de ce qu'il considère déjà comme une bête monstrueuse. Du bout de la flamme de sa bougie liturgique, il ausculte avec plus de précision le juge et particulièrement ses yeux noirs, d'une obscurité profonde et impénétrable, dépourvus de sclère. Pas une once de blancheur nacrée dans les yeux du juge, seulement ce noir inhumain et terrifiant.

— Est-ce que ce que vous contemplez de mon âme vous plaît, père Raphaël Schtompt ?

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Vous pensez sans doute que le paradis a été accordé à tous vos proches parce que vous êtes un prêtre émérite ? Depuis que je suis ici, je m'amuse comme un fou, et votre sœur m'en a dit beaucoup sur vous.

— Vous mentez.

— Oh, Aurélie, je « m'occupe » d'elle si souvent… Lâche-t-il dans un soupir lubrique.

Le père Raphaël Schtompt inspire longuement et dit une rapide prière.

— Dieu ne vous sauvera pas cette fois-ci, mon père. Vous vous engagez dans une guerre contre des forces qui vous dépassent et qui dépassent l'entendement. Un nouvel ordre est en

marche. Quoi que vous fassiez, vous ne pourrez pas l'arrêter. Voyez ces sombres symboles qui crépitent d'une magie lugubre dans ma ridicule cellule de béton, ils sont mes enfants. Dans peu de temps, comme Jacqueline, ils seront à mon service et se dévoueront à mon bon plaisir. Amen.

Raphaël secoue la tête, comme pour chasser les mauvaises pensées qui occupent son esprit.

— Tu ne me crois pas ? Pourtant, il me semble que nous parlons de la même Aurélie. Tu sais, ta sœur qui est morte par balle à l'âge de vingt-huit ans durant son reportage d'investigation, tu te souviens ? Quelle fin brutale, quelle fin tragique, tout ça pour finir entre mes bras. On peut dire que ta sœur n'a vraiment pas eu de chance. Tu as prié des heures durant pour son âme, tu es pathétique. Il faut bien lui concéder que les rues de Paris le 13 novembre 2015 n'étaient pas sûres. En y repensant bien… C'est peut-être aussi un petit peu de ta faute, tu ne penses pas ? La laisser courir alors qu'une telle menace planait, quelle inconscience…

Le père Raphaël Schtompt écume de rage et finit par imploser :

— Quel genre de Démon es-tu, sournoise créature ? demande-t-il en le saisissant par le col de toute sa force.

Kelly intervient pour le ramener à la raison, mais le père lui oppose une farouche résistance. Il attrape le juge par les épaules avec violence pour le secouer.

— Vas-tu répondre ?

Warrows reste muet et n'émet que quelques rires discrets en ouvrant à peine la commissure de ses lèvres gonflées par laquelle on peut apercevoir ses dents noirâtres.

— Il joue avec vous, ne perdez pas votre calme, tente Kelly.

— Ceux de son espèce ont toujours été faibles, continue le juge.

Raphael relâche son emprise, puis recule de quelques pas.

— Ce n'est pas possible, dit-il en secouant la tête.

— Tout est possible, mon père.

— Non, tu devrais avoir disparu il y a longtemps.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demande Kelly.

Raphael se tourne subitement vers elle et l'entraîne dans un coin de la pièce, avant de parler à voix basse :

— Vous voyez de vous-même qu'un exorcisme sera nécessaire. Surtout, ne lui détachez pas les bras, empêchez-le de se suicider, parce que c'est ce qu'il tentera de faire lorsque nous aurons commencé notre périple vers le Vatican.

— Pourquoi voudrait-il se suicider ?

Tout en rangeant le matériel qu'il avait sorti, Raphaël prend la peine d'expliquer à sa nouvelle acolyte les fondements de son raisonnement.

— C'est ce qu'on appelle communément un « démon malin », un genre de lieutenant de Lucifer en personne. Il essaye par tous les moyens de détruire psychologiquement sa victime

pour pouvoir s'emparer de son corps une fois celle-ci trop faible pour lui résister. Cependant, il dispose d'une faiblesse : il ne peut se déplacer qu'au travers des corps qu'il occupe et n'a pas de forme constante. De ce fait, il ne peut se défaire de l'enveloppe charnelle du juge Warrows, il a été acteur de son propre emprisonnement, mais il avait probablement ses raisons. En revanche, si il parvenait à se suicider et de ce fait à quitter le corps du juge, il pourrait errer n'importe où à des kilomètres à la ronde pour s'emparer du corps d'une nouvelle victime pour commettre ses méfaits. Pour arriver dans notre dimension, un groupe d'adorateur doit lui sacrifier une personne faible psychologiquement pour qu'il puisse s'accaparer son corps au terme d'un long et sanglant rituel. Une fois ce démon appelé, impossible de le bannir autrement qu'en l'exorcisant. Dieu seul sait depuis combien de temps il est sur Terre. Cent, peut-être deux-cent ans pour les plus malins. Celui-ci doit baigner dans ces eaux-là.

— Neuf-cent trente-six ans, sept mois et dix jours.

Kelly tape contre la porte de la cellule — l'air commence à se refroidir.

— Je doute, mon père, dit Warrows, que vous ayez un jour eu un démon aussi coriace que moi à affronter. Je vous souhaite bien du courage…

— Je saurais te renvoyer dans l'enfer d'où tu viens.

— Si même votre plus illustre ancêtre n'y est pas parvenu, je n'ai aucun soucis à me faire à propos de vous.

Le commissaire Roger ouvre la porte de la cellule pour en extraire Raphaël et Kelly, aussi livides l'un que l'autre.

— Alors, demande Roger, qu'en avez-vous pensé, mon père ?

— Je crois que cette créature doit au plus vite être exorcisée au Vatican, nous courons tous un très grand danger.

Aussitôt après que le père Raphaël Schtompt et le lieutenant Kelly Vance soient sortis, le juge Warrows recommence à heurter brutalement sa tête contre les murs de sa cellule, émettant de ce fait un résonnement sourd et profond, accompagné d'un rire cruel et moqueur entrecoupé de cris de douleur.

— Nous devons partir dès demain, commissaire.

— Vous prendrez une voiture, il est impossible d'envisager un autre moyen de transport avec lui dans cet état.

— Entendu, dit Raphaël en quittant les lieux. Nous nous retrouvons donc ici à 6h30 pour le départ, cela vous convient ?

Les deux policiers hochent la tête.

— Ah, et empêchez-le de se cogner, il n'aspire qu'à mourir, et ça, vous ne voudriez pas que cela arrive…

Une fois la porte du commissariat claquée derrière le père Raphaël Schtompt, Kelly et le commissaire Roger se retrouvent seuls face à la bête, tous deux incrédules. Leur visage dubitatif semblent couler jusqu'au sol tant ils sont déconfits.

— Vous devriez également rentrer chez vous, Kelly, cette entrevue a dû être difficile, et dès demain, vous serez amenée à escorter cette chose jusqu'à Rome. Il va vous falloir une bonne

préparation, un bon mental, et beaucoup de sang-froid.

— Vous avez raison, commissaire. À demain.

IV. SOUVENIRS ANCESTRAUX

Le père Raphaël Schtompt arpente seul les rues de la ville en cette matinée très peu ensoleillée, et c'est à pied qu'il arrive devant le seuil de sa porte dans une rue en arabesque au beau milieu d'un quartier populaire et difficile. Il sait, à chaque fois qu'il rentre la clé dans sa lourde serrure, qu'il aurait pu dans le passé se trouver un logement beaucoup plus à sa convenance. Mais pour lui, cela n'aurait pas été faire preuve de décence. Avec la vente de ses livres de géographe et tous ses passages dans diverses émissions télévisées, Raphaël a accumulé une coquette somme que, dans un premier temps, il ne s'est pas privé de dilapider. Ensuite, après son EPM — expérience post-mortem —, il a réalisé l'importance de Dieu et toutes ces années d'existence futiles tournées vers le capitalisme outrancier et la quête de la satisfaction personnelle par le matériel. Aujourd'hui, il regrette chacune d'entre elles, conscient que s'il avait trouvé Dieu plus tôt, il aurait sans doute pu le servir et l'honorer plus longtemps encore. Dès lors, il a trouvé le courage de dire à sa famille qu'il commençait une carrière dans les ordres, sans craindre leur regard, fort en son cœur de cette nouvelle foi qui était née en lui, et qui, il en était sûr, jamais ne le quitterait. Toute sa famille convint de lui dire qu'il n'était pas raisonnable, qu'une opportunité magnifique s'offrait à lui dans le métier de géographe et peut-être même d'invité régulier sur des plateaux de télévision à forte audience qui pourraient lui permettre de promouvoir ses livres et de les vendre en des dizaines, voire, des centaines de millier d'exemplaires — la vulgarisation scientifique en tous genre est une mine d'or, tous en étaient conscients. Malgré cela, Raphaël Schtompt resta fiché sur sa position. Dieu lui était apparu dans une vision post-mortem, et cela, il ne pouvait pas passer outre.

Dès le lendemain, il éplucha l'annuaire pour faire don de son argent à différentes associations, et bien entendu, à l'Église. Il donna tellement qu'il n'eut en peu de temps plus assez d'argent pour assumer son luxueux appartement. Il décida donc d'emménager dans ce quartier aux mœurs douteuses. Beaucoup de dealeurs traînent en bas de chez lui, ils sillonnent les ruelles

pour trouver des acheteurs tard le soir. En face de sa façade, sur un bâtiment désaffecté, un long ruban jaune estampillé « danger amiante » entoure le périmètre comme une ceinture. Dans ce cloaque urbain désœuvré et laissé pour compte, il se sent comme chez lui. Il a toujours l'occasion de dire une prière pour la dame du dessus qui se fait battre par son mari sans que la police ne veuille intervenir, ou pour le SDF qui a élu domicile dans une alcôve miteuse aux relents d'urine séchée, ou même pour les petites frappes qui volent des sacs à main en refilant sans vergogne des coups rudes à tous ceux — quels qu'ils soient — qui oseraient leur résister. La mairie et les habitants de la ville ont tendance à noircir le tableau de ces quartiers défavorisés. Ce qu'aime particulièrement Raphaël, c'est l'odeur du pain frais qui émane de la boulangerie qui fait l'angle de la rue, c'est le folklore des émigrés d'Europe de l'Est qui jouent de la balalaïka en chantant dans l'appartement du dessous, c'est la vue du bureau de presse qui allume sa lumière et le bruit de sa grille de protection qui se soulève pour laisser entrer les premiers clients impatients. Il est plus que conscient de la misère qui gangrène cette partie de la ville, mais pour autant, il l'aime. C'est aussi ce qui fait le charme de ces volets délavés et de ces murs sales : l'âme. On sent au premier coup d'œil que ces rues pullulent de vie et grouillent d'une population bigarrée qui ne demande pas mieux que de sortir la tête de l'eau. Raphaël prend même régulièrement de son temps pour donner des leçons de français bénévolement à des émigrés du Maghreb ou des Balkans. En échange, les mères les plus généreuses lui apportent des plats exotiques tout droit importés de leurs pays d'origine dont il se régale devant ses lectures du soir.

En somme, sa vie lui va comme un gant et le père Raphaël Schtompt est heureux comme jamais il ne l'avait été auparavant. Il vit sans aucun doute la plus belle période de son existence, à rentrer chaque soir dans son appartement austère et bancal.

Une fois entré chez lui, il grimpe péniblement le long et raide escalier qui mène jusqu'au salon, dans lequel il lâche avec lourdeur sa valise. Sans perdre un instant, il se rend à pas pressé jusqu'à sa bibliothèque dans laquelle il pioche une pelletée de vieux livres aux reliures de cuir. Il les empile entre ses bras jusqu'à ce que la charge devienne trop importante pour qu'il puisse la supporter sans se causer des problèmes de dos. Il pose le tout sur la table boisée de son salon et allume de l'encens pour disperser les mauvaises odeurs qui ont imprégné les murs moisis de la maison. À cause d'une médiocre isolation, à la moindre intempérie diluvienne, les murs se gorgent d'eau qui croupit et les ramollit en dégageant une odeur pestilentielle. Raphaël passe le plus clair de son temps à nettoyer les petits amas noirâtres de moisissure qui se forment dans les angles de son appartement.

Il s'assoit sur un tabouret autour de sa table, et s'attelle avant toute chose à prier pour l'âme de sa sœur. Maintenant qu'il a la certitude que le paradis de Dieu existe, il est aussi persuadé que l'enfer des damnés a bien sa place dans cette vision manichéenne de la mort. Il ne peut s'empêcher de verser quelques larmes tandis que des mots latins sortent du fond de sa gorge tremblante. Les mains jointes, il repense avec bienveillance à sa sœur et au souvenir d'elle qu'il chérit tous les jours depuis qu'elle s'est éclipsée sur les rives de la mort. Raphaël passe un long moment à prier et à expier sa peine au travers de quelques psaumes implorant la miséricorde.

Après le traditionnel « amen », il se plonge dans la lecture de ses ouvrages. Il s'agit de livres occultes sur les forces démoniaques et ésotériques. L'une des premières règles de l'art de la guerre est sans aucun doute de connaître son ennemi pour profiter de ses faiblesses. En ce moment même, c'est ce que le père Raphaël Schtompt s'attelle à faire. Connaître son ennemi pour mieux contrecarrer ses projets. En retraçant son arbre généalogique et en s'intéressant de plus près à l'un de ses ancêtres moyenâgeux, il s'était aperçu qu'il était, lui aussi, prêtre et exorciste. Dans un manuscrit de cet illustre personnage au caractère bien trempé, il a pu lire quelque chose de semblable. Son ancêtre avait consacré sa vie à la lutte contre un démon particulièrement vieux pour l'époque. Tout ça ne peut pas être une coïncidence. Il ne le croit

pas. Bien que les démons soient de parfaits menteurs, il a vu dans les yeux de celui-ci une indéfectible volonté de vaincre qu'il n'avait jamais pu observer auparavant. Ce démon est bien plus âgé que le plus âgé des démons qu'il ait pu rencontrer jusqu'à présent, et ce nouveau défi est pour lui à la hauteur de ses espérances.

V. L'INSTINCT DU FLIC.

Kelly est abattue, elle passe la porte de chez elle et s'affale sans plus attendre dans son canapé. Elle est épuisée physiquement, mais également psychologiquement d'avoir vu ce qu'elle vient

de voir. Elle est certaine que personne ne la croirait si elle le racontait. Son fils est à l'école en ce moment, alors, elle s'affaire à essayer de lui trouver une baby-sitter à plein temps pour s'occuper de son chérubin le temps qu'elle sera à Rome en train d'exorciser un démon ayant pris possession du corps d'un juge. Elle n'aurait jamais pensé en entrant dans la police devoir se coltiner ce genre d'affaires étranges et surnaturelles. Et si le juge Warrows avait tout simplement pété les plombs et s'était mutilé au point de s'en rendre affreux ? Et si tout cela n'était qu'une vulgaire mise en scène, ou bien un tout nouveau virus développé dans un quelconque laboratoire secret œuvrant pour la destruction chimique du monde ? Kelly ne parvient décidément pas à prendre au sérieux la thèse de la possession démoniaque et de l'entité grondante. Comment cela pourrait-il être possible ? Tellement d'options pourraient expliquer cette mascarade douteuse, mais la plus évidente pour Kelly est que le commissaire cherche à couvrir un éminent membre du gouvernement au sujet de cette affaire, et qu'un sale petit journaliste est venu s'en mêler. Si le commissaire Roger couvre le gouvernement dans sa création d'une arme chimique et qu'il souhaite empêcher par tous les moyens l'ébruitement de cette information et qu'un journaliste a mis son nez dans cette affaire, c'est que le commissaire est de mèche, que le journaliste est peut-être déjà mort ou activement recherché, et que le fait d'éloigner Kelly et Raphaël en Italie est un plan parfait pour les liquider tous les trois hors des frontières françaises sous couvert d'une intervention démoniaque pour annihiler les soupçons du Vatican. L'affaire reviendrait donc totalement entre les mains de l'état pontifical, et il ne resterait plus à la police française qu'à se tourner les pouces, débarrassée de cette affaire. Est-ce que le commissaire Roger qu'elle connaît depuis si longtemps et qu'elle considère presque comme un ami aurait pour projet de la faire tuer hors des frontières françaises pour s'assurer de son silence éternel ? En ce cas, le pauvre père Raphaël Schtompt ne serait autre qu'un dommage collatéral dans cette affaire, un prétexte pour emmener le juge Warrows jusqu'au Vatican après l'avoir déclaré possédé par un démon. Cette mission ne serait donc qu'une réitération de l'affaire Sabordino, sauf que cette fois-ci, Kelly et Raphaël sont les dindons de la farce.

Kelly décroche son téléphone et épluche son carnet de numéros pour appeler une baby-sitter. Elle en connaît une, une certaine Sandrine qui dans le passé avait fait du très bon travail. Elle sait que Mattéo l'adore, elle n'aura aucun problème avec elle. Étant donné qu'elle doit partir dès demain et que de nombreux soupçons lui font penser qu'elle ne reviendra peut-être jamais de cette mission qu'il serait suspect de refuser, Kelly prépare ses valises en y enfournant bon nombre d'armes et de munitions qu'elle garde secrètement dans un placard cadenassé au grenier. Elle ricane en imaginant Raphaël faire lui aussi ses valises, n'emportant que ses foutues croix ou ses livres sacrés. Ce que ce prêtre naïf ne sait pas, c'est que contre le pouvoir de l'État, ce n'est certainement pas Jésus-Christ qui va le sauver — encore que, une Bible assez lourde contenant la genèse et l'ancien testament peut facilement assommer un agresseur un peu trop zélé. Kelly sait d'ores et déjà que sa vie est en danger, c'est son instinct de flic qui le lui souffle, et jamais il ne s'est trompé. Elle décide de ce fait de passer un coup de téléphone à ses parents aux États-Unis par le biais de *Skype*. Elle sait que sa mère est habituée à se lever tôt. De cette façon, aucun problème de décalage horaire. Après quelques sonneries, sa mère décroche, et s'en suit une longue conversation durant laquelle elle explique tous ses soupçons, tous ses doutes, et ses craintes de ne jamais revenir de cette périlleuse mission. Elle les rassure pour finir en disant que ce ne sont peut-être que de simples supputations farfelues, et qu'elle reviendra bronzée de son voyage jusqu'à Rome. Mais cela, elle, n'en croit pas un mot. Elle reste cantonnée à son idée de complot visant à la faire disparaître elle, le père Raphaël Schtompt, le juge Warrows, et probablement un journaliste — s'il n'est pas déjà mort. Kelly s'entretient avec ses parents sur la façon dont ils pourraient éventuellement prendre à charge son enfant si elle venait à mourir ou à disparaître de la même façon que Kilian. Comme à chaque veille de mission, ils pleurent, s'embrassent, et se disent qu'ils s'aiment plus que tout au monde avant de se dire adieu. À chaque fois qu'elle le leur demande, ses parents sont toujours d'accord pour s'occuper de Mattéo comme s'il était leur propre enfant, mais à chaque

fois, elle redemande, comme pour signifier qu'une fois de plus elle risquait sa vie pour la nation qu'elle avait choisi d'embrasser.

Kelly, durant le reste de la journée, s'informe sur tous les meurtres satanistes commis dans les cinquante dernières années. Étaient-ils réellement inexpliqués comme le sont ceux de ces enfants que Jacqueline Sabordino a tué ? Elle effeuille tous les sites internets possibles et imaginables sur le sujet, et se documente de façon à être informée de ce qui pourrait également être une réalité envisageable. Ces questions tournent dans sa tête : et si le juge était *réellement* possédé ? Et si l'exorcisme était une *véritable* pratique ? Autant d'idées qui lui paraissent inconcevables, et qui pourtant prennent une dimension omniprésente dans son esprit. S'opère alors en elle un schisme, divisant au sein du même individu une partie cartésienne qui refuse de céder une part au surnaturel et à la religion, et une seconde qui se libère de ses œillères et accepte d'entrevoir une potentielle réalité qu'il lui était impossible d'envisager auparavant.

Toutes les histoires de meurtres sataniques qui pullulent sur internet sont plus sordides les unes que les autres. Une des plus célèbre a été surnommée « la maison de l'horreur ». Elle raconte le jour où un père de famille quadragénaire a frappé sa femme derrière la tête à l'aide d'une lampe-torche tandis qu'elle allaitait leur fillette de quinze mois et que son autre fille de six ans était à l'étage. L'homme aurait ensuite poignardé la femme avec un couteau de cuisine, étouffé le bébé puis achevé avec le même couteau, et enfin, il aurait imposé une fellation à sa fille de six ans. Il s'est ensuite tranquillement rassis dans son canapé, et s'est servi un whisky. Il prit ensuite quelques photos de la scène, et dessina des croix inversées un peu partout sur les murs de sa maison. Les enquêteurs ne prirent pas au sérieux la thèse de la possession démoniaque, et il fut condamné à la réclusion criminelle à perpétuité.

La simple lecture de ce genre d'histoires sanglantes suffit à faire frissonner Kelly. Elle espère cependant ne pas se retrouver en tête de gondole dans ce genre d'articles en étant la victime du crime sataniste le plus récent dans un catalogue de rétrospective criminelle.

VI. AUTOROUTE VERS L'ENFER.

Le lendemain, à l'heure convenue, Raphaël et Kelly sont tous deux plantés devant le commissariat avec leurs valises. Pas un mot ne siffle dans l'air, ils n'échangent même pas un regard ou une politesse de convenance. Tous deux attendent impatiemment le commissaire Roger pour pouvoir prendre la voiture au plus vite et partir en mission. Le soleil s'est levé relativement tôt ce matin, comme s'il était tombé du lit. Il perce de ses myriades de filets lumineux l'épais brouillard habituel.

Roger déboule du commissariat et en ouvre la porte avec fracas, les sourcils froncés. Il invite Kelly et Raphaël à entrer, puis referme aussitôt la porte vitrée.

— Ce sale petit enfoiré a été un véritable calvaire toute la nuit, peste-t-il. Je n'ai pas fermé l'œil une seule seconde, vous n'imaginez pas le bordel qu'il a foutu.

— Que s'est-il passé ? demande Kelly.

— Il a continué à se taper la tête dans sa cellule, nous l'avons donc attaché au centre de la pièce de façon à ce qu'il ne puisse plus se heurter aux murs, mais cet imbécile a trouvé le moyen de se défoncer la cafetière contre les dalles au sol. Nous avons dû l'emmener jusqu'à l'hôpital en les priant d'être les plus discrets possibles. Nous avons laissé deux policiers en surveillance à côté du juge, et à son réveil, celui-ci refusait de s'alimenter ou même de boire. S'en sont suivis des palabres interminables avec le personnel de l'hôpital qui nous crachait dessus pour « malveillance », tandis que ce salaud était plié de rire sous cape. Il a fait mine d'être maltraité pour être retiré de notre garde, mais nous avons fait valoir nos droits, et les infirmiers ont bien été obligés de reconnaître qu'il s'agissait d'un secret d'État. Nous leur avons fait signer une close de confidentialité dans laquelle ils juraient ne pas parler de ce qu'ils avaient vu ce soir-là, et nous avons fini par mettre le juge Warrows sous intraveineuse pour l'eau et la nourriture. Résultat, nous sommes tôt le matin et je n'ai pas encore dormi, donc je suis de très mauvaise humeur.

— Où est-il à présent ?

— Nous l'avons mis sous camisole, bâillonné, et attaché sur la banquette arrière de la voiture blindée avec laquelle vous allez partir et qui se trouve dans la cour de la gendarmerie. Tenez, voici les clefs. Si vous en avez besoin — mais je ne l'espère pas — j'ai aussi glissé un flingue dans la boite à gants. Maintenant, si vous le voulez bien, je remets cette affaire entre vos mains expertes…, baille le commissaire en se levant de sa chaise. N'oubliez pas de me tenir informé de l'avancée de votre mission, je ne veux en aucun cas perdre le contact avec vous, est-ce bien clair ?

Kelly hoche la tête.

Le prêtre et le lieutenant de police prennent tous deux la porte de sortie extérieure, celle qui mène sur la cour de la gendarmerie. Une dizaine de voitures de service bariolées de bleu et de blanc attendent patiemment un conducteur. Tout au fond de la cour, dans un angle qu'on ne croirait pas possible à atteindre sans faire un créneau impeccable, un 4x4 noir et blindé fait briller sa carrosserie sous le soleil naissant. Sans perdre un instant, Kelly se dirige vers le véhicule et en ouvre la portière conducteur tandis que Raphaël se positionne sur le siège passager. Leurs deux portières claquent en même temps, ils sont maintenant dans la voiture toute équipée. À l'arrière, le juge Warrows — bâillonné et prisonnier de sa camisole comme cela avait été promis par le commissaire — s'agite tout azimut pour essayer de se libérer.

— Inutile de te débattre, le monstre, tu ne parviendras pas à te libérer de cette camisole. C'est celle qu'on met aux fous dangereux, je te conseille de te tenir tranquille, dit Kelly.

Raphaël et Kelly sortent en trombe du commissariat, se divisant déjà les tâches pour optimiser au mieux leur voyage. Raphaël est chargé d'établir l'itinéraire de voyage, tandis que Kelly conduit le véhicule.

— D'accord, d'après le GPS, le chemin le plus court passe par l'autoroute A9. Nous allons donc traverser Montpellier, Nîmes, Aix-En-Provence, Cannes et Nice. Peu après, nous serons en Italie et la première grande ville que nous croiserons sera Gênes.

À ces mots, le lieutenant crispe discrètement ses mains sur le volant. Elle repense à toutes ces théories fumeuses mais pourtant potentiellement véridiques qu'elle a échafaudées durant ces quelques heures de réflexion intense. Passée la frontière, elle sera plus que jamais aux aguets, à l'affût du moindre traquenard vicieux dans lequel ils pourraient foncer têtes baissées. Raphaël n'a pas le moindre doute sur la mission, il est sûr et confiant. Elle aimerait troubler cette sérénité en la dérangeant de ses inquiétudes paranoïaques, mais mettre le père au courant serait également mettre en péril sa confiance en elle et donc par extension la mission en elle-même — de plus, elle ne pourrait le lui confier qu'en aparté, étant donné que si le juge derrière venait à leur échapper, il pourrait tirer profit de l'information. Même si toutes ces supputations ne sont probablement que de vulgaires élucubrations de policière au bout du rouleau — sentimentalement comme professionnellement —, Kelly ne peut s'ôter définitivement le doute qui plane en elle comme un nuage gris qui obombrerait son sourire.

— Nous aurons vite fait de livrer ce salaud au Vatican. Ensuite, nous serons débarrassés.

— Ne vous emportez pas trop, lieutenant, ce type de démon a plus d'un tour dans son sac, croyez-moi, je les connais.

— Éclairez-moi, soupire-t-elle ironiquement.

Raphaël sort d'une besace un épais livre à la couverture noire niellée d'écritures ésotériques et à la reliure à demi déchirée par le temps.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Sans prêter attention à la question de Kelly, Raphaël ouvre le livre à une page qu'il avait certainement préalablement préparée. Dans un nuage de poussière qui fait tousser le lieutenant à pleins poumons, il commence :

« Le démon possesseur est l'être maléfique le plus perfide qui soit. Sous forme humaine, il se dissimule parmi les mortels en se servant des plus faibles d'entre eux pour accomplir ses sinistres desseins. Cependant, il est facilement reconnaissable aux immondes appendices qui commencent à pulluler sur l'ensemble du corps de sa victime peu de temps après — environ vingt-quatre heures — sa contamination. Durant mes longues nuits d'expérience, je n'ai eu de cesse de vouloir chasser un démon de ce type que j'avais attaché jusque dans l'autre monde, celui d'où il provient. J'ai essayé toute sorte de rituels de conjuration ou d'exorcisme, mais impossible d'extraire le démon du corps de la victime. Pourtant, le rituel d'invocation m'a été relativement simple à achever :

- 1 pentacle ensanglanté d'environ dix mètres de diamètre.

- 1 Autel au centre du pentacle.

- Un nombre de bougies équivalent au temps en année que vous souhaitez donner au démon pour accomplir le dessein pour lequel vous le conjurez.

- Une victime faible d'esprit solidement attachée sur l'autel.

- L'unissons de cinq voix pour chanter autant de fois ce refrain qu'il y a de bougies :

« *Par l'union des fils de l'enfer sans lequel il n'existerait pas de royaume de Dieu, nous te conjurons pour semer les graines de notre corruption derrière toi. Accomplis ce pourquoi nous t'appelons et que cela soit fait dans le sang de nos ennemis.* » Il semblerait en revanche que le rituel dans le sens inverse soit beaucoup plus complexe… Le démon a montré une capacité incroyable à se développer. En le laissant tracer sur le sol d'une cellule solidement verrouillée d'étranges symboles occultes, je me suis aperçu de toute l'étendue de sa puissante magie noire. Après enquête, je me suis rendu compte que l'horrible créature avait été capable de contaminer une poignée de personnes de son pouvoir. Elles étaient alors sous son contrôle indirect, sans pour autant lui obéir au doigt et à l'œil. »

— Et vous croyez en toutes ces conneries ?

— C'est un livre très ancien écrit en latin durant le moyen-âge, vous devriez vous montrer plus respectueuse.

— Ce n'est pas parce que votre vieux débris est écrit dans une langue morte qu'il a automatiquement parole d'évangile.

Un long silence s'installe dans la voiture, même le juge Warrows ne marmonne plus dans son bâillon. Le père Raphaël Schtompt, la tête posée contre la vitre passager, se perd dans l'immensité méditerranéenne du paysage. Il contemple les arbustes verdoyants et les cerisiers en fleur qui pullulent de toute part plus loin, dans les immenses étendues de terre qui se profilent devant-lui. Les longues et solides branches des platanes qui enclavent le chemin goudronné fond de l'ombre sur la route ensoleillée de leurs feuilles éclatantes, traçant ainsi dans le sol de drôles d'ombres chinoises.

Kelly et Raphaël s'engagent sur l'autoroute qui mène à Montpellier. La circulation est tranquille. Le père ferme les yeux un instant, il s'engouffre en à peine quelques minutes dans un rêve agité. Soudain, une voiture frôle la leur en provoquant un bruyant appel d'air, réveillant au passage le prêtre qui, d'une main, tenait fermement le dessus de l'autre. Il est tôt

le matin, le soleil est déjà levé en cette douce journée d'été. Raphaël ne peut s'empêcher d'avoir une pensée émue pour toutes ces brebis égarées qu'il ne pourra pas remettre dans le droit chemin aujourd'hui, armé de son bâton de berger et de la parole de Dieu. Même si la cathédrale de pierre volcanique attire plus les touristes que les véritables paroissiens, Raphaël ressent un bonheur singulier à chaque fois qu'on pénètre dans l'enceinte de cette bâtisse religieuse et triomphante au milieu de la ville d'Agde. À cette heure-ci, il a pour habitude de faire sa prière du matin. Il jette un œil au lieutenant et remarque son regard sévère, braqué sur l'interminable route qui se profile devant eux. Les mains jointes, il commence à réciter :

— Le soleil se lève, merci Seigneur pour cette nouvelle journée que Tu nous offres. Bénis en ce jour ceux que j'aime et ceux qui partent travailler. Donne-leur courage et force. Pour les enfants qui partent à l'école, donne-leur attention et intelligence. Que ton Esprit Saint nous…

— C'est pas bientôt fini, oui ? l'interrompt Kelly.

— Pourquoi brutalisez-vous de la sorte ma prière matinale ?

— Pas de sermon ou de messe dans cette voiture, mon père. Compris ? Je commence à en avoir plein le cul : d'abord vous vous endormez comme une masse en moins de cinq minutes en gigotant dans tous les sens et en vous tenant cette.. Cicatrice ? Qu'est-ce que c'est que ça, d'ailleurs, sur le dessus de votre main ?

— C'est une longue histoire. Une des péripéties qu'il m'est arrivée lors du plus beau jour de ma vie.

— Et c'était quand, ça ?

— Le jour où je suis mort.

— Vous êtes cinglé.

— C'est un ange qui me l'a gravé sur la main.

Kelly pouffe de rire.

— Quelles conneries tout ça...

Raphaël hausse un sourcil de façon ostentatoire, pour montrer son incompréhension, afin que Kelly développe le fond de sa pensée.

— Je trouve les enseignements de la religion infâmes. Ils sont pleins d'une hypocrisie répugnante et malsaine.

Warrows glousse.

— Expliquez.

— Vous parlez d'amour de son prochain avec beaucoup de ferveur, mais que faites-vous des croisades et des taxes ecclésiastiques alors que l'Église même demande à ses prêtres de faire vœu de pauvreté ? Ne serait-ce que la croisade, tiens, « on va aller tout casser en Orient parce que c'est Dieu qui l'a dit ». Avouez que c'est ridicule. Et ce « paradis » qu'on promettait à ceux qui donnaient pour l'Église… « Donnez, Dieu vous le rendra ». Je trouve ça hypocrite. Vive la séparation entre la religion et l'État, ouais ! Qu'une bande de tarés en robe co-gouvernent le pays, moi, ça me foutrait les chocottes, voyez ?

— Vous parlez, il me semble, d'un temps qui est révolu. Aujourd'hui — et fort heureusement

— c'est la laïcité qui est l'une des plus grandes valeurs de l'institution française. La religion n'est là que pour illuminer la vie de celui qui croit. Car celui qui croit sait qu'il n'est jamais seul même dans les moments les plus sombres de son existence, et la foi est une des plus belles choses qui soient. La religion a pour vocation d'abonnir…

— De frustrer, vous voulez dire. Avec tous ses préceptes, la religion nous étouffe et nous gave de soupe d'amabilité de façade.

Le juge rit de plus belle sous son bâillon.

À cause de leur débat d'idées houleux, Raphaël et Kelly s'aperçoivent à peine que le soleil ne pénètre plus dans le pare-brise comme il le faisait il y a quelques minutes. En effet, deux camions poids lourd enclavent le 4x4, et roulent parfaitement à la même vitesse que lui.

— …C'est pour cela que je vous dis que la religion est une façon de vivre qui mène instinctivement vers la lumière ! continue Raphaël.

— Taisez-vous, dit Kelly. Vous avez remarqué les deux camions ? Cela fait quelques minutes qu'ils nous suivent et qu'ils se rapprochent dangereusement de nous.

— Essayez de les semer pour voir.

Kelly presse la pédale d'accélérateur en guettant la réaction des chauffeurs. Les deux camions, ni une ni deux, s'empressent d'enclencher la vitesse supérieure à leur tour pour maintenir la voiture enclavée entre leurs deux énormes corps métalliques.

— Là, ça sent vraiment pas bon, s'inquiète Kelly.

Étrange, elle s'attendait effectivement à ce genre de pratiques pour déstabiliser ou pour tuer les membres du convoi en s'appuyant sur sa théorie du complot, mais certainement pas aussi tôt, et encore moins sur le sol français à seulement quelques kilomètres de l'entrée de Montpellier.

Quelques secondes plus tard, le camion à leur gauche fait une légère embardée et percute le 4x4, l'envoyant naturellement s'écraser contre le second camion, qui exécute avec exactitude le même mouvement pour renvoyer le véhicule à son homologue. Le ballet interminable de projection de la voiture commence peu à peu à froisser la carrosserie blindée et à ballotter les passagers. Mis à part le juge Warrows qui apparaît toujours hilare même lorsque son front percute de plein fouet la portière du véhicule, les occupants du 4x4 tirent une mine sévère. Les ceintures de sécurité sont solidement attachées autour de Kelly et du père — qui pour sa part se tient à la poignée de sécurité suspendue juste au-dessus de sa fenêtre.

Au détour d'un rapide regard du chauffeur, le père aperçoit ses yeux et y voit la même noirceur que dans ceux du démon assis tranquillement sur la banquette arrière et qui se balance au gré des secousses que provoquent ses suppôts.

— Ce sont des rejetons du démon, dit Raphaël.

— S'ils continuent, ils vont finir par nous broyer, renchérit Kelly. Ouvrez la boite à gant et sortez le revolver qui s'y trouve, je vais leur montrer de quel bois je me chauffe.

— Vous avez l'intention de les tuer ? s'étrangle-t-il.

— De les « neutraliser ».

— Et pourquoi est-ce que vous ne sortez pas votre revolver ?

— Parce qu'il est à ma ceinture et que j'ai besoin de mes deux mains. Grouillez-vous !

— Je n'aime pas tellement les armes à feu, désolé...

Kelly, agacée, se penche pour attraper elle-même son revolver.

— Saleté de cul-béni...

— Essayez de freiner un grand coup, c'est probablement notre seule chance de nous en tirer.

— Sur l'autoroute ? Bah voyons, c'est surtout notre meilleur chance de provoquer un accident rocambolesque.

— Ne visez pas les chauffeurs, ils sont simplement possédés, ils n'y sont pour rien.

— Et que voulez-vous que je fasse ? s'emporte Kelly en assénant encore quelques coups dans les roues du camion.

— Si vous touchez les roues, vous allez lui provoquer un accident et le tuer.

— Écoutez, mon père, j'ai un enfant à nourrir à la maison, moi. Je n'ai pas l'intention de me laisser réduire en charpie parce que deux cinglés ont décidé de nous prendre en grippe.

— Essayez de faire s'arrêter l'un des deux camions.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Improviser un exorcisme.

Kelly esquisse un violent coup de volant vers la droite, près de la bande d'arrêt d'urgence. Le camion fou la suit et, dans sa folie, s'écrase contre la barrière dans un fracas dissonant de métal et de verre tandis que l'autre camion est en train de freiner en faisant crisser ses pneus. Le chauffeur est encore assis sur le siège conducteur, groggy.

Ni une ni deux, Raphael descend de la voiture et se jette sur le poids-lourd.

Il ouvre la portière conducteur, et parvient à se hisser à plat ventre sur les genoux du chauffeur qui redémarre soudainement le véhicule pour percuter l'arrière de la voiture de Kelly — qui s'empresse également de filer à toute allure. Le deuxième camion ayant ralenti pour intercepter la policière, Kelly a tout le loisir d'approcher en douceur.

L'homme lui assène une myriade de coups de genoux dans le bas ventre. Le père Raphaël contient sa douleur et après quelques horions bien placés dans les testicules du chauffeur, parvient à s'asseoir à côté de lui sur le siège passager tandis que le véhicule fracassé tangue dangereusement de gauche à droite sur la route.

En une poignée d'interminables secondes, Raphaël s'affaire à chercher frénétiquement sa Bible dans sa besace. Le chauffeur sort avec froideur un opinel à la lame luisante qu'il brandit en direction du prêtre. Il tente de transpercer Raphaël de son couteau, mais au même moment, celui-ci est parvenu à sortir sa bible reliée de cuir, et la lame tranchante vient se ficher dans la couverture du saint ouvrage. Une rivière de sueur froide perle le long des tempes de Raphaël. Pour la deuxième fois, grâce à Dieu, il a la vie sauve. L'opinel est si profondément planté que l'homme peine à le retirer et à garder en même temps un œil assez averti sur la route, ce qui explique les incalculables changements de direction de son regard entre les bandes blanches grâces auxquelles il se situe et son affrontement avec le père Raphaël Schtompt qui ne manque pas de testostérone non plus.

Le chauffeur bourru finit par extraire sa lame du cuir du livre, mais le prêtre s'est encore décalé d'un cran en s'asseyant sur le siège le plus à droite, à un bon mètre de lui. En essayant de lui planter le poignard dans les côtes, l'homme remarque avec agacement que le père a profité de ses moments d'inattention pour attacher sa ceinture et que celle-ci le bride dans ses mouvements offensifs. Sans perdre un instant, Raphaël commence à lire aussi vite que faire se peut et que sa diction le lui permet :

« *Je te conjure, Satan, ennemi du salut des Hommes. Reconnais la justice et la bonté de Dieu, le père, qui, par Son juste jugement a condamné ton orgueil et ton envie. Quitte ce serviteur de Dieu, le seigneur l'a fait à son image, l'a paré de ses dons, et, par sa miséricorde, l'a adopté comme son fils. Je te conjure, Satan, prince de ce monde, reconnais la puissance et la vertu de Jésus-Christ qui t'a vaincu dans le désert, a triomphé de toi dans le jardin, sur la croix, t'a dépouillé, et, se relevant du tombeau a transporté tes trophées au royaume de la lumière ; retire-toi de cette créature. En naissant, il a fait d'elle son frère, et en mourant, il l'a fait sien par son sang. Je te conjure, Satan, qui trompe le genre humain…* »

Tandis qu'il lit, le père jette de rapides coups d'œil au chauffeur, et voyant qu'il tente de se détacher, il bloque de sa main la ceinture de sécurité. Frénétiquement, comme s'il était enragé, l'homme se met à transpercer la main du père à maintes reprises dans des gerbes de sang immondes et écarlates. Le visage marqué par la douleur, Raphaël continue sa lecture :

« *…Reconnais l'esprit de la vérité et de la grâce, qui repousse tes embuscades et embrouille tes mensonges ; va-t-en de cet humain créé par Dieu, Il l'a marqué du sceau d'en haut ; retire-toi de cet homme : Dieu, par onction spirituelle a fait de lui un temple sacré. Retire-toi donc, Satan…* »

Les traits de Raphaël sont torturés de douleur, sa main est transpercée de part en part tandis que le démon ne cesse son œuvre en hurlant et en bavant un fiel verdâtre et acide qui pénètre les sièges. La banquette avant est couverte de sang, mais le chauffeur ne parvient pas à se libérer de l'emprise de sa ceinture pour attaquer les organes vitaux du prêtre.

« *…Au nom du Père, du Fils et du saint Esprit, retire-toi par la foi et la prière de l'Église ; retire-toi par le signe de la sainte croix de notre seigneur Jésus-Christ qui vit et règne pour des siècles et des siècles, Amen.* »

Soudain, une torpeur sans pareille s'empare de l'homme qui pique du nez sur son volant que le père Raphaël Schtompt, bien que gravement blessé, s'efforce de saisir pour conduire. Il bazarde également sa Bible ensanglantée à terre et se hisse jusqu'au niveau du chauffeur pour éviter de filer tout droit et de fracasser d'innocentes voitures. D'épais filets de sang coulent en cascade le long de ses mains pour finir par maculer son costume de tâches rouge sombre. Il appuie sur le pied du chauffeur qui lui-même est appuyé sur la pédale d'accélérateur pour montrer à Kelly qu'il est parvenu à prendre possession du véhicule. Dans une embardée aussi dangereuse qu'inconsidérée, il se rue devant le deuxième camion, et, après s'être préalablement attaché, le force à ralentir la cadence en la diminuant lui-même pour lui barrer la route le temps que Kelly puisse s'enfuir dans le 4x4 cabossé. Une panique indescriptible s'empare des habitués de l'autoroute A9 qui filent aussi vite que possible à la vue des camions fous et des coups de feu suivis de crissements de roues.

Raphaël est à son tour enchevêtré dans sa ceinture, contre le corps paisiblement endormi du chauffeur, de la bouche duquel s'échappe tout à coup un long filet noirâtre dans un cri strident qui se mue en une voix sinistre avant de glisser vers le sol crasseux du camion. Le prêtre jette un œil au rétroviseur et au camion derrière-lui, il semble en pleine bataille avec Kelly, qui continue à lui tirer dessus avec autant de fougue, si bien que les roues commencent à dévier de la trajectoire du volant et que le camion finit sa course dans le décor. De sa fenêtre,

Raphaël fait signe à Kelly de s'arrêter au plus vite sur le bas côté. Une fois stoppés, Raphaël enjoint le lieutenant de l'aider à transporter le corps du chauffeur dans la voiture avec eux après l'avoir également attaché — tout cela sous les yeux ébahis des automobilistes. Dans le 4x4 cabossé, le chemin reprend son cours avec un passager de plus.

— Putain, mais vous êtes gravement blessé !

— Ne vous en faites pas pour cela, Jésus aussi s'est fait transpercer le poignet et les mains, je me sens plus près de lui par sa douleur maintenant.

— Vous êtes complètement siphonné, je vous emmène à l'hôpital.

Kelly, sous l'emprise de la panique, défait d'autour de son cou un bandana qu'elle avait ceint et qu'elle garde toujours sur elle. Il appartenait à Kilian. Elle le tend au prêtre à contrecœur.

Le juge Warrows est pris d'un rire sournois, encore étouffé par son bâillon. Une rivière de sang perle le long de son crâne et recouvre une moitié de son visage.

— Qu'est-ce qui vous arrive, vous ?

— Laissez-le, Kelly. Croyez-moi qu'il n'est pas pour rien dans ce qui nous arrive.

— Encore avec vos superstitions, mon père ? C'est tout ce sang qui vous fait tourner la tête ? J'ai la preuve qu'il me fallait et c'est précisément ce que je craignais qui est en train d'arriver. La police veut nous faire disparaître : vous, moi, et ce malade derrière.

— J'ai moi même exorcisé le chauffeur pour qu'il cesse de s'en prendre à moi, cela ne tient pas la route.

Kelly se renfonce dans son siège, exaspérée par la foi exacerbée du père. Dans la tête du lieutenant, la pernicieuse machinerie de la prétendue élégante justice est déjà en marche contre eux. Cela ne fait officiellement plus aucun doute. En revanche, dans l'esprit du père Raphaël Schtompt, les choses sont perçues tout autrement. Pour lui, l'influence grandissante du démon que les deux acolytes transportent à l'arrière leur porte d'ores et déjà préjudice dans leur route. De son point de vue, il s'opère maintenant une véritable course contre la montre. Kelly et Raphaël n'ont maintenant plus qu'à espérer ne pas croiser la route d'autres rejetons des forces du mal…

Quelques dizaines de minutes plus tard, le 4x4 noir est intercepté par les forces de police en raison de l'incident causé sur la route — le contraire aurait été étonnant, voire, inquiétant. Le lieutenant Raphaël Schtompt est cornaqué jusqu'à l'hôpital Arnaud-De-Villeneuve afin qu'il puisse bénéficier des soins nécessaires à son rétablissement et à l'arrêt de son inquiétante hémorragie. Pendant ce temps, le lieutenant Kelly Vance est conduite jusqu'au commissariat pour faire sa déposition. Le juge Warrows, quant à lui, est également pris en charge par les forces de police, qui le contraignent au même titre que Kelly à signer une déposition sur l'incident rocambolesque de l'autoroute dans lequel un chauffeur a perdu la vie.

VII. LA BRAISE AU FOND DES YEUX.

Quelques heures après l'incident...

Le père n'a pas pour habitude de voir autant de blessures, ni d'ailleurs d'être lui-même compté parmi les victimes qui patientent des heures durant à l'hôpital. Car, au vu de la gravité de certaines situations, il sait que même si son sang coule toujours aussi abondamment, il ne sera nécessairement pris en charge en priorité. Dès dix heures du matin, les hôpitaux sont déjà pleins de casse-cou, d'accidentés, de derviches de la couture qui transforment leurs mains en passoires sans s'en apercevoir, de pointures du bûcheronnage qui scient la moitié de leur jambe à la tronçonneuse avant de se rendre compte qu'il ne s'agissait pas d'une bûche, de surdoués de la haute gastronomie qui, pour vérifier que l'huile était bien bouillante, n'ont rien trouvé de mieux à faire que de tremper l'index dedans. Autant de personnes aux mines patibulaires et aux traits encore tirés par la douleur matinale qui défilent inlassablement devant les yeux du père Raphaël Schtompt.

Par ailleurs, celui-ci n'a jamais apprécié les hôpitaux pour la même raison qu'il déteste les *MacDonald's* : l'insupportable et incessant « bip » strident qui retentit dans les couloirs, en rappelant les battements cardiaques pulsés par un moribond et retranscrit en direct sur une machine froide et glauque. Au guichet du *MacDonald's,* en tendant l'oreille, on peut entendre le même bruit significatif que la mort rôde. Pour Raphaël Schtompt, cela ne peut pas être une coïncidence. Dans l'hôpital, en ce moment-même, on pourrait presque également sentir la douce odeur de la viande grillée et servie entre deux pains en plastique grâce au grand brûlé qui entre en hurlant sur une civière tractée par quatre puissants infirmiers, avant de disparaître dans les douloureux couloirs des urgences en adressant à Raphael un sourire tordu. Le père pousse un soupire. La misère humaine l'a toujours accablé — à l'instar d'un certain personnage emblématique de la religion, crucifié à trente-trois ans — et le fait de la voir ainsi, omniprésente, le désole sans pour autant ébranler sa foi.

Par chance, quelques minutes plus tard, un docteur à l'affabilité bien dissimulée reçoit le père

sans beaucoup de paroles. Il le conduit jusqu'à une salle d'opération dans laquelle, il lui précise, il devra « probablement avoir des points de suture… ». Ce n'est pas la première fois que Raphaël Schtompt subit ce genre de petit désagrément, mais il n'a jamais véritablement aimé l'idée de porter en lui d'innombrables morceaux de ficelle noirâtres qui lui tireront sur la peau avant de tomber d'eux-même. Le docteur installe tranquillement Raphaël dans un siège d'opération flambant neuf, dont le revêtement est couvert de dizaines de bandes de papier jetable. En jetant subrepticement un œil à droite, puis à gauche, le père se terrifie en voyant les divers instruments médicaux : scies, scalpels, seringues et autres flacons aux mystérieuses teintes chamarrées.

Quelques secondes plus tard, une femme de la quarantaine entre dans la pièce. Le haut de son crâne est dessiné par une coupe de cheveux au carré impeccablement droite et rectiligne. Son visage, comme sa coiffure, est anguleux, comme on pourrait le dire de celui d'un homme. Malgré cela, ses traits féminins sont aisément mis en exergue par la douceur de la courbe de ses yeux et la sulfureuse commissure de ses lèvres charnues et rougeoyantes. Elle porte une fine paire de lunettes derrière laquelle se cachent ses deux calots verdâtres qui oscillent en ce moment même de gauche à droite en inspectant les plaies béantes qui recouvrent la main de Raphaël.

— Bien, nous allons devoir faire des points de suture, déclare-t-elle en se redressant.

Tandis que la doctoresse opère, une conversation s'engage entre les deux.

— Le travail dans un hôpital n'est pas trop épuisant ? demande le père, comme pour faire la conversation et oublier sa souffrance — aujourd'hui, même s'il a gagné en résistance par rapport à son enfance turbulente et à toutes ses cicatrices, Raphaël conserve en lui un fort à-priori sur les méthodes médicales.

— Disons que nous voyons de tout. L'été, c'est particulièrement fatiguant. La plupart des hôpitaux d'Agde sont déjà surchargés, alors que c'est là-bas et au Cap d'Agde — célèbre pour son malsain camp naturiste — que se déclarent les accidents les plus mortels. L'île des loisirs est d'ailleurs très célèbre pour son nombre impressionnant de boîtes de nuit et de parcs…

— Je comprends.

Un long silence s'installe durant lequel Raphaël se contente de serrer les dents pour ne pas hurler de douleur. Cette fois-ci, alors que lui en a fini avec les basiques échanges cordiaux, le docteur Lise Martin reprend :

— Et vous vous êtes le père Raphaël Schtompt, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

Un sourire timide s'arque sur les lèvres de Lise. Elle rougit de façon presque imperceptible.

— Mon mari et moi étions de vos paroissiens lorsque nous habitions encore sur Agde. Aujourd'hui, nous ne pouvons malheureusement plus assister à vos messes.

Raphaël arbore un sourire poli et satisfait, l'air de faire comprendre à la bonne femme qui le recoud qu'il n'en a absolument rien à faire et qu'il a des problèmes bien plus importants à régler. On pourrait — à juste titre — penser que ce genre de comportement est indigne d'un prêtre ou d'un ecclésiastique — de manière générale. Leurs vœux et leur dévotion leur oblige une vie ascétique d'abnégation, mais avant d'être un prêtre, Raphael est un homme. Ce qui le surprend le plus dans toute cette histoire, c'est que, étant de nature physionomiste, il se souvient du visage de tous ses paroissiens, ou du moins de leurs yeux. Pourtant, cette femme

aux traits anguleux qui sourit béatement en lui recousant le dessus de la main ne lui rappelle absolument rien. Il semblerait d'ailleurs que celle-ci accélère le mouvement et plante son aiguille de façon de plus en plus soutenue dans la peau du prêtre — qui grimace de douleur. En peu de temps, ses mouvements répétés et millimétrés rappellent d'avantage le rythme effréné d'une machine à coudre que celui d'un docteur — même en fin de carrière. La douleur aiguë de l'aiguille qui traverse sa peau se fait de plus en plus intense.

— Docteur ? parvient-il à articuler entre deux crispation de mâchoire.

Pas de réponse.

En proie à une douleur qui devient insupportable, Raphaël tente de retirer sa main mais le docteur Lise Martin attrape une seringue et la lui enfonce dans le poignet en passant à travers une veine qui crache du sang, abondamment. Ci fait, elle relève la tête vers le père Raphaël Schtompt, lui découvrant ses deux yeux rougeoyants comme la braise qui tapisse les enfers de Satan.

VIII. LE TATOUAGE.

Quelques heures après l'incident et quelques minutes avant celui de l'hôpital...

Kelly Vance est au commissariat, elle est seule en face de deux armoires à glaces vêtues d'uniformes de police. Accoudée contre l'austère table grise qui demeure le seul mobilier dans la salle d'interrogatoire, elle soupire en encaissant déjà l'échec de sa mission. Le premier homme — celui à sa gauche — est un grand noir musclé à souhait qui reste impavide devant sa détresse. Le second est un vieux caucasien, bien entretenu pour son âge, dont la chemise retroussée au niveau des avant-bras laisse entrevoir un tatouage vraiment viril. Tous deux la dévisagent sans dire un mot, puis, après quelques minutes de silence, le premier engage :

— On vous écoute.

— Je vous ai déjà expliqué plusieurs fois… Je suis le lieutenant Kelly Vance, je suis en mission spéciale, vous êtes en train d'entraver une affaire de la plus haute importance.

En vérité, Kelly n'espère plus grand chose de son avenir. Elle sait que si la police n'a pas réussi à l'éliminer frauduleusement en la renversant sur l'autoroute ou en la faisant tuer de quelque façon que ce soit, maintenant qu'elle est entre ses griffes, elle a toute les chances de ne jamais plus en sortir — sinon les pieds devant. Elle se doute qu'à un moment ou un autre, les deux hommes devant elle vont sortir un revolver pour lui cramer la cervelle, ou même un fil de fer pour l'étouffer comme un cochon avant de la faire disparaître.

— Que faisiez-vous avec le juge Warrows dans cette voiture blindée ?

— Je dois l'escorter.

— Savez-vous que le juge Warrows possède de puissants alliés dans la mafia ? Votre altercation sur l'autoroute ne m'étonne pas plus que cela, en fin de compte…, dit le second en s'appuyant contre la table et en adoucissant ses traits rudes.

— Vous avez eu de la chance de vous en tirer, lieutenant, les gars qui vous ont fait ça devaient sûrement être de ses amis, continue le premier.

— Parlez-nous des détails de votre mission.

— Je ne peux pas, malheureusement. Comme je viens de vous le dire à l'instant, il s'agit d'une opération secrète de la plus haute importance, il en va peut-être de la sécurité nationale.

— Lieutenant, vous venez de causer un véritable bordel sur l'autoroute et les journalistes ne vont pas tarder à affluer pour nous assaillir de questions. Vous devez nous donner les détails de votre mission afin que nous puissions au mieux vous couvrir, sinon, vous êtes dans une sacré merde !

Kelly frotte ses yeux contre la paume de ses mains et soupire.

— S'il arrive quelque chose à ce gars-là, insiste le caucasien, la mafia va vous traquer pour vous éliminer. Pour votre propre sécurité, vous devez parler, lieutenant.

Résignée, Kelly lâche :

— Bien, mais avant, pourriez-vous me donner l'heure ? demande-t-elle en s'adressant au grand homme noir à sa gauche. J'ai promis au commissaire de le tenir informé de la mission toutes les 3H.

Celui-ci relève légèrement la manche de sa chemise pour jeter un œil à sa montre. Durant ce court laps de temps, Kelly aperçoit le même tatouage que celui sur le bras du caucasien, mais aussi le même que celui sur le bras du juge Warrows — en ce moment supposé être interrogé dans une salle à côté.

— Laisse-tomber, Nico, elle a compris, dit le vieil homme en se redressant du dessus de la table.

Les deux hommes s'approchent à pas lents de Kelly. L'un d'eux sort — effectivement — un fil de fer nanti de poignets à ses extrémités afin de pouvoir étrangler sa victime.

— Tu la chopes et je m'occupe d'elle.

La jeune lieutenant a maintenant l'occasion de mettre en pratique les heures de cours de krav maga qu'elle suivait à l'époque où elle étudiait encore à l'école de police. Son entraîneur lui avait même signalé qu'elle était la meilleure du groupe. Il avait ajouté à cela : « on dirait que vous sortez tout juste d'un film de John Woo ». Elle venait tout juste de casser le nez d'un camarade en se combattant avec.

Aussitôt, Kelly se relève et attrape sa chaise métallique pour l'envoyer dans la figure du grand homme noir. Celui-ci la dévie sans peine d'un revers de bras. Plus que quelques pas et elle sera définitivement acculée contre la porte de la cellule. Alors que le caucasien va pour l'attraper, elle s'accroupit, les genoux fléchis, avant d'expédier un violent coup de pied, jambe tendue, dans le tibias de l'homme armé — le noir. Celui-ci, surpris par la célérité du geste de la jeune lieutenant, est déséquilibré et chute, la tête contre la tranche de la table métallique. Le caucasien l'attrape par les épaules et la plaque avec force contre le mur. Kelly sent son dos s'engourdir. L'homme lui enserre maintenant la gorge d'une main, tandis qu'il maintient de l'autre une pression contre l'abdomen de la jeune femme, de façon à la paralyser. Le souffle de Kelly se fait de plus en plus court. Elle lit dans le regard de l'homme face à elle une froide détermination à la tuer sans état d'âme. La jeune femme se met a cogner de toutes ses forces contre le vieil homme, mais ses poings ne font que se heurter à son impressionnante masse musculaire. Chacun de ses coups la renvoie à sa propre impuissance, et pourtant, le temps lui est maintenant compté avant de sombrer dans l'inconscience. Kelly hurle, mais le caucasien plaque aussitôt sa main contre son maxillaire.

Du coin de l'œil, elle voit le deuxième homme se relever difficilement. Il passe sa main contre son arcade ensanglantée, puis, comme un lion enragé, se jette sur Kelly et lui assène un violent crochet du droit. La tête de la jeune femme virevolte. Entre la strangulation du caucasien et le coup de son acolyte, la vue de Kelly se trouble et elle perd peu à peu connaissance. Tandis que le premier homme ne lâche rien de son emprise, le second la bourre de coups dans le bas ventre. La jeune femme s'écroule, inerte et transie de douleur.

IX. TERREUR DIURNE.

Le père Raphaël Schtompt se saisit de la première babiole qui tombe sous sa main pour l'écraser sur la tête du docteur Lise : il fallait que ce soit un bidon de gel hydroalcoolique. Une éclaboussure parvient par un aléatoire mouvement de cloche à se loger dans les yeux du docteur Lise, derrière les verres de ses lunettes. En proie à une insupportable douleur oculaire, elle lâche la seringue avec laquelle elle charcutait la main du prêtre et retire ses lunettes pour se frotter énergiquement les yeux avec sa blouse blanche. Durant quelques secondes, les cris étouffés qui émanent des tréfonds de sa gorge sont graves, voire, rauques. C'est comme si ses râles étaient criés par deux voix dissonantes, luttant toute les deux dans la même gorge. L'une d'entre elle est flûtée et musicale, l'autre caverneuse et démoniaque. Aucun doute : le docteur Lise a été possédée par le démon.

Raphaël se relève et bouscule le docteur pour se rendre en vitesse jusqu'à la porte. À peine l'approche-t-il que celle-ci se ferme brutalement. Il entend le verrou se clore à son tour.

Raphaël tente dans un premier temps de forcer sur la poignée et le verrou, puis abandonne, conscient du fait que la porte est scellée par une puissante magie noire. Lentement, le docteur Lise se redresse et lui fait face. Ses traits sont tirés, sa peau se craquelle et sa bouche s'élargit dans un sourire sanguinolent qui s'écoule jusqu'à la commissure de ses lèvres. Le haut de son crâne s'allonge dans un craquement sinistre tandis que ses membres inférieurs et ses bras commencent à se couvrir d'une peau grisâtre et écailleuse. De longues et cruelles griffes poussent à toute vitesse, remplaçant ses ongles vernis de rouge. Dans un immense cri déchirant, la bête qui a pris le dessus sur Lise prévient le père de son humeur belliqueuse et de son inébranlable envie d'en découdre.

Aussitôt, tous les objets dans la pièce se mettent à flotter et à tournoyer sur eux même dans un flot d'énergie palpable à main nue. La bête fonce sur Raphaël et s'encastre dans le mur avec fracas.

— Tentez de lutter, dit le prêtre en esquivant l'assaut d'une roulade sur le côté.

Le regard de la créature le fait frissonner de terreur.

— Je sais que vous êtes toujours là, docteur Lise, vous devez vous battre contre la bête qui vous oppresse.

Le démon brasse l'air devant-lui en le fendant de ses griffes putrides que le père Raphaël Schtompt peine à éviter en reculant pas à pas. Le prêtre finit par tomber, les fesses sur une chaise roulante. Alors qu'un coup fatal s'apprête à lui trancher latéralement la gorge, Raphaël prend appui sur les jambes du démon avec ses pieds et se propulse à travers la pièce sur la chaise roulante. La bête court presque aussi vite qu'il roule et la vitesse du père l'accidente dans une armoire métallique. Il tombe de sa chaise tandis que la bête arrive à pleine vitesse et attaque d'estoc de ses longues griffes. Elles viennent toutes se planter dans la porte de l'armoire dans un fracas insupportable.

Profitant de l'occasion et conscient que le démon est bloqué pour quelques infimes secondes, le père fait s'écrouler l'armoire sur la bête, qui, sous les décombres métalliques, gémit de douleur.

Raphaël le sait : si le docteur meurt maintenant, la bête prendra possession de quelqu'un d'autre. Une désagréable et significative odeur de souffre se dégage de Lise. Cette odeur, le père la connaît bien, c'est celle qui émane des puissants démons.

— Qui es-tu ? demande Raphaël en se penchant au-dessus de la bête.

Le docteur est pris d'un rire strident et moqueur.

— Tu as perdu, Raphaël Schtompt, tu cours après des fantômes mais la machine est déjà en marche… Tu ne peux rien faire.

Le démon se racle la gorge jusqu'au sang, crachant de fines gouttelettes au visage du père.

Raphaël se saisit de son chapelet de bois et l'agite devant le démon.

— Je t'ordonne, Démon, par le pouvoir du Chris, de me dire *qui* tu es et pour quelle raison tu tourmentes cette femme.

Les fines perles boisées qui composent le chapelet tombent une à une contre l'armoire, la croix vacille à son tour et les restes du collier s'embrasent dans la main du prêtre.

— Tu ne peux rien contre moi, Raphaël Schtompt, *rien*. Tu auras beau me traquer, jamais tu

ne parviendras à m'arrêter. Je suis Ah'Buh, présent depuis les premières croisades. Je suis Ah'Buh, et j'ai de sombres desseins à accomplir en ce jour. Je ne suis pas seul, Raphaël. J'ai une armée…

Un pétillement inquiétant luit dans les yeux du docteur Lise, bien caché derrière le verre fissuré de ses lunettes de vue. Aussitôt après, ses yeux se révulsent et sa gorge s'agite d'une inquiétante façon.

— Non ! s'écrie Raphaël, qui comprend vite que le Démon essaye de faire avaler sa langue à Lise.

Le prêtre plonge sa main dans la bouche de la jeune femme, mais ses morsures deviennent insupportable et l'exactitude de son objectif se perd entre les éclats sanglants de ses muscles buccaux qui se déchirent. Le sang coule abondamment. En quelques dizaines de secondes, le docteur Lise pousse son dernier soupir.

Raphaël se redresse. Il est préparé à ce genre d'éventualité. Il sait que les démons profitent des faiblesses humaines pour s'insinuer en eux. Sur ce plan, le père sait qu'il n'en a aucune. Il a mène depuis longtemps une vie ascétique, simple et pieuse. Il songe alors aux sept pêchés capitaux. « L'acédie », se dit-il. Raphaël se lève aux aurores tous les jours pour dire la prière et aider son prochain. Il n'hésite pas par ailleurs à se coucher extrêmement tard pour potasser des dizaines d'ouvrages théologiques ou philosophiques de grande qualité. « L'orgueil », continue-t-il dans sa tête. Cela fait bien longtemps qu'il n'a pas essayé de gonfler son ego ou de rabaisser autrui. La dernière fois, pour peu qu'il s'en souvienne, c'était sur le plateau télévisé d'une émission culturelle. Il se souvient avec dégoût de la fierté orgueilleuse qu'il a ressenti lorsqu'il a porté le micro à sa bouche pour parler de son dernier ouvrage et que tout le monde le regardait avec admiration. Il sentait à ce moment-là qu'il aurait pu embrasser n'importe quelle femme du public et l'emmener chez lui par la suite pour lui faire connaître tous les outrages sans qu'elle ne pipe mot pour lui enjoindre de la laisser tranquille. Cette sensation, il s'en souvient, était grisante, apaisante et enivrante à la fois. Il se sentait maître de son monde, au sommet de sa carrière, apaisé par sa réussite et également poussé au pire par celle-ci. « La luxure », se dit Raphaël pour faire le lien avec ses derniers souvenirs. Il est vrai que, durant sa jeunesse, il n'a pas été un mari exemplaire ni un garçon modeste. En vérité, qu'est-ce qui peut réellement résister à un auteur à succès de la vingtaine, beau comme un chanteur, charmant comme un poète et bonimenteur comme un politicien ? Il suffisait qu'il passe dans les salons ou même dans la rue pour que les dames de tout âges tombent en pâmoison. Raphaël ne s'attendait pas à ce succès phénoménal auprès des femmes. Et pour cause, il n'était pas l'auteur du dernier roman à l'eau de rose à succès, mais simplement d'un ouvrage géopolitique majeur résultant d'une enquête de plusieurs mois en Afrique Subsaharienne. En définitif, rien de bien excitant. À première vue, pas de quoi affoler les ovaires ni de quoi s'attirer les foudres de ses homologues masculins. Et pourtant, il suffisait presque qu'il claque des doigts pour que les culottes de ces dames se retirent toutes seules. Raphaël en était donc venu à cette conclusion plus qu'exacte : le succès rend beau. Une fois qu'il l'eut compris, le jeune homme l'utilisa à outrance. Durant une année, il « pratiqua » plus de femmes qu'un acteur porno américain au sommet de sa carrière. Il était dans tous les clubs et dans tous les bars, à chasser ses futures proies. Il tombait dans les pires excès et rentrait dans les plus noires colères lorsqu'il tombait en manque. « La colère », médite-t-il en marmonnant. Quelle belle transition. Souvent, la vie dans le star-system inclut de nombreux excès. Que ce soit en terme de fréquentations, de fêtes, ou même, dans les pires cas, de drogues. Raphaël Schtompt, avant d'être cet esprit saint dans ce corps saint, était un véritable gouffre à alcool. Il lui arrivait, en soirées mondaines, de vider un demi litre de champagne en 3,64 secondes. Un record dont il n'était pas peu fier. Après chaque soirée, il appelait sa femme dans une colère noire pour la traiter de tous les noms, lui rappelant que si elle pouvait habiter à l'hôtel, c'était uniquement grâce à lui. Avec la vie et le train de luxe naquit « l'avarice » —

vice auquel pense le père en ce moment-même. Au début, être géographe et auteur était une véritable passion. Raphaël se fichait pas mal d'être en tête de gondole dans les grands magasins ou dans les magasines de vulgarisation géopolitique, mais en peu de temps, l'appât du gain finit par prendre le dessus sur la passion qui l'animait jadis. En peu de temps, il accepta invitations sur invitations dans des journaux, à des interviews, sur des plateaux télévisés, pourvu qu'on le payât assez pour qu'il accepte. Sa passion, pour lui, était devenue moins source de bonheur que d'argent. Il devint mercantile, mauvais et malhonnête. À tel point qu'il jalousait maladivement le succès d'autrui. Fit alors son apparition ce pêché destructeur, qui fait en ce moment-même se mouvoir religieusement les lèvres du père pour le prononcer : « l'envie ». Comme tout ce qui monte doit un jour redescendre, même l'ouvrage le plus célèbre de Raphaël finit par tomber dans l'oubli le plus absolu qui soit. Quant à lui, tant qu'il ne réécrirait pas un nouvel opus de sa collection de vulgarisation géopolitique, il savait pertinemment qu'il ne serait plus jamais en tête de gondole ou adulé par des fans tous aussi inconditionnels qu'improbables. Dans son ouvrage, Raphaël Schtompt avait pris la peine d'ajouter une touche d'humour, de romancer son récit, de raconter en même temps son voyage. Le géographe était très vite devenu un sexe-symbole d'aventurier téméraire et fougueux bravant le danger dans des territoires hostiles. Mais quelques années après son fulgurant succès, il n'était plus que l'ombre de lui-même. La dépression commença alors à le guetter et il ne pouvait décrocher ses yeux de l'écran télévisé HD devant lequel ils étaient rivés. Il s'abreuvait d'émissions culturelles. Non pas pour s'instruire ou pour se documenter, mais simplement pour mieux haïr viscéralement tous ceux qui se trouvaient maintenant à sa place. À travers ces jeunes et talentueux auteurs, il se reconnaissait tel qu'il avait été et tel qu'il aimerait encore être. Il les détestait tous autant qu'ils étaient. En peu de temps, il en vint à détester tous ceux qui mettaient au monde des œuvres artistiques encensées par la critique et le public. Il cracha sur tous les artistes en vogue qui crevaient les écrans télévisés, quels que soient leur domaine. Sa jalousie devint telle qu'il ne supportait plus de passer à côté d'une librairie ou d'un étalage de disques. Pour un temps encore, il aurait aimé être comme eux, tous ces paons dans le top cinquante artistique dans lequel il aurait tout donné pour être. Pire que cela, son envie devint telle qu'il ne parvenait plus à trouver la force d'écrire une ligne — d'où son dernier voyage vers le Pérou qui l'aura conduit à trouver Dieu. Enfin, prononce Raphaël : « la gourmandise. » Pour peu qu'il s'en souvienne, durant sa grande période, Raphaël avait facilement pris dix à quinze kilos. Un petit bidon arqué commençait doucement à modifier sa silhouette de sportif et à obombrer ses parties génitales lorsqu'il prenait sa douche ou se déshabillait. Pour palier à cela, il n'avait absolument rien fait, prétextant que son prochain voyage lui ferait sûrement perdre du poids. Il avait décidé de ne plus cuisiner du tout et préférait nettement commander chez le traiteur des plats copieux et saucés beaucoup trop riches en calories pour une seule personne. Toute cette comédie dura quelques années puis cessa en même temps qu'il se mit à redresser tous ses autres torts. « Aujourd'hui, je n'ai pas de faiblesse… », déclara Raphaël en exécutant un signe de croix.

Un magma noirâtre sort de la bouche ouverte du docteur Lise et se divise en divers rameaux tentaculaires rampants. À toute vitesse, les filets obscurs, graines du Démon, se glissent sous la porte de la pièce sans que Raphaël ne puisse rien y faire.

Il s'assoit sur une chaise métallique et soupire bruyamment. Un débat est encore en cours parmi les plus éminents membres du clergé : le Démon peut manifestement posséder les Hommes, mais tous les Hommes peuvent-ils être possédés par le Démon ? Les plus pessimistes affirment tout bêtement que oui, que les démons n'ont besoin que d'une minuscule brèche pour s'engouffrer dans les âmes de leurs victimes désœuvrées. Forts de cette conviction, ils avancent également que tout Homme recèle une faiblesse, et que, de ce fait, il est impossible d'échapper à un démon qui aurait une forte volonté et un grand pouvoir. D'autres prétendent que la foi protège de la possession démoniaque et que suivre les enseignements religieux et la parole du Christ les tient éloignés de toute tentation et de toute

faiblesse naturelle. Ces deux écoles n'ont certainement pas finies de s'affronter, mais à laquelle croire ? Pour l'heure, le Démon ne semble pas avoir tenté de posséder le corps du père.

Le temps passe et Raphaël en apprend de plus en plus sur son ennemi. Ce qui le terrifie, pour l'heure, c'est que si le Démon a su se diviser en différents rameaux, il va probablement pouvoir posséder plusieurs victimes en même temps…

Sans perdre un instant, le père laisse le corps du docteur Lise pour lequel il ne peut plus rien et se précipite vers la porte. Dans le couloir blanc de l'hôpital, plus rien. Pas un infirmier, pas un patient, rien. Même les rameaux noirâtres ont disparu. Pour finir, la main du père n'en est que plus amochée qu'au départ. Aussi calmement que faire se peut, il se saisit d'un rouleau de bandage et s'en entoure la main en exerçant une pression suffisante pour contenir son sang.

Mais, la question qui pour l'heure taraude l'esprit du prêtre est de comprendre comment le Démon a pu se déplacer du commissariat où il était supposé être avec Kelly, jusqu'à cet hôpital. Car, si ainsi le Démon qui habitait le juge Warrows a pu tromper la surveillance du lieutenant, c'est probablement qu'il lui est arrivé quelque chose de fâcheux…

Sans perdre un instant, le père sort en trombe de l'hôpital. Il serait légitime de penser que Raphaël s'affaire à être le plus rapide possible pour pouvoir prendre des nouvelles de sa partenaire de mission au commissariat. Il n'en est rien. Les spirituels avancés tels que lui ont appris à lire dans les lignes du tissage naturel de Dieu et à déchiffrer les codes de la conduite à adopter en toutes circonstances. Raphaël sait pertinemment qu'il est arrivé quelque chose de tragique à Kelly. Loin de lui l'idée de l'abandonner, car le voilà qui franchit la porte d'une vieille maison Montpelliéraine située dans une rue qui jouxte l'immense place de la Comédie. Cette bâtisse croulante, le père la connaît bien. Il l'a déjà fréquentée auparavant. Il s'agit de la maison de son amie Samira, voyante de son état.

X. SPIRITISME.

Raphaël est là, planté devant l'imposante porte de bois marron vieillie de la demeure de Samira. Il hésite un instant à soulever le lourd anneau utilisé pour frapper contre le battant en guise de sonnette. « Clang, clang », fait la caverneuse résonance du son qui se propage chez la voyante. À peine quelque secondes plus tard, Samira fait son apparition. Étrangement, elle ne ressemble pas à toutes ces envoûteuses qui se parent d'affûtiaux ridicules et de coiffures farfelues pour impressionner le client candide. La plupart des désœuvrés qui franchissent les portes des voyants et autres sorciers et vaudous sont de bons chrétiens qui souhaitent seulement connaître l'adrénaline en s'acoquinant avec des êtres « mystiques ». C'est pour cette raison que flottent dans les maisons — volontairement déguisées — de ces bonimenteurs une odeur d'encens ou de tisane. Samira, elle, n'a pas utilité de tous ces artifices pour être prise au sérieux. La jeune femme fait toujours au mieux pour rendre sa maison toujours plus moderne et n'apparaît pas sous les traits tirés d'une foldingue enragée, bien au contraire. Samira vit de ses « pouvoirs » de voyance et de communication avec les morts comme un barman vivrait de la vente de boissons. À vrai dire, le père Raphaël Schtompt ne croyait pas à ses dons surnaturels jusqu'à ce qu'il en fasse lui-même l'éprouvante expérience.

C'était un 21 mai, Raphaël s'en souvient comme si c'était hier. Il était encore dans sa luxueuse période d'auteur à succès fulgurant. On pourrait penser que le fait d'aller voir cette sorcière montpelliéraine était encore une excentricité que se permettait Raphaël, mais il n'en était rien. Il n'était jamais allé à sa rencontre, c'est elle qui était venue toute seule faire démonstration de ses pouvoirs. La rencontre s'est déroulée dans un cadre tout à fait improbable : durant une communion. Le présentateur télé qui animait l'émission culturelle sur laquelle passait ponctuellement Raphaël venait tout juste d'être père de deux petits garçons — jumeaux —, et, il se trouve que cette voyante était présente à la cérémonie. Mis à part ce bon vieux Bertrand Chabert, Raphaël ne connaissait personne dans toute cette impressionnante assemblée. Il s'assit alors à la seule place de libre autour de la très longue table qui avait été dressée à l'occasion du repas festif qui suivait la communion. Juste à côté de lui se trouvait Samira, une pimpante jeune femme aux formes généreuses et au sourire éclatant qui attira immédiatement son attention. Elle sirotait tranquillement un jus de papaye en finissant avec une moue amère son assiette de paella. Le jeune auteur entama la conversation avec elle : « — Vous connaissez Bertrand ?

— Pour tout vous dire, répondit-elle, je ne connais personne ici…

— Moi non plus.

— …À part vous, Raphaël Schtompt.

Le jeune homme leva un sourcil. Ce n'était pas le fait qu'elle connaisse son nom qui le surprenait. Après tout, tout le monde le connaissait et n'avait que celui-là sur les lèvres. C'était plutôt la façon dont elle l'avait dit : avec mystère, volupté. Chacun de ses mots laissait traîner derrière lui un étrange et attrayant pouvoir flottant. Comme si ses paroles ne pouvaient être que source de vérité et de franchise. Raphaël tenta d'esquiver le malaise :

— Évidemment, vous avez sûrement dû lire mon livre, vous a-t-il plu ?

— Je ne l'ai pas lu. J'ai seulement vu qu'il n'était que le premier d'une longue série que vous projetez d'écrire.

— Effectivement. Vous êtes bien informée.

— Je ne vais donc pas perdre de temps à lire le premier opus, puisque les autres ne sortiront pas.

Raphaël s'étrangla un instant avec un morceau de tiramisu. Cette jeune femme avait une façon directe et tranchante de parler. Elle s'adressait à lui sans ambages, sans avoir l'air intéressée une seule seconde par son argent.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que les autres ne sortiront pas, mademoiselle ? demanda Raphaël sur un ton qui se veut provocateur.

Samira sortit du dessous de la manche de son perfecto noir un jeu de tarot illustré qu'elle mélangea en ce qui semblait être une fraction de seconde. Elle regarda Raphaël dans les yeux, ses pupilles couleur marron foncé et hypnotiques ne tremblaient pas d'un zeste lorsqu'elle lâcha au jeune écrivain : « Coupez le paquet en deux ».

Les doigts tremblants, il s'exécuta.

— Jalousie, lâcha-t-elle.

Elle se saisit du reste du tas de carte et l'étala sur la table. Chacune des cartes qu'elle posait sur la table devant-eux était d'une exacte et douloureuse vérité dans ses visions. Elle avait vu toute la vie du jeune homme et percé des secrets qu'il n'avait jamais répété à personne. Raphaël en resta bouche bée quelques instants, sans y croire. Peut-être ne *voulait*-il simplement pas y croire ? Elle passa en revue tous les moments les plus douloureux de sa vie, sans lui en épargner aucun, sans le moindre scrupule. Son regard profond affichait toujours cette froide et terrifiante détermination.

— Je vois beaucoup de perversion. Vous avez déjà connu plus d'expériences sexuelles que la grande majorité des hommes. Dans vos débauches et votre luxure je vois même… D'autres ho… ?

— Pas si fort, l'interrompit Raphaël. Qu'est-ce qui vous permet de dévoiler ainsi ma vie ? Comment faites-vous cela ? Est-ce que vous m'espionnez ?

— Je suis voyante.

— Bien, dans ce cas, prédisez mon avenir, je vous écoute, ironisa-t-il tandis qu'une légère sueur froide mêlée de honte s'emparait du sommet de son crâne.

Elle eut un petit rictus.

— Je vois une rencontre d'une grande importance.

— Ce doit être ce producteur que je cherche depuis si longtemps. Un ami à moi a convenu d'un rendez-vous avec lui pour produire un film sur mon aventure.

— Cette rencontre n'aura jamais lieu. Je parle d'une rencontre d'un tout autre genre…

Raphaël lui jeta un regard circonspect.

— Vous allez entrer dans les ordres, reprit-elle.

Cette fois-ci, le jeune homme éclata de rire, se leva de table et quitta Samira.

— Vous êtes complètement malade, ma pauvre femme. »

Peu après son accident au Pérou, Raphaël contacta immédiatement Bertrand pour la retrouver au plus vite. Son esprit avait déjà basculé dans les phénomènes paranormaux et les rencontres de ce type ne l'effrayaient plus, il en était même friand.

Quelques jours plus tard, il retrouva la voyante chez elle, au même endroit que celui où il se trouve actuellement pour la solliciter de nouveau. Encore une fois, elle lui fit tirer les cartes dans son petit bureau aménagé à cet effet. Cette fois-ci, son avenir apparaissait beaucoup plus radieux, plein de bonheur et d'amour.

« — Vous aviez raison pour cette rencontre, dit-il en souriant. J'ai rencontré Dieu.

La petite pièce exiguë ne comportait que très peu d'ameublement. Il y avait une petite table derrière laquelle Samira s'installait. En face d'elle, un siège, sur lequel ses patients s'asseyaient pour la consulter. Sur le côté gauche — du point de vue du patient — se trouvait un canapé recouvert d'un drap gris et jonché d'oreillers en faux cuir noir. Derrière lui, une armoire dont le contenu n'était caché que par de fins rideaux faisait office de portemanteau pour les clients. Enfin, à droite du patient, une petite fenêtre donnait sur la cour de la maison de Samira dans laquelle s'entreposaient des tas de jouets en plastique qu'elle achetait compulsivement pour ses cinq enfants.

Comme la première fois, Raphaël coupa en deux le paquet de cartes, et elle lut en elles comme dans un livre ouvert tandis que lui n'y voyait que d'étranges symboles ésotériques. Raphaël, pour l'heure, était loin de se douter que Samira communiquait également avec les défunts. Sur la petite table devant laquelle ils se trouvaient, des bougies aux mèches éteintes étaient dispersées ci et là, un briquet et une télécommande.

Alors que Samira faisait la lecture des cartes à Raphaël, le briquet s'envola pour aller s'écraser dans le mur de gauche. Le jeune homme bondit de sa chaise, tandis que la voyante arbora un sourire malicieux et satisfait.

— Elle est là, déclara-t-elle.

— De qui est-ce que vous parlez ?

— Votre grand-mère. Elle est là. Avec nous.

Raphaël pâlit. Il sembla tout à coup nauséeux, engourdi.

— Que… Que dites-vous ?

Les bougies valsèrent sur le côté et tombèrent au sol avec fracas tandis que le rideau de l'armoire remua — sans que la fenêtre ne soit ouverte.

Le jeune homme se leva, apeuré.

— Je veux bien croire à vos pouvoirs mystiques, mais ne tentez pas de me faire gober de pareilles choses. Je suis très sensible à tout ça depuis ma dernière… Expérience.

— Marie-Ange, soixante-quatorze ans, morte d'un cancer au domicile familial.

— Tout le monde aurait pu le savoir.

— Raphy ? dit-elle en haussant un sourcil. C'est comme ça qu'elle vous appelait, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête.

— Arrêtez, je vous en prie.

La voyante quitta la pièce un instant, priant Raphaël de ne pas bouger et de ne surtout rien toucher. Aussitôt après qu'elle fut partie, sa chaise remua. Toutes ces manifestations n'étaient donc pas de vulgaires artifices destinés à le faire tressaillir de peur. Était-elle là ? Avec lui ? Apeuré, il regardait tout azimut, traquant le moindre fil de nylons ou le moindre mécanisme. Rien. Seulement ce ballet démoniaque d'objets d'usage qui flottaient et se mouvaient.

Samira revint vers lui avec une étrange table de bois entre les mains et un verre. Sur la planche étaient gravées diverses inscriptions : toutes les lettres de l'alphabet, *oui* et *non*.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il, la voix chevrotante.

— Que vous allez pouvoir entrer en communication avec elle. »

Raphaël, oubliant sa pusillanimité, décida de jouer le jeu et de « tester » les pouvoirs de son interlocutrice. Or, celle-ci ne semblait pas dérangée par la présence du poltergeist de sa grand-mère. Elle se contenta de poser le verre sur la table de bois et d'inviter Raphaël à poser lui-même ses questions. D'abord, il fit le tour du récipient avec ses mains, afin de déceler un quelconque fil ou subterfuge, en vain. Il déglutit, puis se hasarda à questionner sa « grand-mère » dans des termes extrêmement personnels et intimes. Le verre s'agita sans que Samira n'y touche. Il glissait sur les lettres tel un patineur sur la glace. Raphaël était à la fois fasciné et effrayé. Il posa des questions durant plusieurs heures. Il parla avec elle, tout à fait naturellement. Plus il procédait, plus ses doutes et sa peur se dissipaient pour laisser place à une joie indescriptible de retrouver cette grand-mère qu'il avait perdu brutalement. La table toute entière trembla à plusieurs reprises. Marie-Ange lui parla du paradis, de l'enfer et de ceux qui les composent. Son indéfectible foi n'en fut qu'accrue et sa vision du monde, changée à jamais.

Lorsqu'il eu fini, il discuta de longues heures avec Samira et en apprit d'avantage sur sa vie calamiteuse ; sur ses longues nuits, prostrée sous sa couverture, à entendre des manifestations paranormales dans sa maison, à voir sa porte de chambre s'ouvrir et se fermer, à sentir l'énergie des esprits si proche d'elle qu'elle pouvait presque leur parler. Ce don, elle l'avait au départ vécu comme une profonde malédiction. Puis, elle en était venue à travailler avec la police pour retrouver des individus disparus, ou avec des entreprises privées qui en avaient assez de recruter leurs employés en se basant sur des CV et des lettres de motivation qui se ressemblaient tous comme deux gouttes d'eau. Aujourd'hui, c'est précisément pour ce genre de talents que Raphaël est chez Samira.

— Raphaël ! s'écrie la voyante. Tu ne vas peut-être pas me croire, mais je ne m'attendais pas à te recevoir aujourd'hui. J'avais prévu notre rencontre pour dans quelques jours seulement.

Elle le fait installer dans son cabinet de voyance et lui présente le paquet de cartes.

— Danger. Je vois qu'un grand danger plane sur toi. Tu as été chargé d'une mission. Je vois quelque chose avec l'Italie, je me trompe ?

Il secoue la tête.

— Tu as perdu ta coéquipière, c'est ça ?

— Retrouve-la, s'il te plaît ! Ou dis-moi qu'elle est encore en vie !

L'air inquiète, Samira se mord légèrement la lèvre inférieure et étale les cartes devant elle.

— Elle est en vie mais je… Je ne parviens pas à savoir précisément *où.* Ceux qui l'ont enlevé ne prévoient pas de la garder longtemps en bon état, Raphaël. Je crains que nous ne devions faire très vite si nous voulons la secourir.

— Comment se fait-il que tu ne voies rien ? s'indigne le prêtre en haussant la voix.

— Elle est dans un lieu empreint d'une puissante magie noire. Peut-être… Un genre de rituel sinistre, ou quelque chose comme ça. Je ne peux pas trouver le lieu précis. C'est comme s'il était couvert d'un épais linceul d'obscurité magique.

Raphaël s'adosse lourdement à son siège, puis soupire de désespoir. Si même Samira est incapable de la retrouver, comment le pourrait-il ? Il laisse la voyante à sa lecture tandis que son regard se perd à chercher un objet flottant, peut-être que Marie-Ange pourrait lui indiquer le droit chemin ?

— Attends, je… AH ! hurle la voyante en tombant à la renverse de son siège.

Son cri est long, déchirant, elle emporte dans sa chute toutes ses bougies et son carnet de réservations. Raphaël se précipite pour l'aider en contournant la table, tandis qu'elle rampe, prostrée sous sa propre chaise. D'épaisses et chaudes larmes coulent le long de ses joues. Ses yeux sont gonflés, rouges. De ses deux mains, elle entoure ses genoux, percluse contre le mur.

— Que se passe-t-il, Samira ! Réponds-moi ! la secoue Raphaël.

Elle marque quelques secondes d'hésitation. Son regard est froid, voire, glacial. Quelque chose a changé en elle. Une peur terrifiante est en train de monter de ses tripes jusqu'à sa gorge, en la nouant comme un nœud marin.

— Je t'en supplie, Raphaël, rentre chez toi. Vous êtes en train de vous attaquer à des forces beaucoup trop puissantes. J'ai vu… J'ai vu son visage. Le visage du Diable, Raphaël.

— Qu'est-ce que tu as vu d'autre ?

— J'ai vu le monde à feu et à sang. J'ai vu Montpellier brûler. J'ai vu Paris s'effondrer. J'ai vu l'apocalypse qui mettra inévitablement un terme à toute vie sur Terre. Une guerre terrifiante approche, un conflit mondialisé dans lequel les armes nucléaires vont raser tout ce qui vit à la surface de la planète.

Long silence. Raphaël est bouche bée, les mains toujours posées sur les épaules de Samira.

— Comment… ? Quel lien cela a-t-il… ?

— Je ne sais pas, dit-elle en secouant la tête. Je n'en sais rien. Si j'ai eu cette vision en consultant ton avenir, c'est que tu es intrinsèquement lié à cette destruction. Je ne sais pas si c'est parce que tu vas l'engendrer ou que tu es le seul à pouvoir l'arrêter.

— C'est toi qui m'a dit que les cartes ne voyaient pas tout, n'est-ce pas ?

Elle hoche la tête.

— C'est toi qui m'a dit que les cartes ne donnaient qu'un aperçu momentané de l'avenir, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce derechef.

— Alors c'est que tout n'est pas perdu, Samira. Tu dois m'aider à retrouver Kelly. Si cette apocalypse est liée à elle ou à moi, nous ne pouvons pas rester sans rien faire.

Samira pose une main sur la table pour se redresser, et, de l'autre, effleure l'une de ses cartes.

— Je… Je vois autre chose.

— Parle.

— Un jeune homme. Il… Il est en train de boire une bière sur la terrasse d'un des cafés de la place de la Comédie.

— Et alors ? s'enquiert prestement Raphaël.

— Il peut nous aider, il sait quelque chose. C'est un genre d'enquêteur, de… Journaliste. Il est aussi lié à cette affaire.

Sans perdre un instant, Samira et Raphaël quittent le cabinet de voyance et dévalent la rue qui les sépare de la place de la comédie.

XI. LE MANOIR.

Sur une route champêtre aux alentours de Montpellier, une ridicule voiture bleue cabossée circule entre les platanes méditerranéens qui obombrent de leurs branches feuillues le goudron noirâtre. Sur les côtés, d'épais bois s'étendent sur plusieurs hectares. Un fossé puant — regorgeant probablement d'eau croupie — sépare la route des arbres verdoyants. Sur la banquette arrière : un grand sac de sport dont le contenu tinte de façon métallique à chaque nid de poule contre lequel se heurtent les pneus dégonflés. À l'avant : deux hommes. Un caucasien de la cinquantaine et un afro-américain un peu plus jeune. Tous deux roulent sans un mot depuis plusieurs dizaines de minutes. Il est presque onze heures du matin et leurs cartes de police leur ont bien été utiles pour traverser la ville avec une passagère solidement ligotée dans le coffre de la voiture. On fouille rarement les collègues, c'est entendu.

Le caucasien au volant reste pleinement concentré sur la route, tandis que son acolyte laisse son esprit vagabonder dans les épaisses fourrées épineuses ou hérissées de branches sèches qui verdoient tranquillement sous le soleil.

— Sylvain, dit l'afro-américain, nous venons de dépasser le petit monticule de terre qui passe au-dessus du fossé, nous y sommes presque.

Il hoche subrepticement la tête.

— Quelle caisse de merde, continue Nicolas, qui à présent enfile ses lunettes noires pour cacher ses yeux du soleil brûlant.

— C'était la seule à disposition, arrête un peu de te plaindre.

La limite marquée de la forêt autour d'eux est seulement découpée par un petit chemin de gravier sur lequel la voiture bifurque une centaine de mètres plus loin. Ils s'engagent alors dans l'allée éblouissante d'un manoir à l'abandon. La propriété est entourée par de hauts grillages dont la peinture noire commence à s'écailler. À certains endroits, la barrière métallique est hérissée de pointes plus dissuasives qu'effectives. Elles seraient probablement plus susceptibles de refiler le tétanos au malheureux qui se couperait dessus quekd de l'empaler réellement.

Le devant du manoir est décoré d'une large fontaine de pierre dans laquelle stagne une onde verdâtre et croassent des crapauds. Tout un écosystème a probablement dû se féconder aux pieds de cette abominable statue qui orne la fontaine — même à cette charmante jeune femme de marbre représentée nue, les bras en sont tombés, mais littéralement. Elle n'a probablement pas été nettoyée depuis fort longtemps : une mousse verdâtre commence doucement à ronger les bords de pierre renflés comme des accoudoirs. Sylvain n'ose même pas imaginer la vase qui doit tapisser le fond de l'eau. Rien qu'à y penser, son petit-déjeuner lui remonte dans l'œsophage, si bien qu'il pourrait presque gargariser avec.

— Pu-tain, articule Nicolas. Regarde-moi ce palace.

Si les deux hommes écarquillent en grand les yeux, c'est en effet que le spectacle en impose. Rien que la façade compte à elle seule près d'une trentaine de larges fenêtres aux contours peints de blanc. Sur les murs couleur sable, des chèvrefeuilles grimpent à n'en plus finir jusqu'au toit lisse et impeccablement brillant, comme si un glacis avait été passé dessus récemment. Sur les côtés du manoir, deux hautes tours surplombent l'immense propriété. Leur sommet est précisément de la même forme qu'un cornet de glace retourné et laissé pour compte. D'ici, Sylvain et Nicolas voient que le chemin de gravier continue jusqu'à l'arrière de la bâtisse. Autour d'eux, toujours cette même et épaisse forêt qui assombri l'herbe verdoyante et touffue.

Les deux hommes ouvrent le coffre de la voiture pour en extraire la femme ligotée qu'ils maintenaient à l'intérieur. Elle est bâillonnée. Sur les parties de son corps visible se dessinent de larges hématomes, mais également, pour l'instant invisibles à l'œil nu, pléthore de contusions.

De force, ils gravissent les quelques marches du parvis avec elle et se stoppent net devant la lourde porte de bois face à eux. À droite : une épaisse cloche suspendue. Nicolas tire sur la corde en son centre et la fait résonner de tous les feux de Dieu.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvre dans un grincement sinistre. La personne qui les accueille est masquée, sa voix rauque s'étouffe dans le caoutchouc de son déguisement quand il remercie les deux hommes pour leur travail et qu'il leur tend en mains propre une enveloppe contenant cinq mille euros en liquide. Ci fait, la lourde porte se referme, et avec elle disparaît dans le manoir le lieutenant Kelly Vance.

XII. BENJAMIN.

La place de la Comédie, comme à son habitude, est animée de musique et de chants. Un monde fou se presse et on entend de loin l'accent coloré et à couper au couteau des badauds méridionaux. La place de la Comédie est l'épicentre de la ville, en plein cœur de ce qu'était à l'époque la cité médiévale. Avec sa forme grossièrement rectangulaire et ses deux cents trente mètres de long pour cinquante de large, elle reste un lieu de choix pour installer des

restaurants et des bars. La fontaine des Trois Grâces en son centre reçoit quotidiennement des centaines de piécettes dans son eau mouvante, preuve s'il en faut de l'activité du cœur de Montpellier.

Du regard, Samira cherche le garçon qu'elle a vu dans les cartes. Avec Raphaël, ils arpentent les quelques cafés qui ont pour l'occasion sortis de magnifiques parasols chamarrés sous lesquels les clients sirotent leurs boissons. À l'ombre d'une terrasse, juste à côté d'une longue plante verte en pot, Samira pointe du doigt un jeune homme, assis.

Il est de taille moyenne, les cheveux blonds, bouclés, il porte une chemise à carreaux blancs et un jean serré, solidement attaché autour de sa taille par une fine ceinture de cuir noir. Il porte à la main un dictaphone dans lequel il est en train de parler, tandis qu'il tourne les pages d'un carnet de notes juste devant-lui. Même lorsqu'ils s'approchent, le jeune homme ne prête pas attention à Samira et Raphaël — il est particulièrement concentré.

Une fois arrivés à son niveau, Raphaël lâche :

— Hum, excusez-moi, jeune homme. Je me présente : père Raphaël Schtompt. Et voici mon amie, Samira — elle est voyante. Nous avons quelques questions à vous poser.

Aussitôt, le garçon lève les yeux vers ses mystérieux interlocuteurs et range son matériel dans un sac en bandoulière noir. Il ne semble ni surpris, ni apeuré, simplement indifférent et curieux. Si ce qu'a dit Samira est exact, ce jeune homme doit être un genre de détective, ou quelque chose comme ça. En l'abordant de la sorte, Raphaël sait qu'il a probablement attisé sa curiosité.

— Pouvons-nous nous asseoir ? continue Samira.

— Faites, je vous en prie.

Pas le temps de siroter une bière fraîche, ni même un café. À peine sont-ils assis que Raphaël reprend :

— Écoutez, je ne vais pas y aller par quatre chemins, nous avons besoin de vous et tout de suite.

— En quoi pourrais-je vous êtres utile ?

— Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis journaliste, depuis peu.

Samira hoche la tête.

— J'ai besoin de savoir sur quelle affaire vous travaillez, donnez-moi des détails.

Le garçon décline :

— Je regrette, c'est impossible. Mon enquête est strictement confidentielle et ne concerne que moi.

— Écoutez, une amie à moi court un grand danger. Je ne sais pas qui l'a enlevée, et l'instinct de Samira lui a murmuré que ce sont les mêmes personnes que celles sur lesquelles vont enquêtez.

— Dans ce cas, je ne donne pas cher de sa peau.

Plus personne ne parle. On entend seulement le brouhaha incessant qui prédomine dans les cafés et restaurants aux alentours de midi.

— Vous êtes bien journaliste ! tente Raphaël. Dans ce cas, vous devriez me connaître. Faites une recherche sur votre téléphone, je suis Raphaël Schtompt, tapez mon nom, je suis même sur *Wikipédia.* J'ai arrêté d'écrire à la suite d'une expérience post-mortem des plus traumatisantes et me suis fait volontairement oublier du grand public. Je vous jure que si vous nous aidez, je vous raconte toute mon histoire de bout en bout et vous autorise à la publier. Ce sera pour vous un scoop hors-pair, vous ne pouvez pas refuser.

Le jeune homme dégaine son téléphone, pianote sur son clavier tactile tandis que la jambe de Raphaël s'agite de nervosité, puis lâche :

— Benjamin, enchanté. Pouvons-nous continuer cette discussion seul à seul chez moi ?

Le prêtre lance un regard à Samira, qui saisit aussitôt l'enjeu et se retire sans insister.

Le garçon se lève, dépose quelques pièces dans le cendrier à côté de l'addition et invite Raphaël à le suivre à travers la place de la Comédie. Il s'arrête devant un arrêt de tram.

— J'habite aux Arceaux, ce n'est pas très loin.

Le prêtre hoche machinalement la tête, sans véritablement l'écouter. Il est bien trop absorbé par toute cette affaire et appréhende déjà les difficultés à venir.

— Veuillez m'excuser pour votre amie, je ne voulais pas la chasser, mais j'aimerais que cette affaire soit connue par le moins de monde possible, vous comprendrez vite pourquoi.

Le tram démarre en direction des Arceaux, Raphaël garde fermement la barre métallique dans sa main afin de ne pas chuter. À chaque nouveau départ, il manque de tomber à la renverse.

Quelques minutes plus tard, l'arrêt vient enfin. Le prêtre s'évertue à suivre Benjamin à travers la ville sur une dizaine de rues, jusqu'à déboucher sur une petite cité HLM délabrée. Ils pénètrent tous deux dans le ridicule ascenseur dans lequel seule une faible lueur subsiste au-dessus de leur tête. Le garçon appuie sur le bouton du deuxième étage. Un voyant lumineux s'allume autour et traverse le blanc nacré du plastique de la touche dans un épais halo jaunâtre. L'ascenseur démarre dans un vrombissement de vieille voiture et entame la montée en cumulant les saccades. Une fois rendus, Benjamin appuie sur l'interrupteur de l'étroit couloir aux relents nocifs de cigarette.

— C'est ici que vous vivez ? demande Raphaël tandis que le jeune homme s'arrête devant une porte maronnasse nantie d'un judas opaque.

— Ouais. C'est pas Versailles, mais c'est pas Cayenne non plus.

Benjamin pousse la porte et prévient :

— Mec, je suis rentré.

Il n'a pour seule réponse qu'un vague « cool » provenant de la pièce qui jouxte l'entrée.

Le jeune journaliste accroche son sac en bandoulière au porte-manteau, puis, invite Raphaël à faire un rapide tour du mobilier. Le couloir de l'entrée dans lequel ils se trouvent débouche sur deux pièces différentes : la salle de bain — qui fait aussi office de toilettes — et le salon, qui fait également office de séjour, pièce à vivre, bibliothèque, chambre et salle de sport. Le garçon et le père s'engagent tous deux dans la pièce principale. Juste à sa gauche se trouve

une cuisine équipée façon étudiante : vaisselle lavée à la main, frigo, gazinière, quelques placards regorgeant probablement de pâtes et de plats préparés. En continuant son travelling visuel, Raphaël pose le regard sur une guitare, un matériel de musculation qui commence doucement à prendre la poussière, un meuble sur lequel trône une télévision, une console de jeu, un petit balcon, un lit dans le fond à droite de la pièce, et entre le placard sur lequel sont fièrement juchés une farandole de verres à bière et le lit deux places, un canapé sur lequel est avachi le présumé colocataire et ami du jeune journaliste.

Une touffe de cheveux hirsute coiffe son crâne et quelques mèches tombent devant ses yeux verts en amandes. Il en est encore à son lever, suppose Raphaël. Le jeune homme est en tee-shirt et sous-vêtements, il ne daigne même pas jeter un œil au nouveau venu qui vient de rentrer dans son salon. Il tient entre ses mains moites une manette qu'il manipule énergiquement, les yeux atones, rivés sur l'écran de la télévision.

— Ne faites pas attention, lâche Benjamin. Bière ? demande-t-il en ouvrant le frigo.

Raphaël n'a pas le temps de répondre que le journaliste en attrape une bouteille de 33cl par le goulot et la lui envoie sans même le regarder. Le père la rattrape de justesse, et, le garçon réitère son geste en direction de son ami, qui l'attrape d'une main et la décapsule avec les dents.

Religieusement, le père repose la boisson sur le dessus du petit frigo, se justifiant par son devoir ecclésiastique.

— Bien, je crois que nous avions quelques informations à échanger, n'est-ce pas ? dit Benjamin en s'adossant à sa gazinière et en sirotant sa bière.

— Je croyais que vous ne vouliez pas que l'affaire soit connue par trop de monde ? Dit Raphaël en désignant le colocataire d'un mouvement de tête.

— Il est avec moi. Ne vous fiez pas à son attitude du moment, c'est un finaud.

— Oui, mais moi je refuse de raconter ma vie devant une autre personne que vous. Vous avez refusé que ma collègue m'accompagne, il va falloir me rendre la monnaie.

— J'ai cru comprendre que vous n'aviez pas tellement le choix, en vérité. Si nous nous quittons maintenant en de mauvais termes, vous n'aurez jamais aucune chance de retrouver votre amie.

Raphaël soupire, puis, marque un moment d'hésitation.

— Entendu. Vous avez ma parole de prêtre que je ne vous ferai pas faux bon. Mais je n'ai pas le temps de vous raconter toute mon histoire dans l'immédiat, le temps presse pour Kelly.

— Bien, lâche Benjamin. Puisque nous nous entendons enfin, je vais vous parler de ceux qui ont enlevé votre amie — si tant est que la femme avec qui vous étiez ne s'est pas trompée sur mon compte. Si ceux que nous recherchons sont bien les mêmes, nous avons encore un peu de temps pour agir.

— Qui sont-ils ?

— Ce sont des sectateurs, des genre de lobotomisés de la tête pour une secte dirigée par une pseudo divinité qu'ils invoquent régulièrement au cours de cérémonies sanglantes. Mais ce n'est pas seulement ça… Je dirais que c'est la partie émergée de l'iceberg, celle qu'on peut accepter de voir sans trop se poser de questions. Ils ont déjà été plusieurs fois interpellés par

les forces de l'ordre — avant que les trois quarts de celles-ci ne soient corrompues par les éminents membres de la secte. Ils prétextaient, au départ, utiliser uniquement le sang d'animaux pour accomplir leurs rituels, voyez ? Ils passaient, aux yeux de la loi, pour des gothiques dégénérés, mais rien de plus. Sauf que, je me suis légèrement penché sur leur petite affaire, et il se trouve que ces malades sont loin d'utiliser du sang animal. Pour que leur petite organisation devienne lucrative, ils ont commencé à mêler l'utile à l'agréable en tournant des *snuffs movies.*

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont des films dans lesquels on utilise des personnes non-consentantes. En l'occurrence, des enfants. Ces enfoirés les torturent, les violent, puis les laissent mourir après les avoir découpé vifs au couteau électrique sur d'immenses tables de festin. Parfois, ils les font mourir d'abus sexuels et forcent les autres enfants à regarder.

Raphaël exécute un signe de croix.

— Et ce n'est pas tout, mon père. Car, voyez, ces petits films valent une véritable fortune. Des gens riches, *très* riches, sont prêts à payer des dizaines, voire, des centaines de milliers d'euros pour voir des enfants *mourir*.

— Que Dieu nous vienne en aide.

— S'il existe, il est soit impuissant, soit sadique. Désolé.

— Depuis combien de temps travaillez-vous sur cette enquête ?

— Plusieurs années. Julien — le mec sur le canapé — et moi avons sondé les tréfonds du *darknet* pour trouver de plus amples informations au sujet des snuffs movies, ou même de cette secte de dégénérés sataniques.

— Nous sommes à deux doigts de découvrir la vérité, reprend Julien, les yeux toujours scotchés à l'écran. En enquêtant sur les disparitions d'enfants, nous avons remarqué que, le plus souvent, c'étaient les parents eux-même qui livraient leurs progénitures à ces gens pour qu'ils se fassent torturer, ou même tuer. Pour ça, ils touchent des sommes astronomiques. À force d'investigations et d'enquêtes, nous avons localisé un manoir dans les alentours champêtres de Montpellier. Nous sommes à 99% sûrs que ces viols se déroulent là-bas.

— Pourquoi ne pas faire intervenir la police ?

— Parce qu'elle est mêlée à tout ça, reprend Benjamin. Heureusement, d'ailleurs, que nous nous en sommes rendus compte avant de demander leur aide. Ils sont soit participants volontiers à ces petites sauteries de moins de dix ans, soit ils sont payés pour ne rien en dire. Dans les deux cas, nous ne pouvons pas compter sur eux. Il y a probablement des membres des forces de l'ordre qui ne soient pas corrompus, mais si nous en venions à demander leur aide et que nous tombions sur l'un d'entre ceux qui trempent dans cette affaire, nous serions sûrement traqués puis tués.

— D'où le fait que nous soyons actuellement au point mort, soupire Julien en collant une balle dans la tête d'un pauvre hère virtuel.

— Et vous n'avez pas essayé de prévenir des autorités supérieures ? La presse ? Vous qui êtes journaliste.

— J'en ai parlé à mon rédacteur en chef. Allez savoir pourquoi, il m'a cordialement envoyé

chier, dit Benjamin avec un léger sourire lucide au coin de la bouche.

— Et pour ce qui est des autorités supérieures, continue Julien, il faut savoir que le juge Warrows trempe dans l'affaire, et pas qu'un peu, genre, jusqu'au cou. Il est couvert par plus galonné que lui et est parfaitement intouchable. Si on venait à fouiner là-dedans, on en prendrait inévitablement pour notre grade.

— Warrows est mort, dit Benjamin. Il a été emmené ce matin par une ambulance.

— De quoi est-il mort ? s'enquiert Raphaël.

— Brûlé vif. On ignore encore les détails, une enquête a été ouverte.

Raphaël se remémore alors les urgences et ce grand brûlé qui passait sur une civière. Il ne l'avait pas reconnu, intégralement calciné, mais le juge s'était bel et bien donné la mort par le feu, et c'est la raison pour laquelle le Démon était si puissant dans l'hôpital. Il a pris possession du corps du docteur Lise avant de se répandre en plusieurs filaments noirâtres.

— Vous voulez dire que vous savez qu'une secte tue des enfants, que des parents livrent des enfants à cette secte, que ces gens empochent des sommes « astronomiques » en vendant des vidéos d'enfants qui meurent violés, et que vous ne faites rien ?

Silence.

— Et qu'est-ce qu'on pourrait bien faire ? demande Julien, sensiblement outré par la remarque du prêtre. On est deux journalistes au chômage. On est obligés de faire de la pige pour payer notre loyer.

Raphaël secoue la tête.

— Écoutez, si vous ne voulez rien faire, donnez-moi l'adresse du manoir. J'irai moi-même libérer mon amie et ces enfants.

— Pfff, parce que vous pensez sans doute y arriver mieux que nous, mon père ? interroge Benjamin.

— En allant là-bas sans connaître les lieux ni les personnes auxquelles vous allez être confronté, c'est du suicide, voire pire…, continue Julien.

— Les parents qui vendent leurs enfants à ce genre d'organisations doivent être possédés…, suppute Raphaël en marmonnant.

— Chtarbés, surtout. Mais possédés, ça, mon père, je n'y crois pas. C'est comme leur côté « satanique ». C'est juste pour se donner un genre, voire même, une couverture fiable pour couvrir leurs réelles motivations. Il n'y a pas l'once d'une entité malfaisante là-bas, je vous le garantis. Le seul démon est humain…

— Pouvons-nous entrer en contact avec un de ces parents ?

Benjamin hausse un sourcil, de surprise.

— Pour quoi faire ?

— Lui poser… Quelques questions.

Les deux journalistes se jettent un regard dubitatif.

— Si je vous aide, vous pourrez peut-être résoudre cette affaire et potentiellement faire la une de beaucoup de magasines, les gars.

— Écoutez, mon père : c'est pas qu'on ne veuille pas vous aider, mais ces parents, nous les avons surveillé. Je peux vous assurer qu'ils sont… Spéciaux, voire, dangereux. Je crains plus pour votre sécurité qu'autre chose, sachez que…

— Épargnez-moi vos consignes de sécurité. Je suis persuadé d'avoir connu pire que quelques parents difficiles, faites m'en rencontrer un et je verrai ce que je peux faire pour vous aider. Mais ça doit se faire *tout de suite.* Je dois savoir à quoi nous allons avoir affaire.

— Interdiction de donner nos noms ou notre adresse.

Raphaël lève les yeux au ciel, l'air exaspéré.

— Bien, continue Benjamin, un de ces parents habite le bâtiment d'en face. C'est au numéro 12. Je ne sais pas comment vous comptez rentrer, mais…

Aussitôt après avoir eu l'information, Raphaël se précipite hors de l'appartement des deux journalistes et se dirige vers le bâtiment indiqué. Il est précisément du même acabit que celui duquel il vient. Délabré, sentant le malfamé et la misère. La seule différence étant qu'un camion de livraison de literie semble avoir élu domicile devant l'immeuble, puisqu'il est dépourvu de conducteur, mais garé en double-file. Cette fois-ci, pas d'ascenseur. Raphaël, au fil des marches du long escalier en colimaçon, repère les étages et les numéros des portes.

XIII. LE CHAPELET DU DIABLE.

Le prêtre est devant la porte numéro 62, et, déjà de là, il essaye de détecter une présence démoniaque. Raphaël a toujours été très sensitif et surtout, instinctif. Lorsque quelque chose cloche, il le sent immédiatement — dans la mesure du possible et dans le cadre de la détection démoniaque.

À première vue, rien à signaler.

Pas de sonnette, avec de petits coups de poings timides, il toque à la porte à trois reprises.

Pendant le petit laps de temps qui lui est laissé avant que la personne ne vienne ouvrir, Raphaël se remémore les signes distinctifs d'une possession démoniaque : « aversion pour la religion ou le sacré… ». Cet indice n'est pas vraiment d'une grande aide. Personne aujourd'hui n'a envie de voir débarquer un prêtre chez lui pour lui poser des questions, démon ou pas.

La porte s'ouvre.

C'est une jeune blondinette aux cheveux très clairs qui passe sa tête par l'entrebâillement. Ses yeux sont bleus cyan, elle a un piercing discret à la lèvre et une peau parfaitement pomponnée.

— Bonjour, dit-elle en souriant, creusant une pommette délicieuse au coin de sa joue droite.

— Bonjour, je suis de l'Église et j'aimerais vous lire quelques passages de la Bible, et pourquoi pas, vous en parler un petit peu. Auriez-vous du temps pour ça ?

— Évidemment, répond la jeune femme en ouvrant la porte en grand, invitant Raphaël à entrer.

« Méfiance, se dit-il, les démons les plus avisés sont capables de masquer leur aversion religieuse et de la dissimuler sous un sourire affable et forcé. Deuxième signe d'une possession démoniaque, des tics nerveux et un éventuel tabagisme ou alcoolisme outrancier ».

L'appartement de la jeune femme est calqué sur le même modèle que celui d'en face, mais il n'est pas organisé de la même façon. Elle semble vivre seule, puisqu'elle ne possède qu'un lit une place. L'endroit est propre, parfaitement rangé, comme si on venait d'y faire le ménage.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-elle en désignant le canapé d'une main tandis que l'autre est plongée dans la vaisselle. Je termine ce que je fais et je suis à vous tout de suite.

— Prenez votre temps.

Quelques minutes passent, durant lesquelles Raphaël reste assis sur le canapé à observer l'intégralité de l'appartement et à chercher le moindre indice d'appartenance à un culte démoniaque ou tout simplement de possession.

— Je peux utiliser vos toilettes ?

— Je regrette, dit-elle avec une moue gênée, ils sont malheureusement hors d'usage. Pour… Vous savez quoi, (elle sourit), je dois me rendre chez ma voisine et amie dont j'ai un double des clés de l'appartement. Sinon, je vais au bar juste à l'angle de la rue. Je connais le propriétaire. Oh, bien sûr, ce n'est qu'une passade, ce sera bientôt terminé. Le plombier doit passer d'ici demain. Il ne m'a donné comme seul créneau horaire que « entre neuf heures et dix-neuf heures ». Super, n'est-ce pas ? dit-elle en ironisant.

Raphaël hoche la tête avec un sourire conciliant.

La jeune femme termine sa vaisselle, retire ses gants de caoutchouc et s'assoit en face du père.

— Est-ce que vous fumez ? demande-t-elle en sortant un paquet de cigarette de l'arrière de son jean.

Raphaël pense immédiatement au tabagisme compulsif et démoniaque. Mais, dans un pays où une personne sur trois est fumeuse, difficile de fonder des preuves de possession démoniaque sur ce seul indice — qui au final n'en est pas un.

— Non, je ne fume pas.

Il faut savoir qu'à l'époque, Raphaël fumait énormément et pas seulement des « herbes de Provence ».

— Vous disiez vouloir me parler de la Bible ou m'en lire quelques passages ? Je ne suis pas contre, j'ai toujours cherché à approfondir mes connaissances théologiques.

Raphaël tient là une perche magnifique pour évoquer des versets qui traitent de la possession démoniaque ou de Satan. Si la jeune femme, en entendant ces passages, est prise de réactions étranges, le père saura qu'il tient là une piste sérieuse pour débusquer le démon. L'idée qu'elle puisse simplement être un très mauvais parent lui traverse maintenant l'esprit. Cette hypothèse que suppute Raphaël est sans aucun doute la pire des perspectives qui puissent être envisagées. Si elle s'avère simplement être une mère indigne, cela voudra dire que la plupart des humains n'ont plus besoin d'être possédés pour être d'affreux pêcheurs.

Le père sort sa lourde Bible qu'il cale entre ses genoux, et commence à lire à voix haute des passages précisément choisis pour faire réagir le démon. Il jette régulièrement de rapides coups d'œil en direction de la jeune femme, afin de constater sa réaction. Rien. Absolument rien. La jeune femme reste de marbre devant le livre Saint. Elle continue de fumer tranquillement sa cigarette en écoutant attentivement la lecture de Raphaël. Le pire, c'est qu'elle semble même intéressée.

Le père cherche maintenant à déceler le moindre tic nerveux, la moindre manie. Rien non plus. C'est comme si cette femme était parfaitement normale. Les deux jeunes journalistes l'auraient-ils envoyé au hasard dans l'immeuble d'en face pour se débarrasser de lui ?

Le robinet fait du goutte à goutte, émettant un clapotement sourd dans l'évier.

— Je crois que votre robinet est mal refermé, s'interrompt Raphaël.

Surprise, la jeune femme se lève pour se rendre jusqu'à sa petite cuisine, puis décline :

— Je regrette, mon père, il ne l'est pas.

Il fronce les sourcils, puis reprend sa lecture en pensant : « Manifestations étranges… ».

Cela fait plusieurs minutes que Raphaël lit des passages de la Bible à la jeune femme et qu'aucun signe de possession démoniaque ne s'est produit. Il finit par en déduire que cette femme est parfaitement normale. À la fin de sa prestation, il s'autorise cependant à continuer la conversation avec son hôte pour dissiper absolument tous ses doutes.

— Vous n'avez pas d'enfant ?

— Non, je n'en ai jamais eu. Voyez où je vis, mon père. Ce serait un véritable cauchemar. J'attendrai de pouvoir l'élever dans des conditions décentes avant d'en faire un.

— Vous avez raison. Si vous souhaitez vous faire aider pour arrêter de fumer, sachez que l'Église prévoit une assistance spéciale… Je ne sais pas depuis combien de temps vous fumez, mais…

— Rassurez-vous, je ne fume que très rarement et depuis peu. Ça doit bien faire deux mois que j'ai ce paquet sur moi, rit-elle.

— Bien, dans ce cas, je vais devoir vous laisser, mademoiselle. Le devoir m'appelle. J'ai encore des lectures à faire à d'autres personnes qui, je l'espère, seront aussi réceptives que vous, dit Raphaël en se relevant du canapé.

Soudain, son attention est attirée juste derrière-lui par un petit trou dans le mur. Comme si récemment il y avait eu quelque chose d'accroché. Un cadre, un dessin, ou alors…

— Je crois que j'ai fait tomber mes lunettes sous votre canapé, dit Raphaël en le tirant vers lui.

Au sol, coincée entre le bas du mur et un des pieds du canapé, une croix de bois sur laquelle est crucifié Jésus gigote frénétiquement pour retourner à la lumière. Sans que Raphaël ne la touche, elle retrouve toute seule sa place au mur en moins d'une seconde.

Aussitôt, la jeune femme hurle d'une voix tantôt gutturale et tantôt cristalline.

Raphaël tente d'exécuter un signe de croix, mais l'articulation de son coude refuse de se débloquer. C'est comme si son bras était totalement paralysé.

— Alors, mon père, on rejoint la famille ? lance la jeune femme de sa voix démoniaque.

De son autre main, il attrape la croix suspendue au mur.

— Vous n'êtes pas le premier ecclésiastique à passer la porte de cet appartement, Raphaël Schtompt, et le dernier était bien plus puissant que vous.

En effet, le fait que la croix aspire elle-même à reprendre sa place a eu le temps de faire réfléchir Raphaël en une demie-seconde pour se dire qu'il n'avait pas été le premier homme des ordres à entrer ici pour tenter d'en savoir plus sur le démon qui hante les lieux. Ce crucifix devait probablement lui appartenir, Dieu seul sait où il se trouve maintenant.

— Qu'avez-vous l'intention de faire avec cette croix ridicule, demande le démon en l'enflammant d'un simple regard.

Raphaël lâche le crucifix sur le fauteuil et se saisit du cadre juste derrière-lui, également suspendu au mur, et l'écrase sur la tête du démon dans un bris de verre fracassant. Conscient du fait qu'il ne peut lutter contre ce rejeton de Satan, le prêtre profite du court laps de temps durant lequel la jeune femme est déséquilibrée pour sauter sur le côté gauche et s'enfuir par la porte principale du salon.

— Inutile d'essayer de fuir, Raphaël Schtompt, la porte est fermée à clé, rit-elle.

En effet. Impossible de tourner la poignée.

Dans la précipitation, Raphaël s'engouffre dans la salle de bain de l'appartement et s'y enferme. Frénétiquement, il tourne les pages de son livre d'exorcisme — embarqué par précaution, et Dieu qu'il s'en félicite. De l'autre côté de la porte, le démon tente d'ouvrir sans y parvenir. Une fois arrivé à la bonne page, le père commence la lecture de sa prière d'exorcisme.

— Dieu, Tu as voulu que par l'adoption de Ta grâce cette femme devienne une fille de la Lumière. Accorde-lui, je T'en prie, qu'elle ne soit plus enveloppée dans les ténèbres et les démons et que…

L'ampoule au plafond qui éclairait la lecture de Raphaël éclate tout à coup tandis que le démon hurle d'une voix caverneuse.

Le bruit d'un début de feu crépitant traverse la porte boisée et une légère fumée passe par dessous.

« Le canapé », peste Raphaël, regrettant tout à coup d'avoir lâché le crucifix enflammé dessus.

Soudain, quatre griffes traversent la porte contre laquelle Raphaël est adossé. Aussitôt, il se redresse et se colle contre le mur le plus éloigné possible de la créature qui ne tardera pas à se frayer un passage dans la salle de bain.

Une nouvelle lacération. Quatre raies de lumière traversent l'obscurité opaque de la pièce. Silence tout à coup. Raphaël recule de plus en plus jusqu'à entendre de petits clapotements sous ses pas chancelants. Il jette un œil à sa droite, dans la douche vitrée close. Un long frisson parcourt son échine. Un homme en vêtements religieux se vide doucement du peu de sang qu'il lui reste le long du sol de céramique avec une expression horrifiée comme figée sur le visage.

Une lacération de plus. La porte ne tiendra plus longtemps.

Toujours le livre en main, Raphaël charge, épaule en avant, et d'un coup sec, défonce la porte, bousculant violemment au passage le démon qui chute près de l'entrée. La fumée commence à furieusement se répandre en d'épaisses tentacules grisâtres qui montent au plafond. L'appartement devient rapidement une étuve de chaleur. Le visage de Raphaël lui brûle tant le feu s'approche de lui en mangeant la tapisserie, le tapis et les rideaux. Le démon revient à la charge et plaque le prêtre au sol, traversant avec lui la petite porte qui mène au salon enflammé. Le livre d'exorcisme a glissé des mains du père, les flammes s'en approchent dangereusement. La jeune femme possédée est à califourchon au-dessus de Raphaël et lui assène de larges coups de griffes qu'il s'efforce tant bien que mal d'éviter en dodelinant de la tête. Le sang pestiféré qui coule le long du visage du démon tombe en fines gouttelettes perlées sur la peau des joues du père en la lui perçant comme de l'acide.

Raphaël place le plat de son pied contre le bas-ventre suintant de la créature et la soulève de ses deux mains pour la propulser derrière-lui. Le démon s'écrase sur le dos au centre du tapis enflammé. Le prêtre peste de douleur, sa blessure lui lance terriblement.

Libéré de l'emprise de la bête, il se jette sur son livre d'exorcisme, mais la créature se relève, dévorée par les flammes, en arborant un sourire tordu accommodé de terribles fossettes qui fondent sous l'effet du feu.

— *Dieu,* recommence Raphaël, *Tu as voulu que par l'adoption de Ta grâce cette femme devienne une fille de la Lumière. Accorde-lui, je T'en prie, qu'elle ne soit plus enveloppée dans les ténèbres des démons…*

La bête, les bras écartés, en appelle à la puissance démoniaque pour faire usage d'une puissante magie noire. En un instant, toutes les flammes de la pièce se concentrent entre ses horribles mains griffues. Dans un cri déchirant, il relâche l'amas de feu en direction du père Schtompt dans un trait enflammé d'une efficacité redoutable. Le feu traverse les murs en les fissurant tandis que Raphaël contourne le démon en courant aussi vite que possible pour éviter le rayon. Il s'accroupit tandis que les flammes commençaient tout juste à effleurer le dessus de ses cheveux. Le feu reprend de plus belle et les vitres explosent. La fumée devient étouffante et insupportable. Raphaël suffoque.

— *…Et qu'elle puisse demeurer toujours dans la splendeur de la liberté qu'elle a reçue de Toi.*

Le démon hurle, un filet noirâtre commence à s'échapper de la bouche de la jeune femme et de ses yeux, lui arrachant au passage les orbites dans un hémorragique flot sanglant. Désespérément en proie aux flammes et ne voyant aucune autre solution que celle de s'en remettre à Dieu, Raphaël fonce en direction du démon, l'attrape, lâchant son livre dans le feu crépitant, et traverse la fenêtre de l'étage qui donne sur la rue en vociférant :

— *…Par le Christ notre Seigneur. Amen.*

Il y a une explosion extraordinairement violente, toutes les vitres volent en éclat derrière-eux, ils sont soufflés par la déflagration. Raphaël a tout juste le temps de voir le démon s'échapper lâchement du corps de sa victime qu'ils retombent tous deux sur une pile de matelas, à l'arrière du camion de literie.

Explosion de nouveau — probablement la gazinière quelque peu défaillante. Du revers de son bras, Raphaël protège la jeune femme des bris de verre. Elle hurle à la mort, les yeux crevés et sanguinolente de toutes parts.

— Laeticia ! Laeticia ! Ma puce !

Tous les badauds commencent à s'attrouper autour du bâtiment en proie aux flammes. Au loin, on entend la sirène des pompiers et de la police. Pas de temps à perdre. Sans prendre en considération ses plaintes de douleur, Raphaël tire par le bras la jeune femme en lui plaquant la main devant la bouche pour l'emmener jusqu'au bâtiment d'en face, chez les deux journalistes. Même en tentant de la faire taire, le père a bien du mal à contenir ses cris. Elle s'égosille à un tel point que sa voix s'éraille et s'étouffe entre les phalanges du prêtre.

Ils entrent en trombe.

— Mais qu'est-ce que vous avez foutu ? s'enquiert Benjamin en haussant le ton. Vous êtes complètement malade ? Cette femme a les yeux crevés, il faut l'emmener à l'hôpital.

— Non, ça ne ferait qu'empirer les choses. L'hôpital est plein de médecins possédés. En quelques minutes elle serait à nouveau sous emprise démoniaque.

— Mais son état va se dégrader, elle va mourir !

— Elle ne va pas mourir. Ses yeux sont crevés, mais dans quelques minutes, plus une goutte de sang n'en sortira. En étant expulsé du corps de leurs victimes, la plupart des démons cherchent à les maintenir dans des conditions physiques correctes, afin de pouvoir les réutiliser par la suite.

Un long filet noirâtre entoure les paupières de la jeune femme et semble les lui cautériser. Elle hurle sous l'effet de la douleur.

— Qu'est-ce que vous comptez faire d'elle ? demande Julien.

— Si sa mémoire est exacte et qu'elle n'a pas été perturbée par la possession démoniaque, elle devrait pouvoir nous en dire d'avantage sur ce culte.

Elle commence à convulser, assise sur sa chaise.

— Aidez-moi à la transporter sur le canapé, ordonne Raphaël.

Les deux amis s'exécutent, et, en quelques instants, la jeune femme est sur le canapé. Elle est animée de légères trémulations au niveau du bassin et des jambes. Le père demande aux deux jeunes hommes de ramener des serviettes pour éponger son front transpirant, et quelques bandages pour couvrir ses plaies sanguinolentes. Ils apportent également une pince fine pour retirer tous les bris de verre qui perforent ses avant-bras et ses cuisses. Le père, quant à lui, s'occupe de ses blessures en même temps qu'il parle.

— Je crois que si nous n'agissons pas, les policiers vont devenir dingue. Ils sont là, en pleine rue ! s'inquiète Julien en mordillant nerveusement ses doigts.

— Que veux-tu que nous fassions ? demande Benjamin.

— Pas le temps, déclare Raphaël, il faut la faire parler, et *tout de suite*.

Le corps de la jeune femme commence tout juste à accepter l'idée que le démon n'est plus en train de la posséder, qu'elle reprend ses esprits et qu'elle est en vie.

— Je… Je ne vois plus rien ! Que s'est-il passé ? Où suis-je ?

— Du calme, madame. Je suis le père Raphaël Schtompt, vous avez été victime de possession démoniaque. J'ai dû vous exorciser. Nous sommes dans un appartement en face de votre bâtiment de résidence et tout va très bien.

— Ma fille, où est ma fille ?

— Quel âge a-t-elle, où l'avez vous vue pour la dernière fois ?

— Laeticia, elle a… Elle vient juste d'avoir neuf ans. Enfin… Je crois. Je… Je ne sais plus, c'est flou, ma mémoire est embrumée.

Elle est à nouveau agitée, hurlante et tremblante, au bord de l'évanouissement.

Raphael la calme un temps soit peu avant de reprendre :

— Depuis combien de temps vivez-vous dans votre appartement ?

— Où sommes-nous ?

— Près des Arceaux.

— C'est impossible, je ne me souviens pas de cet appartement. Je vivais… Je vivais près de la place de la Comédie.

— Vous avez dû être possédée extrêmement longtemps.

— Est-ce possible, mon père ? demande Julien.

Raphaël relève la tête.

— Évidemment ! On ne remarque pas souvent une personne possédée. Tout au plus on la trouve quelque peu changée, un peu plus agressive, mais nous sommes toujours très loin d'imaginer la sinistre réalité. Des démons hantent les corps de nos amis, des membres de notre famille et des badauds que nous croisons innocemment dans la rue. Nous n'en avons simplement pas conscience. L'esprit de l'Homme est faible et propice à cette magie noire.

— Dans ce cas, il se peut qu'elle ait été possédée et qu'elle ne se souvienne de rien d'autre que de ce que le démon veut bien lui laisser ?

— Tout dépend du cas et du démon, mais généralement, oui, c'est un peu ça. Il faut un travail interne énorme pour parvenir à se souvenir de ce que le Malin nous a fait faire. Souvent, les victimes possédées ne s'en rendent compte qu'en remontant le fil de leurs paperasses administratives : déménagement, démission, prêts bancaires…

— Mais impossible de fouiller son appartement, coupe Benjamin, il a complètement brûlé.

— Je sais, c'est pourquoi cette jeune femme va devoir se battre. Quel est votre nom ?

— Sandrine.

— Écoutez, Sandrine, un démon était en possession de votre corps et vous a fait faire des choses contre lesquelles vous ne pouviez rien. Vous n'étiez plus maîtresse de vos actes et vous n'avez pas à vous en vouloir. Vous ne devez surtout pas culpabiliser, ce serait une faiblesse qu'une créature des enfers pourrait mettre à profit pour vous hanter de nouveau.

— Que voulez-vous dire ? questionne Benjamin.

— Que les créatures démoniaques se servent de nos blessures émotionnelles pour rentrer en nous et s'y installer. Chez les personnes particulièrement sensibles, il n'est même pas rare de retrouver plusieurs démons logés dans le même corps. La victime peut alors être hantée de terribles tourments. Les parasites ne se contentent pas de détruire leur cible, ils se détruisent aussi entre eux. Tout comme certains Hommes ne sont pas d'accord les uns avec les autres, certains démons ont aussi des différents et les règlent parfois dans le corps de la même personne. Vous n'imaginez même pas le nombre de pauvres ères dans les asiles qui ne demandent qu'à être exorcisés et qui sont devenus complètement fous parce que des démons ont décidé de se tirer la bourre à l'intérieur de leurs enveloppes charnelles. C'est pourquoi il ne faut laisser transparaître aucun bouleversement émotionnel interne, le Malin en tirerait profit.

— Je ne comprends rien, je veux ma fille. Où est Laeticia ? hurle Sandrine.

— Nous allons vous aider à la retrouver, Sandrine. Mais pour cela, nous allons avoir besoin de votre aide. L'un de vous deux pourrait-il aller chercher un carnet ?

Julien s'exécute et farfouille dans ses affaires avant d'en dénicher un calepin et un stylo.

— Qu'attendez-vous de moi ? demande la jeune femme.

— Je vais vous poser des questions et vous allez faire de votre mieux pour y répondre, c'est tout, la rassure Raphaël.

Le père fait signe à Julien de noter tout ce qui se dira en imitant le stylo avec ses doigts et en lui jetant un regard sévère.

Elle convulse dangereusement de nouveau.

— Bien, avez-vous souvenir de la semaine qui vient de se passer ? Pouvez-vous me la raconter ?

Sandrine secoue la tête, l'air groggy.

— Je… Je me souviens seulement de votre arrivée. Je ne me souviens que de bribes, rien d'entier, rien de concret. Je vous en prie, aidez-moi à retrouver ma fille.

— Vous n'avez aucun souvenir d'avoir déménagé ?

— Aucun.

— Dans quoi avez-vous étudié à l'époque ?

— Dans le commerce.

— Avez-vous souvenir d'avoir travaillé ?

Elle secoue la tête.

— Votre possession doit remonter à très loin.

— Aidez-moi, supplie-t-elle sans pouvoir pleurer.

— Quel est le dernier souvenir que vous avez de votre fille ?

— Je conduisais. Elle était à l'arrière. Nous étions sur une route de campagne. Il… Il faisait très chaud, c'était en début de soirée. Je me souviens qu'elle pleurait. Elle pleurait à chaudes larmes et me conjurait de la ramener à la maison. Mon Dieu, qu'ai-je fait ? dit-elle en se prenant la tête entre les mains.

— Dites-moi à quoi elle ressemble dans vos souvenirs.

— Elle est blonde, relativement grande pour son âge. Elle avait les yeux bleus, très bleus. Presque cyans. Elle avait encore beaucoup de petites dents de lait et une superbe fossette sur le côté droit, lorsqu'elle souriait en jouant. Elle a le même grain de beauté que moi, juste en-dessous de l'oreille gauche. Je… Je crois que j'ai une photo d'elle dans mon téléphone, dit-elle en le sortant de sa poche après avoir tâtonné.

— Pouvez-vous aller dans la galerie photo ? demande-t-elle.

Aucun cliché enregistré.

— Sauriez-vous dater ce souvenir ?

— Nous étions dans la voiture. Je… Je ne parviens pas à visualiser le cadran. Je crois que la radio tournait, j'attendais quelque chose…

— Nous pourrions peut-être nous situer grâce à la température, non ? intervient Benjamin.

— Impossible, reprend Raphaël, nous avons des températures estivales presque toute l'année sauf en hiver. Un jour de chaleur en Languedoc-Roussillon peut aussi bien être en Mars qu'en Août.

— Il y a quand même plus de chances pour que ce soit en Août.

— Ce n'est quand même pas un critère fiable.

— J'attendais le résultat des élections présidentielles ! se souvient tout à coup Sandrine. C'était… Nicolas Sarkozy.

— 6er mai 2007, soupire Benjamin en s'asseyant. Nous sommes dans de beaux draps pour retrouver cette fille… Elle est presque majeure aujourd'hui.

— Si elle est encore en vie, ajoute Julien.

Raphaël et Benjamin le foudroient du regard.

— Avez-vous idée de l'endroit où vous l'emmeniez ? Ce souvenir a l'air d'être particulièrement marquant. C'est peut-être que le démon l'a voulu ainsi et il pourrait avoir une importance capitale dans la suite de nos investigations.

— Mon Dieu…

— Qu'y a-t-il ?

— Elle pleurait à chaudes larmes. Elle était… Elle était attachée. C'est moi, je l'ai attachée.

Pas avec la ceinture, elle était vissée à son siège par une lourde chaîne cadenassée.

— Qu'est-ce qu'il nous faut de plus ? demande Julien. Nous sommes presque sûrs que cette petite a été conduite dans ce foutu manoir dans le but de tourner un de ces *snuff-movies*. Il n'y a presque aucune chance qu'elle soit encore en vie.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande Sandrine.

— Qu'un film sur lequel on peut voir votre petite fille se faire violer par quarante types cagoulés a été vendu des dizaines de milliers d'euros et circule sans doute de mains en mains depuis quelques années, s'emporte le jeune homme.

— Julien ! s'exclame Benjamin.

— J'en ai ma claque, je vais finir par me trouver une putain de fusée pour quitter cette Terre. Comment peut-on être assez tarée pour livrer sa fille à de pareils malades ? La possession, ouais, ça c'est une bonne excuse quand on ne veut pas dire qu'on a livré son enfant uniquement par appât du gain. C'est plus facile de s'en débarrasser que de s'en occuper, pas vrai ?

— Je vous interdis de dire des choses pareilles ! J'aime ma fille ! Je n'ai aucun souvenir de tout ce qui s'est passé ! hurle Sandrine.

— Évidemment, la belle affaire ! On la connaît tous cette vieille rengaine de dégénéré ! Combien de fois l'avez-vous emmenée là-bas avant de définitivement la laisser sur place ? Trois fois ? Cinq fois ? Dix fois ? Vous faisiez quoi pendant qu'elle se faisait violer par ces quarante sectateurs bouffis d'ignominie ? Vous regardiez la télé ? Vous sirotiez un verre au café du coin ? Vous vous tapiez une petite clope ?

— Arrêtez ! Ça suffit ! crie Raphaël en regardant Julien.

— J'me casse, lâche-t-il en claquant la porte et en laissant tomber le calepin.

— Excusez-le, Sandrine, dit Benjamin. Aborder ce sujet avec lui, c'est toucher une corde sensible. Il est très impliqué dans le démantèlement de cette affaire. Un ami à lui a perdu sa petite sœur dans des conditions similaires.

— Allez le retrouver et essayez de le calmer, dit Raphaël. Je m'occupe de Sandrine.

Il hoche la tête et passe la porte à son tour.

— Ce souvenir… C'est donc le seul que vous gardez en tête de votre fille ?

Elle acquiesce nerveusement en reniflant.

— Ce jour devait être très important dans l'esprit du démon. Il a voulu également le graver en vous. Peut-être pour vous culpabiliser d'avantage. Pouvez-vous me décrire cette route de campagne ?

— Il y a… Deux fossés, et une sorte de forêt autour. Je bifurque à gauche. Il y a un grand grillage, une cour, un immense bâtiment. Comme… Une sorte de château. Ensuite, plus rien.

— Il semble que Julien soit dans le vrai. Je ne peux rien vous promettre pour la suite, Sandrine, sinon d'essayer et de faire de mon mieux.

— Que dois-je faire ? demande-t-elle d'une voix vacillante.

— Nous avons un service religieux spécialement créé pour la réhabilitation des victimes de possessions démoniaques ou de magie noire. Je vais les appeler immédiatement et vous faire transférer chez eux. Vous serez entre de très bonnes mains.

Raphaël sort son téléphone et compose le numéro.

Ceci fait, il se pose sur une chaise dans l'appartement et soupire en pensant aux quelques douloureux jours qui se profilent devant lui. Au final, leur mission est particulièrement mal partie. Dès les premières heures, voilà que son acolyte de route disparaît, que le Démon se carapate et qu'il se retrouve aspiré dans une histoire de *snuffs-movies* avec deux jeunes journalistes peu fiables. Sans compter le fait que cela fait trois fois qu'il combat des démons en l'espace de quelques heures — ce qui est absolument énorme.

Une bonne heure plus tard, Benjamin revient en compagnie de Julien et les services religieux débarquent en même temps, sous le regard incrédule des deux journalistes qui ne croient pas réels les trois prêtres en aubes blanches qui pénètrent dans leur appartement, serrent la main de Raphaël et s'emparent presque aussitôt de la victime en psalmodiant des récitals catholiques.

Une fois les religieux partis, les trois hommes se retrouvent avec un choix cornélien à faire : y aller, ou ne pas y aller.

XIV. HORREUR INFANTILE.

Kelly ouvre un œil, puis les deux : elle est dans le noir le plus total. Elle tente de bouger ses mains, mais celles-ci sont solidement attachées par une épaisse corde à l'arrière de son dos. Impossible de se défaire de cette emprise. Ses pieds sont également ligotés, de façon à ce qu'elle ne puisse pas bouger. Elle ne sait pas précisément où elle se trouve, mais elle sent la partie droite de son corps — celle avec laquelle elle foule le sol — s'engourdir peu à peu. Elle est probablement allongée sur le côté depuis un bout de temps. Un bâillon étouffe ses cris et ses complaintes. Elle retrouve peu à peu ses sens et s'aperçoit avec horreur que certaines parties bien localisées de son corps sont mutilées. Elle sent une vive douleur lui courir dans le creux poplité, autour du cou et au niveau du bassin.

Le sol, en dessous d'elle, est d'une dureté qui se fait étonnante, puisqu'il est tapissé d'un poil rêche comme celui d'une brosse. Impossible d'appeler au secours et — elle suppose — qu'elle n'a plus son téléphone portable sur elle. Kelly décide de ramper comme une chenille — avec une douleur insupportable due à ses blessures — jusqu'à ce que sa tête se heurte à un accoudoir en plastique. Elle roule son visage sur le côté et le pose sur ce qui semble être un siège. Elle continue de rouler sa tête de siège en siège afin de voir jusqu'où ce chemin moelleux va la mener.

Soudain, une porte s'ouvre et claque. Quelqu'un est entré. Kelly n'ose même plus respirer. Et s'il s'agissait des deux « policiers », revenus pour la tuer cette fois-ci ? Instinctivement, elle se glisse sous la rangée de sièges et patiente en tentant de contenir ses ahanements.

Une vive lumière provient tout à coup du fond de la salle. Elle ressemble à celle des rétroprojecteurs d'antan et vient s'écraser sur un large écran blanc, à quelques mètres des yeux

de Kelly — elle peut aisément l'apercevoir en contre-plongée.

La qualité vidéo est archaïque. La projection est en noir et blanc et de petites tâches grises sont clairsemées sur l'écran. On dirait une salle de cinéma. Une salle de cinéma des années soixante.

Avant que le film ne démarre, un petit chronomètre s'affiche. Les chiffres sont projetés au centre d'un petit cercle pendulaire. Une aiguille fait un rapide tour complet de la pendule avant la succession de chacun des chiffres.

« 3… 2… 1… ».

Apparaît à l'écran un homme masqué. Il est assis derrière un petit bureau de bois. Derrière-lui, une fenêtre ouverte par laquelle on entend des enfants jouer.

« Bienvenue dans le manoir Braumian, lieu de détente, de repos et de félicité. Lorsque vous entrez ici, nous nous chargeons de prendre vos problèmes et de les laisser sur le pas de la porte. Croyez-moi, lorsque vous sortirez du manoir, ils vous sembleront tout à coup beaucoup plus petits. Mais si vous êtes ici, à regarder ce film, c'est que vous ne comprenez manifestement pas pourquoi vous êtes ici, et c'est bien normal. Notre manoir existe dans le but de promouvoir des idées nouvelles et des pratiques artisanales, voyez plutôt… »

Une demie seconde, on entend un bruit de tronçonneuse et un enfant hurler tandis que son sang gicle à grosses gouttes sur le cadran de la caméra.

Kelly tressaille de peur.

Le film repasse à l'homme masqué.

« L'étiquetage se fait dans le respect de la viande », déclare-t-il en marchant dans ce qui semble être une immense piscine vide, dans laquelle sont parqués des dizaines d'enfants. Des hommes armés les tiennent en joue tandis que d'autres leur épinglent des étiquettes à travers les bras, à même la chair, sans se soucier de leurs pleurs ou de leurs supplications.

Plan suivant.

« Tous les membres qui composent le personnel de ce manoir sont hautement qualifiés. Nous avons la marchandise nécessaire et la qualité de produit adéquates pour répondre aux — nombreuses — demandes de notre aimable clientèle.

Le film change de plan, on voit maintenant des enfants suspendus par les pieds à des crochets métalliques qui avancent mécaniquement pendant que trois hommes en tenues de boucher — toujours masqués — les vident de leurs tripes à l'aide d'immenses hachoirs affûtés.

L'homme continue, en marchant au même rythme que l'avancée des crochets :

« De la découpe à l'assiette, il n'y a pratiquement qu'un pas. Comme vous pouvez le voir, notre marchandise est fraîche, et préparée avec soin par des artisans qualifiés. Nos spécialistes sont de véritables maîtres de la fabrication de viande hachée artisanale… »

Plan suivant.

L'homme montre du doigt, en souriant, un magnifique steak haché.

« Je vous présente l'un des premiers steaks hachés dits « enfantins », et je ne dis pas ça seulement parce qu'ils sont faciles à faire », rit-il en esquissant un clin d'œil.

Plan suivant.

« Mais pour arriver à ce résultat, dit l'homme en se tenant juste sur le rebord de la piscine entourée de grillages barbelés, il faut une viande d'élevage biologique, une viande facile à tracer (il montre les cartes d'identité des enfants, étalées sur une petite table juste à côté de lui). Grâce à ce système de traçage, connaître la provenance de votre viande devient un véritable jeu d'enfant. »

Plan suivant.

L'homme est attablé. Devant-lui, une assiette dans laquelle un cuisinier masqué et en toque vient déposer un steak saignant. Il sourit, le sale, en découpe un morceau et le porte à sa bouche.

« Tendre et savoureux, comme je les aime. »

Kelly manque de vomir quand le film se termine.

L'homme réapparaît à l'écran, dans son bureau.

« Et vous qui nous regardez, nous savons que vous êtes quelqu'un de « spécial », c'est pourquoi nous allons, pour vous, donner la provenance de notre dernière trouvaille en terme de viande. Il s'agit d'un bon morceau en provenance du : 16 Chemin de Janin, 34300 Agde. »

Kelly s'étrangle, il s'agit de son adresse.

« Un petit garçon en pleine santé qui va se faire une joie de pouvoir courir comme un fou dans le fond de la piscine jusqu'à servir de repas à nos invités, ou pire… »

Le film se termine sur un rire sardonique.

Le hurlement de Kelly s'étouffe dans son bâillon.

La porte se referme.

La lumière s'éteint.

Tout est noir à nouveau.

XV. LE GOUFFRE DU MAL.

Raphaël et Julien sont assis à l'arrière de la voiture de Benjamin. À bonne vitesse, ils filent vers le manoir dans lequel ils soupçonnent que les étranges rites ont lieu. Ils ont attendu la nuit pour agir, et la touffeur orageuse et pesante du climat méditerranéen s'est installée sous la lune. Les nuages obscurcissent la route tandis que les branches se reflètent au sol, mises en lumière par la clarté de cette nuit bientôt pluvieuse.

— Et ensuite, s'inquiète Julien, quand nous y serons, vous avez pensez à ce que nous allons faire ?

— Foncer dans le tas, répond Benjamin.

— Certainement pas, il va falloir être méthodique, continue Raphaël.

— Mec, dit le jeune journaliste au volant, met ta main dans mon sac.

Il s'exécute et écarquille les yeux en grand. Il pâlit.

— Est-ce que t'es sérieux, là ? dit-il en sortant du sac un revolver noir.

— On ne sait jamais (il hausse les épaules), on n'est pas obligés de s'en servir, mais on a au moins l'assurance de pouvoir nous défendre en cas de besoin. Vous n'êtes pas d'accord, mon père ?

Raphaël décline de la tête.

— Non, nous allons entrer dans une demeure démoniaque. Les armes ne nous seront d'aucun secours. La seule chose qui pourra nous sauver, c'est la foi.

— La foi, la foi, ce qu'il faut pas entendre ! Lorsqu'un sale type armé d'un couteau à viande électrique se jettera sur vous pour essayer de vous hacher menu-menu, c'est aussi la foi qui va vous sauver, j'imagine ?

— La foi et la raison feront que je ne me retrouverai pas dans ce genre de situation délicate. Et même si cela venait à arriver, je serais heureux de mourir en me disant que j'ai été l'instrument de réalisation des plans de Dieu. S'il souhaite me rappeler à Lui plus tôt, qu'il en

soit ainsi.

— Vous êtes complètement fêlé…

— Dieu saura faire la part des choses, j'imagine…

— Mais oui, rassurez-vous, il se montrera magnanime, ironise Benjamin.

— Vous semblez avoir une certaine aversion pour la religion.

Il faut bien le dire, Benjamin a une dent contre le clergé et cette institution imposante qu'est l'Église. Les études qu'il a mené disaient que les membres du clergé se faisaient énormément d'argent sur le dos du tiers-état et que les éminents membres de cette institution étaient plus véreux que des politiciens en bout de course. Au fond, ce n'est pas le fait que ces nobles non-assumés profitent du peuple qui dérange Benjamin, c'est le fait que pour lui, l'Église est synonyme de manipulation et de mensonge. Son cœur voudrait croire à un être supérieur, omnipotent et omniprésent, mais sa raison le pousse à suivre une pensée cartésienne mouchetée d'explications scientifiques aux miracles de la Nature. Il se rappelait surtout de cette fois où il avait lu que les prêtres vendaient au peuple des tickets d'entrée pour le paradis à des prix exorbitants. Les pauvres gens, eux, ne se plaignaient pas. Ils n'espéraient pas une vie meilleure ici-bas et se raccrochaient à l'idée que Dieu leur ferait une place privilégiée dans son royaume. Il a lu la Bible et ses enseignements, car le jeune homme n'a pas pour habitude de parler d'un sujet sans en connaître les tenants et les aboutissants. Fort de cela, il a donc cherché à approfondir ses connaissances théologiques. C'est sans doute cette maîtrise de la science inexacte de la religion qui fait de lui aujourd'hui un être cartésien et raisonnable. L'art de la guerre dit « Connais ton ennemi », et c'est donc ce qu'il a cherché à faire. Il s'est ensuite attaqué aux autres religions monothéistes, en particulier l'Islam et ses enseignements. En réfléchissant à tout cela, il ne peut s'empêcher de penser aux martyrs, aux attentats et à tous ces meurtres perpétrés au nom d'une religion qui ne prône que paix et amour. « Cent vierges au paradis en mourant en tant que martyr, et puis quoi encore », pense-t-il. « Manquerait plus qu'Allah ait fait une erreur et ait oublié d'enlever le « i » de « vierges ». Là, ça leur ferait bizarre à tous les endoctrinés du bulbe… »

Toute sa famille est baptisée, sauf lui. Durant sa jeunesse, Benjamin était extrêmement proche de ses parents et il avait une peur panique de la mort. Dès son plus jeune âge. Il a donc réfléchi à un moyen de se faire baptiser à son tour. Sa mère lui avait tout simplement dit un jour : « Imagine qu'on meure demain avec Papa, t'aurais l'air con en mourant toi aussi de partir dans un autre endroit que nous parce que t'es pas baptisé… » Et cette phrase a longtemps tournée dans sa tête. Elle lui a remué les tripes nuits et jours jusqu'à ce qu'au final, en y réfléchissant bien, il se dise qu'il monterait peut-être au ciel seul, et qu'en fait ce n'était pas plus mal comme ça. Il pourrait quand même écrire des lettres à ses parents, sur des nuages ou des oiseaux de haute-voltige. Il avait toujours aimé être seul, et il était sûr de se faire plein de nouveaux potes aussi sympathiques que lui en montant parmi les mécréants. Ce qui lui faisait le plus peur, étant jeune, c'était l'enfer. Mourir l'effrayait déjà, mais uniquement à cause de la souffrance qui précède la mort. Pour lui, la mort idéale serait une balle dans la tête ou un pare-choc de camion en pleine poire, mais certainement pas une lente agonie sur un lit d'hôpital, dans l'incapacité de bouger, comme un légume, à vomir du sang par barriques entières. Cette idée, il ne pouvait la tolérer du haut de son jeune âge.

Les années ont passé, et finalement, il s'est rendu compte que la mort n'était peut-être pas une fin en soi. Tout le monde doit mourir, et pourtant, c'est cet étrange moment de solitude, celui durant lequel on passe de vie à trépas, qui l'inquiétait. On est si seul et pourtant si nombreux. Tout être qui vit passe par le même chemin et emprunte le même tunnel, et pourtant, on ne peut le franchir qu'individuellement. Il n'avait pas peur de *mourir* seul à proprement parler,

mais de *souffrir* seul. Sa vie n'est pas telle qu'il l'avait imaginée dans le passé, mais elle lui convenait au mieux depuis quelques temps. Il était fier d'exposer — en quelques sortes — sa réussite aux yeux de ceux qui voulaient bien l'accepter.

— Chacun ses croyances, mon père. Je trouve simplement que la religion a une vision quelque peu rétrograde de l'espèce humaine et de la liberté.

— Surtout au niveau de la vie de couple, ajoute Julien.

Raphaël hausse les épaules, puis demande :

— L'interview sur mon chemin sera-t-elle véritablement nécessaire au terme de ce que nous nous apprêtons à faire ?

— Je crois que nous tiendrons notre revanche si nous parvenons à secourir ces enfants, lâche Benjamin en jetant un regard rapide et satisfait à Raphaël.

Le père acquiesce.

Les trois hommes arrivent à l'embranchement qui mène jusqu'au chemin de gravier du manoir. Benjamin se gare juste sur le côté, près du fossé, de façon à arriver le plus discrètement possible et sans éveiller de soupçons avec le crissement des pneus.

Ils ferment les portières avec le plus de délicatesse possible et se fondent dans les bois environnants jusqu'à accéder au grillage métallique. Lorsqu'ils se retrouvent nez à nez avec les barreaux dont la peinture noirâtre s'écaille, une seule possibilité s'offre à eux : grimper.

— Pourquoi ne pas passer par le portail ? demande Julien.

— T'es taré ? On se ferait griller direct ! Et puis regarde, il y a un gros cadenas dessus. Comme ça c'est réglé

— Mais regarde un peu ces pointes en haut des barreaux, on dirait des lances !

— C'est plus dissuasif qu'efficace, t'inquiète pas. Fais-moi la courte échelle s'il te plaît.

Julien s'exécute, et, en ajustant ses mains comme il faut, Benjamin parvient à se hisser au-dessus de la grille et tombe lourdement au sol, de l'autre côté.

Raphaël et Julien se regardent un instant, l'air de se demander qui va faire la courte échelle à qui. Les deux ne pourront pas rentrer, c'est une évidence. Impossible d'escalader seul, ce serait beaucoup trop dangereux.

Finalement, Julien se place en-dessous du grillage et joint ses mains de façon à inviter Raphaël à y poser son pied principal afin de se hisser. L'ascension est délicate. Sa main le fait encore souffrir. Lorsque le père est à bonne hauteur et que son visage est à proximité des pointes qui se jouxtent, il frotte le bout de son index contre l'une d'entre elle et contemple avec inquiétude quelques gouttes de son sang perler le long de son doigt moite. Ces pics ne sont pas uniquement « dissuasifs ».

— Ok, Julien, dit Benjamin en lui parlant à travers les barreaux. Toi, tu restes ici. Essaye de cacher au maximum la voiture. Si quelqu'un arrive, téléphone moi, j'ai mis mon portable en silencieux pour ne pas que ça perturbe nos investigations. Mais ne t'inquiète pas, je checkerai autant que possible. Reste là et fait le guet, on revient vite, finit-il en s'engageant dans le reste de bois touffu qui entoure la propriété.

Une fois Raphaël et Benjamin disparus dans les broussailles, Julien se retrouve seul livré à lui-même dans une nature, certes, peu épaisse, mais effrayante tant la nuit est oppressante. Il ne saurait dire si c'est le cadre lui-même qui le terrifie ou simplement le fait de savoir ce qui se passe dans le manoir ajouté à ce cadre. Il entend seulement les hululements d'une chouette, un léger vent frais souffler entre les feuilles et quelques craquements de bois mort — probablement de petits animaux sauvages qui se promènent pour faire une randonnée nocturne.

Julien ne l'aurait pas avoué devant Benjamin, mais pour tout dire, il a vraiment une peur bleue d'être ici, seul, en ce moment même. Nerveusement, il jette un œil à droite, puis à gauche, et, enfin, il s'évertue à suivre scrupuleusement le même petit chemin de terre qu'à l'aller pour retourner jusqu'à la voiture afin de la cacher dans un endroit plus adéquat.

Julien, bien que plus jeune que Benjamin, a toujours plus ou moins été son suiveur. Il est en quelques sortes son Sancho Panza, bien que Benjamin n'ait pas vraiment conscience de cette vérité — qui saute pourtant aux yeux de tous. Ce n'est pas pour autant qu'ils ne sont pas amis et sur un certain pied d'égalité dans leur relation, mais il est certain que ce n'est pas Julien qui mène la danse ou qui fait office de parleur charismatique lorsqu'ils sont à deux. C'est tout juste si, en étant seul, il regrette que Benjamin ne soit pas là pour lui dire quoi faire.

Pendant ce temps-là, Raphaël et Benjamin sont à la lisière du petit bois qui entoure le manoir. Ils n'osent courir jusqu'à une entrée et risquer de montrer leurs silhouettes enténébrées à des regards malveillants.

— Est-ce que les démons ont un genre de… Pouvoir de détection, ou quelque chose comme ça ?

— Certains oui, prions pour que ce ne soit pas le cas actuellement. Je croyais que vous n'étiez pas tellement versé dans ce genre de superstitions…

— Je me renseigne, c'est tout.

Ils continuent de marcher dans le bois, en faisant attention à faire craquer le moins de feuilles possibles sous leurs pas.

— Par où allons-nous entrer ? demande Raphaël.

— Je connais le manoir aussi bien que vous, je vous signale. Nous tenter de passer par l'arrière.

Les deux hommes contournent doucement le bâtiment, en veillant à scruter minutieusement les fenêtres et les portes. Chaque éventuelle sortie pourrait leur être salutaire dans un moment crucial.

— Savez-vous combien d'enfants ont été emmenés par ces gens ?

— On recense plusieurs centaines de disparitions sur Montpellier depuis le début de l'affaire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Chuchote Raphaël en montrant du doigt une petite cabane de bois dissimulée derrière quelques arbres feuillus.

— Allons voir.

Benjamin et Raphaël s'approchent de la bâtisse croulante. Elle est intégralement faite de bois, des bases aux bardeaux. Deux fenêtres éclatées sont grossièrement encastrées dans les murs en rondin — probablement un artisan médiocre. La toiture, également, laisse véritablement à

désirer.

Les deux hommes s'approchent doucement de la porte d'entrée. Sur une plaque de bois suspendue à celle-ci est lisible « atelier ». Raphaël et Benjamin déglutissent. Dans ce genre de manoir dont le malsain n'est plus seulement sous-jacent, ils peuvent très bien imaginer tous les deux ce que peut contenir un atelier. Benjamin est prêt, son arme est dégainée tandis que Raphaël s'apprête à pousser la porte.

Elle mène sur une pièce obscure et exiguë d'à peu près dix mètres carrés. Benjamin sort son téléphone de sa poche et active le mode « lampe-torche », afin d'éclairer leurs recherches. La cabane est aménagée en un carré. Le long de chacun de ses côtés, des étagères métalliques sont disposées en ligne et regorgent d'outils et de peinture. On peut y trouver de tout : des chiffons, des vis, des clous, des marteaux, des scies, des haches et des ciseaux d'élagueur. Tous deux passent en revue le moindre détail.

Ils décident de prendre chacun un côté de la pièce et de se rejoindre au milieu. Il leur faut dix bonnes minutes pour inspecter les meubles sous toutes leurs coutures afin de déceler un quelconque indice sur ce qui se trame dans le manoir. Une fois les recherches terminées, ils se posent tous deux autour de la table qui fait office de centre à la pièce afin de se communiquer leurs trouvailles. Ils sont cependant tous deux bredouilles. Lorsqu'ils se posent sur les chaises, le parquet grince et émet un grognement sourd, et creux.

— Vous avez entendu ça, mon père ?

— Tout à fait.

Ils se jettent tous deux un regard interrogatif, puis, s'attellent à décaler la table sur le côté et à inspecter le sol. Il n'est pas poussiéreux à cet endroit précis comme dans tout le reste de la cabane, il est même comme neuf. Sur les côtés, de petites entailles jalonnent le bois pour former une sorte de cercle grossièrement découpé.

Raphaël et Benjamin l'attrapent à pleines mains, puis le soulèvent. Une odeur de chaire en décomposition ignoble monte à leurs narines. Ils lâchent tous deux le couvercle et Benjamin vomit tandis que Raphaël cache son nez avec le haut de son vêtement. De ce trou putride et noir d'une dizaine de mètres de profondeur émane l'odeur de la mort : excréments, viande froide macérée dans le sang et gaz. En regardant à la lumière de la lampe torche de leurs téléphones, Raphaël fait un signe de croix tandis que Benjamin manque à nouveau de vomir. Des dizaines de cadavres d'enfants sont là, en bas, mutilés, les yeux vides et les regards éteints. Ils attendent dans les adrets de la mort qu'une tombe vienne recueillir leurs corps frêles. Simplement en les regardant, on peut imaginer tous les sévices aussi bien sexuels que corporels qu'ils ont pu subir et la torture de leurs derniers instants dans ce manoir, avant d'être jetés comme des rats au fond de la fosse. Leurs corps en putréfaction sont entassés comme ceux d'animaux. Dieu seul sait combien de mètres fait encore ce trou après les dix mètres qui séparent Raphaël et Benjamin de la première couche de cadavres…

Le trou a été creusé à même la terre et renferme des corps qui doivent être ici depuis plusieurs années, pour certains.

— Bordel de merde, dit Benjamin en se cachant le nez du plat de la main, reluquant furtivement les cadavres, comme pris d'une malsaine curiosité journalistique.

Il se saisit de son téléphone, en active le « flash » et prend une photo de la scène. Ci-fait, il jette un œil en direction de Raphaël.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demande le jeune homme.

— Ceci ne peut qu'être l'œuvre d'un démon…

Raphaël repense à toute cette affaire, à cette histoire de juge Warrows et de possession démoniaque. Il sait qu'il s'éloigne de son objectif, mais quelque chose lui dit qu'il n'est pas si loin du fil rouge qu'il n'y paraît. Certes, pour établir ses déductions et ses hypothèses, il se base sur deux jeunes prétendus journalistes tout juste sortis de l'école et encore boutonneux, une voyante et quelques bribes en magie noire. Pour l'heure, il n'est plus le même prêtre que celui qui a été envoyé en mission ce matin. Pour lui, dès à présent, il y a plus important que le simple fait d'éliminer un démon : le sauvetage des enfants retenus captifs dans le manoir. Dès lors que cela sera fait et que Raphaël aura récupéré Kelly, et ensemble, ils se remettront à la recherche du Démon afin de finir ce pour quoi ils ont été envoyé jusqu'ici. À savoir : le faire exorciser au Vatican par un ordre ecclésiastique particulièrement qualifié dans le domaine. Si la bête est trop puissante, il faut employer des solutions draconiennes.

— Alors ça, ce n'est pas une réponse, mon père.

— Filons directement au manoir, je pense que nous avons mis le doigt sur une machination particulièrement bien huilée.

— Dites-moi à quoi vous pensez.

— Si ce que vous dites est vrai, nous ne pouvons compter que sur nous. Vous m'avez signalé que la police était impliquée dans cette affaire. La somme d'argent que rapportent ces *snuffs-movies* est si importante qu'elle permet à ceux qui sont à la tête de ce consortium de pervers de corrompre les forces de l'ordre, de faire taire les parents et toutes les autorités — qu'elles soient publiques ou particulières — qui pourraient les déranger. Nous sommes seuls. Ce que je ne parviens pas à comprendre, c'est la raison pour laquelle ils ont kidnappé Kelly…

XVI. DANS L'OMBRE.

Kelly est toujours recluse sous les sièges du cinéma. Elle attend que les bruits dans les salles autour d'elle s'estompent pour oser ne serait-ce que prendre une véritable inspiration — de peur de faire trop de bruit et même si son bâillon rend l'opération délicate. Lorsque tout est enfin calme, elle roule sur le côté, dans la moquette rêche, et rampe un peu plus loin.

Elle entend quelqu'un venir.

— Kelly, c'est l'heure de mourir, dit une voix étrangement familière.

La jeune femme retient son souffle et avance un peu plus.

— Quelqu'un sait où elle est ? demande une autre voix, à l'autre bout de la pièce.

Ils sont trois, elle entend qu'une autre personne passe la lourde porte battante du cinéma. Tout est toujours aussi noir autour, pas moyen de voir le bout de son nez.

— Non, elle n'est plus à l'endroit où je l'avais déposée.

— Et ce foutu manoir dans lequel l'électricité marche une fois sur deux…, peste la première voix. Trouvez-la ! Elle ne doit pas être bien loin.

Aussitôt, Kelly rampe furtivement jusqu'aux premières marches de la descente qui mène jusqu'au dernier rang auquel elle se trouve. Les mains dans le dos, elle s'attelle à frotter énergiquement la corde nouée autour de ses poignées pour la faire céder. Elle se doit d'être à la fois rapide, discrète et forte. Heureusement pour elle, le manoir est vieux et la tranche de la marche n'est plus couverte de moquette, à tel point que la matière rugueuse dont elle est composée ressort allégrement. Elle peut aisément espérer y trancher ses liens afin de pouvoir filer.

Soudain, elle sent le sol vibrer sous son corps. Quelqu'un s'approche, une personne est en train de descendre les marches une à une en ce moment-même et dans sa direction. Elle n'a plus que quelques secondes. Dans un élan d'adrénaline et sachant qu'elle n'a plus que cette chance à laquelle s'accrocher, Kelly ne tente même pas de rouler sur le côté pour éviter les voix et les lumières que celles-ci utilisent pour la débusquer, et décide de pousser sa force musculaire dans ses derniers retranchements pour essayer de briser son lien.

Il cède à l'instant où le pied d'un de ses bourreaux vient se poser sur sa marche. Elle donne un grand coup de talon dans le mur duveteux pour se propulser sous les sièges. Même la lampe-torche allumée, la personne qui la cherche n'y voit que du feu, obnubilée par l'idée que Kelly a déjà filé.

Kelly s'attelle ensuite à se délier les pieds, la bouche, et à s'accroupir entre les différentes rangées de sièges pour filer discrètement malgré ces douleurs lancinantes qui parcourent son corps. Et cette voix, cette voix qui parle, à qui appartient-elle ?

— Toujours rien ? Ce n'est pas possible, elle était ligotée !

— Je viens de trouver ses liens ! dit la seconde voix, à l'emplacement où Kelly a rongé la corde à l'aide de la tranche de la marche.

Impossible de quitter la salle de cinéma sans faire bouger les battants de la porte, et donc, sans être repérée. Kelly est dissimulée derrière le dossier d'un siège de la première rangée près de la porte. Quelques mètres à peine la séparent de la sortie.

— Elle a peut-être filé il y a déjà un bout de temps !

— Mais merde, j'avais demandé à ce qu'on vienne la voir toutes les dix minutes pour me tenir informé de son état !

— J'y suis allé il y a dix minutes, elle était encore dans les vapes !

— C'est quand même pas de bol, renchérit la troisième voix.

— Fais chier, elle a dû passer par la porte de droite, elle n'a pas pu emprunter la battante, elle se serait faite grillée.

— Qu'est-ce qu'on fait, du coup ?

Quelques secondes de silence.

— Vous deux, vous prenez la porte de bibliothèque. Moi, je passe par le billard. Prévenez tout le monde.

La voix... *Cette* voix... Mêlée à celle d'un démon. Elle est pourtant sûre de pouvoir la reconnaître. Elle la reconnaîtrait d'ailleurs sûrement si une seconde voix plus gutturale n'habitait pas la gorge de la première.

Les trois hommes quittent la pièce en trombe. Kelly se félicite d'avoir réussi à tromper leur vigilance. Une minute plus tard, un son de cloche strident retentit — probablement un genre d'alarme.

On entend des hauts-parleurs qui se mettent en marche.

« Un, deux, un, deux, », fait la première voix de la salle de cinéma dans le micro. Le son se propage partout dans le manoir.

« Ceci est un message adressé à la fuyarde, je sais que tu m'entends, Kelly. »

La jeune femme bondit de derrière son siège et pousse la porte battante, en espérant ne trouver personne de l'autre côté.

Une épaisse fumée blanchâtre tourne au plafond, comme un nuage. Elle émane des cigarettes respectives de trois hommes, attablés autour d'un billard. Ils ne semblent pas avoir été mis en branle par l'alerte donnée pour la fuite de Kelly. Ils sont tous les trois vêtus d'aubes noirâtres recouvertes de film plastique. Leurs visages ne sont pas découverts, Kelly remarque quatre masques posés sur le divan juste à côté d'eux.

« Tu n'as aucune chance de t'échapper d'ici, il vaudrait mieux te rendre. »

En une fraction de seconde, Kelly réfléchit à la façon de rosser ses trois futurs assaillants. Elle entrevoit le long tapis magenta qui se déroule jusqu'à la porte suivante, la lourde table de

billard, les différents placards à alcool et le somptueux lustre nivéal qui pend, accordant un fonctionnement aléatoire à ses petites ampoules. Elle observe minutieusement les faïences bleu turquin qui surplombent de leur magnificence un meuble de marbre au glacis grisâtre, la nitescence rougeâtre et festive du bouton « on » de la radio qui passe un air délicieux air de Queen. *We will rock you* joue ses premières notes, et, aussitôt, les trois hommes, sûrs d'eux, se jettent sur Kelly sans préavis et sans même prendre la peine de prévenir qui que ce soit.

La jeune femme attrape à pleines mains les bords du tapis, et le tire vigoureusement dans sa direction, provoquant la chute inattendue de deux des hommes qui couraient dessus.

« Buddy you're a boy make a big noise playin' in the street gonna be a big man some day… »

Ils s'écrasent lourdement contre le parquet tandis que l'autre se jette sur Kelly. Elle se glisse entre ses jambes et atterris près de la table de billard. Les autres se sont relevés et viennent pour la cueillir. Elle attrape une queue de jeu et assomme l'homme d'un revers bien placé. Le sang coule abondamment le long de son arcade sourcilière. Emportée par l'élan de sa frappe, elle n'a plus le temps de donner un second coup, le second des deux hommes est sur le point de l'attraper.

« You got mud on yo' face, big disgrace, kickin' your can all over the place. Singin' ! »

Elle attrape une boule — la noire — et lui explose le lobe frontal avec dans une violence indescriptible.

« We will, we will, rock you ! »

Le sang gicle sur la table de jeu, mais Kelly fait face à un problème bien plus grave : en face d'elle, l'un des deux hommes qu'elle avait trompé en passant entre ses jambes est en train de la charger à toute vitesse, épaule devant — probablement dans le but de la plaquer au sol et de l'immobiliser.

Alors qu'il est si proche qu'elle peut sentir la vitesse de sa course, Kelly esquive l'assaut en se jetant sur le côté droit. L'homme se heurte avec fracas à la table de billard et se retrouve couché, abasourdi par le choc, au milieu de celle-ci.

Kelly, sans se soucier du deuxième homme qui est en train de sortir une arme de l'un des placards à proximité, expédie un grand coup de queue de billard sur son crâne. Le bonhomme ne bouge plus/

« We will, we will, rock you ! »

Le dernier adversaire de Kelly est à quelques mètres de l'autre côté de la table, il a tiré du meuble de marbre une lourde hache qu'il lance avec précision en direction du lieutenant.

« Buddy you're a young man, hard man, shoutin' in the street gonna take the world some day… »

Aussitôt, par réflexe, elle s'accroupit et esquive de peu l'assaut.

« You got blood on yo' face, you big disgrace, wavin' your banner all over the place »

Celui qui se tient en face de Kelly attrape une faïence un peu moins épaisse que les autres et la brise contre l'un des rebords du meuble de marbre de façon à former une arme coupante avec laquelle il pourrait trancher la jeune femme.

« We will, we will, rock you ! »

Il se jette sur elle.

« Sing it ! »

Elle attrape une chaise à sa gauche et la lui expédie en pleine figure dans le même mouvement.

« We will, we will, rock you ! »

L'homme est à peine désaxé, il continue de foncer sur Kelly et lui assène un coup avec le tranchant improvisé de la faïence.

La jeune femme recule et finit par être acculée contre le placard à alcool. Elle en tire une bouteille et procède exactement de la même façon que son adversaire avec une « Poliakov ».

Leurs deux armes improvisées s'entrechoquent dans un fracas de porcelaine et de tesson dissonant. Un morceau de verre vient se planter dans la main de Kelly. Elle serre les dents, et contre-attaque aussitôt tandis que son adversaire attaque derechef.

La jeune femme se dégage, *« Buddy you're an old man, poor man. Pleadin' with your eyes gonna make you some peace some day »*, chante Freddy Mercury alors que le combat fait rage.

Kelly marche à reculons, tout doucement, tandis que l'homme face à elle avance au même rythme. La jeune femme sait pertinemment que le temps joue contre elle.

« You got mud on yo' face, big disgrace, somebody better put you back into your place ».

Altercation de nouveau, plus violente cette fois-ci. En esquissant un coup d'estoc, Kelly parvient à entailler la joue de son adversaire d'arme. Le sang perle doucement le long de son visage puis de son cou. Il l'essuie d'un revers du pouce et le porte à sa bouche avec délice. Il riposte tout aussi violemment. Kelly est déséquilibrée et tombe au sol, son dos s'écrase contre les débris boisés de la chaise qui s'est brisée dans le mur et de la table de billard qui s'est fracassée sous le choc du lustre.

« We will, we will, rock you ! Sing it ! »

Il avance vers elle, brandissant son arme de fortune au-dessus de sa tête pour l'abattre cruellement sur le corps de la jeune femme.

« We will, we will, rock you ! »

Un violent coup de bâton éclate la tempe de l'homme : « Raphaël Schtompt », pense Kelly en arborant un grand sourire. Elle ne pensait pas que son coéquipier religieux puisse être aussi prompt à se mettre en branle pour la retrouver, et encore moins qu'il puisse être un si fin limier. L'homme s'écroule au sol dans un râle soupirant. Raphaël tend la main à Kelly pour l'aider à se relever. Une fois debout, elle lâche aussitôt, en désignant la porte de gauche :

— Il faut aller par là.

« We will, we will, rock… »

Benjamin éteint la radio.

— Vous êtes blessée et la sortie se trouve de l'autre côté, par ce garage, dit-il en montrant du doigt une autre porte. Vous devriez rejoindre l'ami de ce jeune homme pour vous mettre en

sécurité le temps que nous intervenions.

— Mais qu'est-ce que vous racontez, mon père ? C'est hors de question ! Savez-vous seulement ce qui se passe ici ?

— Des rites sataniques ?

— Bien pire que cela, bien pire… Et… Et ils ont… Ils ont mon fils, s'écrie-t-elle en tombant en sanglots. Dieu seul sait ce qu'ils en ont fait.

Raphaël se précipite au chevet de sa coéquipière et s'agenouille à côté d'elle, la serrant contre lui. Les cheveux de Kelly lui coulent entre les doigts, cela faisait longtemps que Raphaël n'avait pas éprouvé une telle sensation.

— Nous allons le retrouver, ne vous inquiétez pas. Il ne faut pas vous morfondre, Dieu est assurément avec nous. D'ailleurs (il jette un œil autour de lui), vous êtes une sacré tigresse lorsque vous voulez défendre votre famille, vous. C'est vous toute seule qui avez rossé ces types ?

— Mon père, dit Benjamin en entrouvrant la porte du garage, nous ne devrions pas traîner, j'entends qu'on vient par ici.

Raphaël, Kelly et Benjamin se ruent dans la salle de cinéma qui jouxte la salle de billard. Ils se retrouvent tous les trois dans un long couloir, paré de tapis et de rideaux aussi longs que ceux d'un lit à baldaquin. Les bords des coutures sont dorés et en dentelles, quelques tableaux sont également suspendus aux murs. Ils représentent des scènes d'horreurs obscènes qui mettent en œuvre des enfants et des satyres cornus. L'un d'eux, le plus abominable de tous, est peint dans des teintes nuancées de rouge et de noir. On peut y voir deux colonnes d'enfants nus, enchaînés les uns aux autres, qui partent des bords droit et gauche du tableau. Ils se dirigent lentement vers un homme-cornu, tout juste vêtu d'un pagne, assis sur un siège taillé à même la pierre et arborant un sourire lubrique. Une large traînée de sang frais coule le long de son trône de fortune. Il a les pieds posés sur un tas de corps de chérubins mutilés. En regardant le tableau à bonne distance, on pourrait croire qu'il bouge, mais au ralenti, comme si les mouvements étaient lents et qu'ils étaient un véritable supplice. Une lueur rougeoyante et maléfique apparaît alors dans les yeux du satyre. Raphaël tressaille et se frotte les yeux. Personne d'autre que lui ne semble avoir vu les ombres enfantines et perdues du tableau se mouvoir. Ni Kelly ni Benjamin n'ont vu leurs pieds écorchés par le long chemin vers l'enfer qu'ils viennent de parcourir, leurs chevilles usées jusqu'à la chair par la lourde chaîne métallique qui les tient sous le joug du Malin, ou même leurs yeux implorants la libération, conscient qu'elle ne viendra qu'au terme de maintes et maintes atroces souffrances entre les griffes perfides du satyre qui leur fera vivre moult sévices sexuels avant qu'ils ne le supplient de les achever d'un trait tranchant au travers de la gorge. Au moment ralenti, hors du temps, où le Démon tranche la gorge d'un petit garçon de ses griffes effilées, Raphaël sent son regard se poser sur lui tandis que le bambin s'étouffe dans son sang comme un cochon à l'abattoir.

Tous ses poils se hérissent, il exécute un signe de croix — mais celui-ci, pour une raison qu'il ignore, devient de plus en plus dur à se faire. C'est comme si son bras bloquait au moment de penser à Dieu pour l'exécuter et que son amour pour Jésus sonnait creux comme l'intérieur d'une vieille boite inutilisée.

Le couloir dans lequel Raphaël, Kelly et Benjamin se trouvent débouche sur deux portes : une plein Ouest et une plein Est. Ils s'engagent tous les trois vers la large porte Ouest, nantie de deux poignées et décorée de dorures brillantes. Benjamin est devant, il entrouvre la porte, son cœur s'accélère. La salle est rectangulaire, richement décorée, comme le reste du manoir, éclairée seulement à la bougie. Elle est totalement vide, ils se risquent, de ce fait, à

s'introduire dedans. Une table est posée en long au centre de la pièce. Autour, des chaises récemment laissée pour compte sont posées devant des assiettes encore à moitié pleines. Chacun des pas de Raphaël, de Kelly et de Benjamin résonnent dans la pièce contre le carrelage froid. Ils s'approchent de la table, elle est couverte de bougies et de plats argentés. Dans ceux-ci : pléthore d'ossements humanoïdes. Les assiettes, elles-mêmes, regorgent de viande.

— Oh non, dites-moi que c'est pas vrai…, murmure Raphaël, qui comprend vite la situation épineuse devant laquelle ils se trouvent.

— C'est de ça que je parlais quand je disais qu'il y avait peut-être plus atroce que les sévices sexuels, mon père, répond Kelly dans la voix de laquelle on peut déceler une anxiété justifiée à propos du sort réservé à son fils.

XVII. MATTÉO.

Julien est assis dans la voiture. Nerveusement, il roule une cigarette avec son tabac aromatisé au caramel. Il a commencé à fumer il y a peu, parce qu'en tirant assez fort sur des cigarettes roulées, paraît-il que cela fait tourner la tête, et, à ce moment précis, il en a bien besoin pour oublier l'angoisse qui le tiraille à propos de ce qui se passe dans le manoir en ce moment-même et de ce qui pourrait arriver à tout moment.

Il fait fébrilement rouler son doigt sur le briquet, et la flamme jaillit : puissante et brûlante. À la lumière qu'elle irradie dans la voiture, Julien voit apparaître à sa fenêtre un visage souffreteux et implorant l'aide. D'abord, il sursaute, puis porte sa main sur une clé à molette dans le vide poche qui leur avait servi à Benjamin et à lui à resserrer une roue il y a quelques mois de cela. Il serre ce petit morceau de métal luisant, la peur au ventre, puis ouvre doucement la vitre.

— Qui est là ?

— C'est moi, répond une petite voix chevrotante.

C'est un enfant. Il a une touffe de cheveux ébouriffés sur la tête et le visage sale, et ensanglanté.

— Aidez-moi, je vous en supplie…

Aussitôt, conscient de la gravité de la situation, Julien ouvre la portière de la voiture et accueille le bambin sur le siège passager pour l'ausculter rapidement.

— Petit, est-ce que ça va ? Est-ce que tu as mal quelque part ?

— J'ai très mal à l'épaule, ils m'ont…

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Ils m'ont frappé, ils m'ont donné des coups avec des couteaux. Je saigne, j'ai mal, il faut m'aider.

— Il faut t'emmener à l'hôpital.

Julien, plus que jamais, tire une bouffée de fumée et l'expire par la fenêtre pour ne pas enfumer l'enfant dans ses volutes blanchâtres cancérigènes. Il tapote sa cigarette contre le rebord de la fenêtre ouverte afin d'en faire tomber la cendre.

— J'ai froid, murmure le gamin.

Aussitôt, le jeune homme s'attelle à chercher de quoi réchauffer l'enfant. Il sort en trombe de la voiture et marche jusqu'au coffre pour en tirer une lourde veste de cuir rembourrée. Le temps presse, il est probablement malade, voire, fiévreux. En revenant, il plaque sa main contre le front du garçon tremblotant au fond du siège.

— Hé, petit, reste avec moi, ne t'endors pas, c'est quoi ton nom ?

— Mattéo, Mattéo Vance.

XVIII. LE CHASSEUR.

La petite salle à manger des sectateurs qui résident ici constitue une mine de preuves irréfutables que Benjamin s'empresse de photographier, impatient de montrer ces horreurs à Julien. Non pas pour le dégoûter, mais pour lui faire voir la consécration imminente de leurs carrières respectives. Avec un scoop fondé sur des preuves réelles comme celles-ci, Benjamin est persuadé qu'il pourra enfin travailler pour un grand journal en tant que journaliste d'investigations sur le terrain. Une part de lui-même est répugnée par cette scène immonde, l'autre est monstrueusement satisfaite de cette horreur sanglante de voir enfin ses rêves à portée de main. S'il a choisi ce métier, c'est avant tout pour dénoncer, et ça, il compte bien le faire dès son retour sur Montpellier. Cette série de preuves accablantes fera fureur, il en est persuadé. Reste encore à ne pas se faire tuer…

Une seule et unique porte s'offre à eux pour sortir de la salle à manger dans une direction qu'ils ne connaissent pas encore. Ensemble, ils décident de franchir la lourde porte battante.

Ils se retrouvent aussitôt plongés dans un blanc nacré éblouissant. Autour d'eux, des plans de travail de marbre et des inox tout azimut. Suspendus à des barres métalliques en pagailles : des casseroles, des poêles, des ustensiles de cuisine.

« Elle a dû passer par ici ! » hurle une voix provenant de la pièce d'à côté.

Aussitôt, Raphaël, Kelly et Benjamin s'accroupissent derrières les différents plans de travail afin de ne pas être remarqués.

Silence radio.

La porte battante est poussée avec fracas. On est entré, et à plusieurs.

— Cette salope a tué quatre de nos gars à elle seule.

— C'est pas possible, tu délires, elle est flic mais certainement pas entraînée à ce point.

— Elle a peut-être appelé du renfort, suppute une voix de femme.

— On les aurait entendus, réplique le premier.

À trois, ils zonent dans la cuisine en regardant vaguement autour d'eux, à la recherche de Kelly. Leurs voix s'étouffent dans des masques.

Soudain, l'un d'eux s'arrête entre deux meubles entrouverts, replié sur lui-même derrière une grande poubelle, Benjamin est découvert.

— Qui c'est, lui ? demande la femme en portant la main à la corde qui ceint son aube autour de sa taille à laquelle elle a accroché un couteau électrique.

— On se calme, les gars, dit Benjamin. Je… J'étais juste un peu en manque de frissons, j'ai vu le manoir, j'ai fait le mur, voilà, c'est tout. J'ai rien vu, je vous jure.

— Le simple fait que tu dises ça laisse supposer que tu en as vu plus que tu ne le devrais, continue le second.

— Chopez-le, dit le premier en se jetant sur lui avant que Benjamin ne pousse le meuble à roulettes juste à côté de lui pour s'enfuir.

Raphaël et Kelly bondissent dans le dos des assaillants du jeune homme et les attrapent par le cou. Benjamin, dans sa course, se saisit d'une épaisse casserole métallique qu'il fracasse à reculons sur la tête du dernier de ses poursuivants. Il tombe au sol, raide comme un piquet. Les deux autres sont en train de se faire rosser par Raphaël et Kelly. Elle, elle envisage une strangulation dans le but de ne pas tuer, mais de rendre inconscient. Lui, plus maladroit que sa coéquipière dans les arts du combat, se contente de coller un coup de poing au bonhomme.

Les trois assaillants tombent lourdement au sol.

— Déshabillez-les, ordonne Raphaël.

— Quoi ? Mais…, bredouille Benjamin.

— Faites ce que je vous dis, nous allons prendre leurs aubes et leurs masques. De cette façon, nous n'auront aucun problème en traversant le manoir à la recherche des enfants.

— Et les corps ?

Raphaël montre la porte de la chambre froide.

— C'est là qu'ils doivent garder le stock de nourriture. On va les enfermer dedans.

À trois, ils traînent les corps jusque dans le garde-manger.

La porte s'ouvre et donne sur une pièce réfrigérée entièrement plongée dans le noir. On entend seulement quelques chaînes tinter du fait de l'appel d'air qu'a créé l'ouverture soudaine et brutale de la porte. Raphaël, Kelly et Benjamin déchargent le dernier des sectateurs près d'un mur, dans un angle, le dos contre le sol humide et poisseux de la buanderie. Celle-ci, d'ailleurs, empeste la viande morte.

Raphaël et Kelly décident de sortir immédiatement, sans même savoir ce qui pend au bout des chaînes ruisselantes de sang.

Benjamin, quant à lui, décide d'utiliser le flash de son appareil photo pour immortaliser cette

morbide chambre froide. En effet, comme il le pensait, ce sont bien des enfants dépecés dont le sang perle et roule doucement vers le sol humide qui sont suspendus par les pieds à des crochets métalliques, comme des cochons. S'il avait quelque chose dans le ventre, il vomirait. Seule la bile lui remonte par l'œsophage, mais impossible de l'expulser. Il se retient de dégobiller ses tripes, puis, sort en trombe de la chambre froide, le cœur palpitant d'horreur. Sa foi en l'humanité n'a jamais été aussi ébranlée qu'aujourd'hui.

Raphaël et Kelly l'attendaient juste à la sortie. Devant leurs regards interrogateurs, il hoche fébrilement la tête, confirmant leurs craintes. Ensemble, ils quittent la cuisine, vêtus cette fois-ci de costumes qui devraient amplement les aider dans leurs investigations.

Ils débouchent dans un couloir du même acabit que le premier et passent la porte face à eux. Ils s'introduisent dans une salle presque quatre fois plus grande que la salle à manger dans laquelle ils viennent de passer. La pièce ressemble plus à un lieu de réception. Une table de plusieurs dizaines de mètres de long est décorée de bougies flottantes, tandis qu'au loin, à l'autre bout de la pièce, un feu de cheminé crépite dans l'âtre, et, devant, une imposante silhouette.

— Qui est là ? demande-t-il de sa voix caverneuse.

Personne n'ose répondre.

— Présentez-vous !

L'homme se tourne, et, seulement à la lueur des bougies qui planent d'elles mêmes, on peut voir ses deux yeux rouges briller et ses cornes luire dans l'obscurité oppressante.

— Oh, il y avait très longtemps que je n'avais pas ressenti la présence du Christ en ces lieux…, marmonne l'immonde créature.

Elle tient à la main trois laisses au bout desquelles trois énormes chiens des enfers, hargneux comme s'ils étaient enragés, grognent en direction des intrus.

— Je pense que ces aubes ne vous appartiennent pas, n'est-ce pas ?

Raphaël laisse tomber son masque en tremblotant, conscient de l'importance du démon qui se dresse face à lui.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclame Benjamin à mi-voix, partagé entre la peur et la curiosité.

Il sort doucement de sa poche son téléphone portable.

— Père Raphaël Schtompt, vous voilà, lâche la bête.

— Qui êtes-vous ?

— Berzeh'Bura, bras droit du maître de ces lieux et haut dignitaire des cérémonies rituelles visant à le nourrir.

— Vous êtes Le Chasseur.

— …Et chasseur de prêtres à mes heures perdues, oui. Tout comme les ecclésiastiques ont un ordre religieux spécialisé dans l'exorcisme — dont vous faites secrètement partie —, les démons ont un ordre visant à éliminer ces odieux exorcistes.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmure Kelly à Raphaël.

— Qu'il n'est sensible à aucun pouvoir d'exorcisme.

Les chiens commencent à aboyer, laissant entrevoir aux trois intrus le fond de leur gueule enflammées et dégoulinantes de magma en fusion.

— Pourquoi tout cela ? demande Kelly. Où est mon fils ?

— Votre fils ? rétorque-t-il en esquissant un sourire malicieux.

Le téléphone de Benjamin est sorti, il prend discrètement quelques photos en prenant soin de désactiver le flash. Il tient son téléphone d'une seule main, calé contre sa jambe droite, le pouce appuyé sur le bouton pour déclencher l'enregistrement. Il appuie frénétiquement toutes les cinq secondes.

— Ne vous en faites pas, reprend-il, votre fils est entre de bonnes mains.

XIX. LARMES MORBIDES.

— Mattéo, c'est ça ? répète Julien en sortant son téléphone pour appeler des secours. D'accord, Mattéo, comment est-ce que tu t'es échappé ?

— Ils m'ont laissé sortir.

Julien compose le numéro.

— Tu ne devrais pas faire ça, dit l'enfant d'une voix glaciale.

— Attache ta ceinture, dit Julien en donnant l'exemple.

— Tu devrais raccrocher…

— Allô, les pompiers ? Il faut m'envoyer une équipe sur-le-champ, je suis avec un enfant, ils grièvement blessé, et…

Soudain, Mattéo se met à pleurer. De longues traînées rouges se forment le long de ses joues et roulent jusque sur le siège. Le liquide poisseux n'en finit plus de couler.

— Mais qu'est-ce que… ? s'étonne Julien, pris de panique.

« Allô, monsieur ? » Demande le pompier à l'autre bout du téléphone. On ne l'entend que de loin, Julien a laissé tomber le combiné entre ses jambes, subjugué devant les larmes de l'enfant.

Les pleurs n'en finissent pas, et même, ils s'intensifient, de plus en plus de liquide s'échappe des yeux de l'enfant.

— Mais c'est…, dit Julien en touchant une goutte chaude du bout des doigts.

— …Le sang de tous les enfants qui sont morts ici. Je suis le maître de cérémonie, j'ai officié dans ce manoir durant des décennies, et maintenant, il est temps. Goûte à la saveur fruitée de l'hémoglobine et de la chair fraîchement détachée de ses muscles, de la veine qui se vide et du nectar qui se répand.

Le siège de Julien bascule en arrière, comme s'il était allongé. Il ne parvient plus à décrocher sa ceinture de sécurité, et la portière pilote est verrouillée.

Sans aucune expression de tristesse ni même d'humanité, l'enfant continue de pleurer et de verser le sang dans la voiture. En quelques minutes, le combiné qui était entre les jambes de Julien est gobé par la marée ensanglantée, et, quelques minutes plus tard encore, c'est son visage qui est englouti, noyé dans le sang des enfants qui sont morts tandis qu'il hurlait pour qu'on vienne le secourir.

Lorsque le visage du jeune homme est entièrement recouvert et qu'il ne reste plus que quelques bulles à la surface, Mattéo cesse de pleurer et contemple avec délectation les dernières bulles d'air de Julien mourir à la surface du bain de sang.

XX. LA PISCINE.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Vous n'avez plus besoin de le savoir, désormais. Vous ne sortirez pas vivants de cette pièce.

Raphaël pose la main sur le couteau électrique, préalablement ramassé sur les corps inanimés des sectateurs dans la cuisine.

Benjamin, quant à lui, range à toute vitesse son téléphone et dégaine le revolver qu'il a pris soin d'emporter avec lui, bien qu'il ne sache pas tirer.

— Donne-moi ça, ordonne Kelly.

Sans en demander d'avantage, Benjamin s'exécute.

La bête lâche ses trois chiens et s'évapore par les flammes de la cheminée en dispersant de larges colonnes de feu derrière lui. Les tapis sont dévorés par les flammes mordorées, ainsi que la table, les chaises et les rideaux. Une fois la vague de chaleur passée, le feu s'estompe, comme par enchantement.

Kelly tire à trois reprises dans le chien en tête de file, et fait mouche. L'imposante créature couine et bave son magma au sol en s'effondrant, mais les deux autres ne démordent pas de leurs cibles, et le second saute au cou de Benjamin, lui lacérant au passage les bras de ses griffes enflammées. La douleur provoquée par la morsure du molosse est insoutenable tant elle est douloureuse et vectrice d'une brûlure à en dissoudre la peau. En même temps qu'il plante ses crocs dans sa gorge, un large filet de magma coule directement dans l'œsophage du jeune homme, qui ne demande qu'à lâcher son dernier soupir prématurément simplement pour être libéré de cette atroce souffrance. Il sent la brûlure lui descendre dans la gorge et le transpercer de l'intérieur.

Kelly tire dans le chien qui assaille Benjamin. Il souffre, suffoque, trépigne de douleur, mais ne lâche pas prise. En quelques secondes, la peau du visage du jeune homme commence à fondre dans une myriade de cloques purulentes en diffusant une insupportable odeur de chair brûlée. Le magma en fusion qui coule dans sa gorge en pleine dissolution l'étouffe et lui traverse la cage thoracique, l'estomac et le reste du corps en emportant avec lui le cœur et tous les autres organes vitaux. Lorsque le molosse lâche son râle d'agonie, Benjamin n'est plus qu'une coquille vide, brûlée aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, les restes de son visage encore pétrifiés d'une expression de douleur abominable.

Raphaël, quant à lui, a couru pour échapper à la bête qui lui était destinée. La situation est si

périlleuse que Kelly et le père en viendraient presque à oublier leurs propres blessures.

Raphaël est presque acculé et se saisit en dernier recours d'une lance — jumelée avec une autre lance, qui étaient toutes deux croisées avec en leur centre, un blason, contre le mur.

Et, tandis que le chien se jette sur lui toutes dents dehors, il ferme les yeux, se penche vers l'arrière et brandit l'arme vaguement en sa direction, en implorant Dieu, son père, de lui porter secours.

Une fraction de seconde plus tard, l'arme se brise sous le poids du molosse, empalé de tout son long par la lance de bois.

Raphaël et Kelly se jettent sur Benjamin.

— Rien à faire, lâche le lieutenant en serrant les poings, assise à côté du cadavre fumant.

Le père dit une prière tout bas.

Quelques flammes dansent encore sur le cadavre du garçon. Une horrible odeur de chair brûlée monte aux narines de Raphael et de Kelly. La jeune lieutenant ramasse le téléphone du journaliste, tombé près de lui, afin de conserver les preuves qui ont été prises jusqu'à présent, et afin que le travail pour lequel Benjamin a consacré sa vie — et l'a même perdue — n'aie pas été vain.

— Nous n'avons pas le temps de traîner, dit Kelly.

— Je dois finir cette prière pour accompagner son esprit, cessez de m'interrompre s'il vous plaît. Il était jeune, il devait vivre, ce n'est pas juste.

Elle s'emporte :

— Parce que vous pensez sans doute que c'est juste lorsqu'il s'agit de mon enfant ?

Raphaël rétorque sur le même ton :

— Il avait pris ce revolver pour se défendre, il n'avait pas à vous le donner. Sans cela, il serait encore en vie. Vous avez décidé de tuer la première de cette bête, celle qui fonçait sur vous. Si vous n'aviez pas été égoïste, ce serait lui qui serait encore en vie, et vous qui, pardonnez ma vulgarité et ma franchise, boufferiez les pissenlits par la racine. Regardez-moi ce visage tordu de douleur, c'est de votre faute, et ça depuis le départ !

Malgré son habituel calme olympien, Raphaël perd son calme et son sang-froid devant le macabre spectacle devant lui. Il sait que, dorénavant, Benjamin est dans un monde meilleur, même s'il a souffert le martyr pour y entrer.

— Ce n'est certainement pas le bon moment pour m'accabler.

— Vous avez fait un choix, celui de sauver votre peau plutôt que la sienne, vous avez sans doute estimé que votre vie avait plus de valeur que celle d'un jeune homme de la vingtaine.

— Je me suis trouvée dans une situation délicate, dans laquelle je devais penser au sauvetage des enfants qui sont ici. Je suis une combattante entraînée et de formation, je suis plus à même de mener à bien cette opération. C'était une question d'optimisation des chances de survie des bambins que nous allons chercher.

Il ricane.

— Ne soyez pas ridicule, vous n'avez pensé qu'à votre *peau* et rien d'autre. Ah, si, *peut-être* et je dis bien *peut-être,* à celle de votre fils, mais n'allez pas essayer de me faire gober des couleuvres, lieutenant Kelly Vance, moi aussi, je sais ce qu'est l'instinct de survie, lâche-t-il en emboîtant le pas vers la porte de sortie à côté de la cheminée devant laquelle le démon se trouvait.

— Pourquoi est-il parti ? demande-t-elle sur un ton assagi par la pertinence des propos de Raphaël, et en se relevant.

— C'est un chasseur, il ne peut agir par lui-même. Ces démons sont des tueurs sanguinaires. Ils arpentent les enfers pour dresser des créatures terrifiantes, puis ils les envoient sur leurs cibles sans jamais se montrer à découvert. Ils sont beaucoup trop faibles pour ça. Il aurait suffit d'un simple coup de pistolet dans le chargeur duquel se trouverait par hasard une balle trempée dans l'eau bénite, et hop, il retourne aux enfers, mais cette fois-ci pour s'y faire dévorer et pour de bon. Il a probablement dû penser que nous avions peut-être de quoi nous défendre et que, dans le doute, il était plus sûr de laisser faire les chiens. Il ne réapparaîtra plus avant un bout de temps maintenant qu'il n'a plus de créatures à sa botte. Il va devoir s'en rechercher. Tout ce que j'espère, c'est que ça prendra un certain temps. Les chasseurs des enfers sont des être redoutables et sournois, ne vous laissez pas abuser par leurs subterfuges. Maintenant, suivez-moi.

— Et ce feu qui s'est éteint tout seul alors que la pièce brûlait ? demande-t-elle en courant derrière Raphaël pour le rattraper.

— Les démons dégagent une puissante vague de chaleur lorsqu'ils se téléportent. Celui-ci s'est téléporté à travers une cheminée, imaginez un peu le bazar…

Raphaël et Kelly quittent la pièce, laissant le cadavre fumant du jeune Benjamin à son triste sort.

— Que savez-vous de cet endroit, Kelly ?

— Ils ont une gigantesque piscine dans laquelle sont parqués tous les enfants.

— Savez-vous où elle se trouve ?

— Je n'en ai aucune idée.

Raphaël et Kelly sont arrivés dans le hall d'entrée. De là où ils sont, ils entrevoient la lourde porte d'entrée, en face de laquelle monte un escalier. La piscine ne pouvant manifestement pas se trouver à l'étage, les deux coéquipiers décident d'emprunter la porte qui se trouve à l'extrême Est de leur position.

Ils débouchent sur un long couloir à deux portes : une juste face à eux, et une autre un peu plus près, qui bifurque sur la droite. Unanimement, ils décident d'emprunter le chemin de droite. L'intuition, le hasard ?

Lorsqu'ils poussent la porte, leurs cœurs se serrent : la piscine est là.

À l'intérieur, des hordes d'enfants torses-nus déambulent, ou se replient sur eux-mêmes en sanglotant. À chaque élèvement de voix, hurlements d'un enfant, des hommes armés aux voix bourrues les tiennent en joue avec leurs carabines. La piscine est entourée de grillages barbelés, empêchant toute fuite.

— D'accord, et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? chuchote Kelly à Raphaël, tous deux encore à

observer la scène par l'entrebâillement de la porte.

La pièce a été réaménagée. Des spots de lumières vives éclairent la piscine. Le reste de la salle est plongé dans une profonde pénombre.

Soudain, coup de feu. Le bruit du tir s'étouffe dans le canon et siffle dans l'air. Ce ne sont pas des armes à feu, mais des carabines à plombs.

— Ils sont trois, répond Raphaël, nous allons faire chacun le tour de la piscine et nous atteler à les désarmer, d'accord ?

« On m'a dit que vous cherchiez quelqu'un, Kelly Vance », dit la voix du haut-parleur.

Alors qu'elle s'apprêtait à procéder comme le père l'a dit, elle s'interrompt, piquée de curiosité et de terreur.

« Je ne parle pas nécessairement de votre fils, mais plutôt de votre mari, Kelly. Si vous souhaitez retrouver Kilian, cessez de vous terrer dans le manoir et montrez vous sur le seuil de la porte tout au bout du couloir du premier étage. Il a… Quelque chose à vous remettre en mains propres… ».

Kelly et Raphaël sont chacun d'un côté de la piscine, tapis dans la pénombre.

Raphaël se jette sur l'un des hommes armés, le déstabilisant, et lui assénant un puissant crochet du droit. Il s'attend à ce que Kelly, coordonnée avec lui, en fasse de même. Il n'en est rien, et le second homme qui fait face à Raphaël, lorsqu'il le voit s'attaquer à son coéquipier, précise la position du père en hurlant et lui tire dessus à l'aide de sa carabine à plombs.

Le projectile vient se ficher dans le genoux de l'homme qui est en lutte avec Raphaël. Il hurle et se tord de douleur. Le père en profite pour assommer le sectateur d'un coup de crosse et pour jeter un œil autour de lui afin de trouver Kelly : personne. Il décide de ramasser l'arme de son adversaire gisant au sol, puis s'attelle à répondre aux coups de feu par le feu lui aussi. Les plombs sifflent dans l'air, les enfants sont prostrés au fond de la piscine, et le temps semble incroyablement long. Raphaël sait qu'il ne s'en sortira pas seul. Dans quelques minutes à peines, des dizaines d'hommes lourdement armés franchiront le pas de la porte et clôtureront les lieux pour l'empêcher de sortir. Il sait qu'il a plus de chances de gagner au loto que de ne pas se faire mettre en charpie façon menu-menu par les sectateurs tordus qui vivent ici.

XXI. KILIAN.

Kelly effleure du bout des doigts la rampe de l'escalier auquel on l'a invité à monter. Une à une, elle gravit les marches, la peur au ventre et un nœud marin au fond de la gorge. Elle s'aventure dans le long couloir. Au sol : un tapis rouge brodé. Sur les murs, comme toujours, des peintures effrayantes. Une série de portes se profile devant elle, mais son objectif n'est que la dernière. Elle est à quelques pas de l'endroit indiqué par la voix dans le haut-parleur une poignée de minutes auparavant. Elle pose sa main sur la poignée sphérique de la porte, puis la tourne.

Son sang ne fait qu'un tour lorsqu'elle entre. La pièce est exiguë, comme pour assurer des réunions secrètes dans des lieux tenus volontairement confinés. Elle est cosy, les coussins des sièges devant le bureau sont matelassées et une large fenêtre laisse passer la lumière de la lune par sa transparence hyaline. On retrouve dans cette pièce tout le luxe de chez les plus Grands.

Kilian est là, allongé sur le bureau. Une traînée ensanglantée relie sa gorge d'un bout à l'autre. Ses vêtements s'empourprent à vue d'œil. Il tient dans sa main droite un poignard encore rougeoyant du sang qu'il vient de verser, et en main gauche, une petite enveloppe. Il ne respire plus, il ne bouge plus. Il est affreusement laid, comme si son corps avait muté, un peu de la même façon que l'avait fait celui du juge Warrows.

« La vie a quitté son corps il y a quelques minutes à peine. Ne vous en faites pas, Kelly, nous ne lui avons rien fait. C'est lui seul qui a décidé de mettre fin à ses jours… »

Les mains tremblantes et les yeux bouffis de larmes, Kelly ouvre fébrilement l'enveloppe que tient Kilian entre ses mains. Elle contient une lettre :

Mon amour,

Ce n'est pas ainsi que je voulais que les choses se déroulent. Je vais t'avouer des choses qui te feront mal, et qui te feront sans doute me détester autant que je me hais.

Tout a commencé alors que je n'avais que vingt ans, j'étais encore étudiant et je cherchais désespérément un moyen de subvenir à mes besoins financiers. J'ai rencontré un homme, le père Benedict Maléode, le descendant direct du Moine Fou — celui qui invoqua le Démon au Vatican quelques mois avant la première croisade de 1096. Il me confia qu'il pouvait m'aider à arrondir mes fins de mois, et bien plus encore. Pour cela, il suffisait que j'accepte en moi « Ah'Buh », ce fameux Démon qui fait couler tant d'encre depuis sa venue sur cette Terre. Peu superstitieux que j'étais, et pensant que je venais de tomber sur un vieux riche

complètement dingue, je me suis prêté au jeu du réceptacle démoniaque. Ma mission était simplement d'héberger le Démon, revenu des Enfers après y avoir été banni plusieurs centaines d'années plus tôt par le père Antoine Schtompt dans un réceptacle de pierre. Commença alors une cérémonie grandiose durant laquelle je devais rester attaché sur un autel pendant des heures et des heures. Il y eu des incantations, des psaumes de la Bible Noire, des sorts, de la magie noire, et même, des sacrifices. Je compris alors que je m'étais engagé dans quelque chose qui me dépassait, mais il était trop tard.

Le Démon était revenu au monde en moi…

Il avait une mission, me confiait-il tous les soirs. Il devint de plus en plus présent dans ma vie, et, parfois, il me donnait même quelques coups de pouce. C'est lui qui m'incita à entrer dans la police, à me marier avec toi et à te faire un bel enfant. Je ne compris que plus tard ses sinistres intentions, mais je ne pouvais plus revenir en arrière, il était trop tard, le Démon avait déjà une emprise beaucoup trop importante sur mon esprit. J'étais prisonnier de ma propre personne, ankylosé sous un amas ailé et cornu de matière démoniaque qui m'oppressait, m'obsédait. J'avais réussi jusqu'à présent à enfouir tout ça en moi, mais le Démon a un but, et je ne peux plus lutter pour l'arrêter. Il m'a forcé à commettre des actes que je ne voulais pas faire, à dire des paroles que je ne pensais pas, et même, à me faire une place au sein de cette secte violente et répugnante. Ces dernières lignes que je t'écris sont encrées sous le coup d'une lucidité pré-mortem. En effet, mon amour, je sais que dans quelques minutes, je ne serai plus. Ah'Buh a de bien plus grands projets que celui de me tuer ou de tuer notre enfant. Il se pourrait bien qu'Ah'Buh soit en passe de détruire le monde tel que nous le connaissons à travers un conflit planétaire qu'il aura déclenché. Lorsque je mourrai, il prendra notre fils, souviens t'en au moment où tu seras face à lui. Je n'ai pas d'autre choix que de mourir maintenant, il faut que je le fasse. Il n'est plus en moi depuis quelques temps, il était si enraciné qu'il a réussi à se défaire de mon corps pour plonger dans celui de Jacqueline Sabordino. Je pensais qu'une fois qu'il m'aurait quitté, il me serait aisé de reprendre le contrôle. J'avais tort. Il a pris une telle place en moi qu'il m'est aujourd'hui impossible de me défaire de l'emprunte maudite qu'il a laissé au fond de mon âme. Je n'agis plus que pour le servir, et les rares moments de lucidité que mon humanité m'accorde me servent à penser, à penser à toi, à nous. Il est capable de se multiplier en de divers rejetons, ne le laisse pas t'approcher, ne le laisse pas te posséder comme il possède aujourd'hui notre fils, Mattéo. Moi parti, tu seras la seule à pouvoir encore le sauver…

Tout est de ma faute, et j'espère qu'à la suite de mon geste, je trouverai la rédemption dans un royaume céleste. C'est à cause de moi qu'il a réussi à se faire des relations dans la police, à cause de moi qu'il s'est fait des amis dans la justice, et à cause de moi que cette secte satanique a été fondée. Pardonne-moi, pardonne-moi tout, je t'en prie.

Adieu,

Kilian.

Kelly sent des sueurs froides lui couler dans le dos et les larmes lui monter aux yeux, déjà bouffis de chagrins. Elle les refoule, essuie ses paupières d'un revers de bras, puis songe à l'avenir de son fils. Toute cette histoire de démons, ces manifestations, ces endroits lugubres et cette enquête commencent déjà à lui faire vriller l'esprit, à le faire basculer vers un abîme qui flirt avec les limites de la psychiatrie. Il y a quelques jours, elle n'aurait jamais pensé cela possible, et pourtant…

Kelly, folle de rage et de chagrin, quitte la pièce et tambourine frénétiquement à toutes les portes du couloir. Aucune d'entre elles n'est ouverte. Elle ne se heurte qu'à de lugubres résonances. Emportée par sa curiosité, elle a laissé Raphaël entre les mains des hommes armés en bas. Au moment où cette idée vient lui traverser l'esprit, une des portes contre laquelle elle frappe, cède dans un grincement sinistre. La pièce est plongée dans le noir — probablement comme toutes les autres. Elle avance à tâtons et s'attelle à chercher un interrupteur.

Lorsque enfin elle pose la main sur celui-ci, la lumière jaillit du lustre au-dessus d'une petite table de bois et irradie la pièce en un instant. Au vu de la disposition des lieux, « cette pièce devait être une chambre à coucher », se dit Kelly en jetant un œil autour d'elle. Cependant, la chambre a été réaménagée. Des centaines, voire, des milliers de tiroirs sont numérotés et entourent la pièce comme un mur d'enceinte. Il y en a de tous les côtés : des étagères, toujours plus d'étagères et de tiroirs numérotés. Ce sont des dates, remarque Kelly en s'approchant un peu plus. Au hasard, elle tire l'un d'eux : 12 Décembre 1997. Une vieille cassette VHS est posée à plat contre le fond du tiroir, enroulée dans un morceau de papier grossièrement déchiré sur lequel est inscrit :

Victoria Martin - V+M/35.000€.

Elle secoue la tête, puis en ouvre un deuxième, daté du 21 Octobre 2001 :

Benjamin Bradley - V+S+MV/85.000€.

Un autre :

18 Juin 2008 - Julia Perrero - MPV/65.000€.

La liste n'en finit plus :

21 Août 1998 :

Samuel Bardoche - V+MV/45.000€.

01 Novembre 2014:

Valentine Dubreuil - V+SQ+MV(1h50)/50.000€.

Kelly, consciente du potentiel de preuve qu'elle tient devant-elle, enfourne autant de cassettes et de CD possible dans une vieille nappe qu'elle noue comme un sac de toile.

Aussitôt fait, elle quitte prudemment la pièce.

XXII. LES FICELLES DU DESTIN ?

Il est aujourd'hui très rare que le père Raphaël Schtompt ne jure. Et pourtant, à cet instant précis, mal couvert derrière un transat renversé, il peste contre Kelly et sa désertion tandis que les plombs fusent partout dans la pièce. Il s'attend à chaque instant à être traversé d'une vive douleur. La seule chose qu'il puisse espérer maintenant, c'est que le projectile qui viendra probablement se ficher en lui d'ici quelques minutes n'aura pas la mauvaise idée de perforer un organe vital.

Il jette un œil à la barricade barbelée qui condamne les détenus à l'errance au fond de la piscine : il ne s'agit que d'une vulgaire palissade dressée comme un grillage, elle n'est pas fixée.

Sa priorité absolue est de sauver les enfants, et, pour se faire, il élabore dans son esprit un plan risqué, mais qui pourrait porter ses fruits une fois mené à bien.

Il bondit de sa cachette et se déplace derrière la lourde climatisation à roulettes qui marche à pleine puissance.

Après quelques nouveaux échanges de tirs, Raphaël attrape sa carabine à deux mains et pose celles-ci contre la grosse machine. Il prend appui sur le mur juste derrière lui et la pousse à toute vitesse jusqu'à ce qu'elle explose la barricade barbelée, et s'écrase au fond de la piscine dans un fracas assourdissant. Au passage, il écope d'un plomb dans l'épaule droite.

— Dépêchez-vous, crie-t-il, sortez d'ici au plus vite !

Tandis que les enfants décampent un à un, Raphaël couvre leur fuite en encaissant pour eux les tirs des sectateurs et en les arrosant copieusement à son tour. Il n'a plus de protection et il entend qu'on rapplique par les deux entrées de la piscine. À ce moment précis, il se sait perdu. Il sait que si l'ange qui l'avait accueilli au royaume céleste l'avait renvoyé sur Terre, ce devait probablement être pour effectuer ce sauvetage et pour servir de viaduc aux enfants, afin de les extirper des griffes de cette secte satanique.

— On ne bouge plus ! crie un homme en entrant en trombe, arme et lampe torche à la main.

— Les mains en l'air ! ordonne un deuxième — arrivé par l'autre entrée.

Raphaël lève les bras, et, à sa grande surprise, les sectateurs aussi. Les enfants sont cornaqués jusqu'à la sortie par un troisième homme. Raphaël croit reconnaître un uniforme de police.

— Il est là ! dit une voix familière.

« Samira », pense le prêtre avant de s'effondrer.

Tout ce qu'il entend lui paraît maintenant lointain. Il n'observe plus que le pavé, au sol, d'un œil livide, hagard.

— Est-ce qu'il est blessé ? s'enquiert un ambulancier.

— Je crois, oui. Transportez-le.

Raphaël est placé sur un brancard et porté par deux hommes vêtus de blanc, qui le conduisent jusqu'à un camion garé juste sur le bord de la route.

Les sectateurs, quant à eux, sont démasqués et menottés un à un. Ils ne protestent que mollement.

XXIII. LE PARFUM DE LA MORT.

En sombrant pour la deuxième fois dans l'inconscience, Raphael se remémore et se rejoue le moment de sa première mort, au fond du ravin.

Une fois raide mort, étalé au sol comme un cadavre, il sentit la vie le quitter, et au lieu de se sentir vidé comme lorsque l'on a achevé un bon travail — ou une bonne vie, en l'occurrence —, le bonhomme fut remplit d'une indescriptible plénitude. À cet instant précis, Raphaël avait constaté l'indiscutable immortalité de l'âme. Il planait doucement, tel un spectre paisible, au-dessus de son pauvre corps sans vie. La simple vue de son enveloppe charnelle déchiquetée, broyée à certains endroits dans un flot de sang, aurait probablement dû faire frissonner l'échine qui lui faisait défaut à ce moment précis, mais il n'en était rien. Malgré la pleine conscience de sa propre mort et de la fin imminente de son existence, Raphaël ne ressentait

rien d'autre qu'une délicieuse chaleur qui se métastasait dans ses muscles fantomatiques et dans son corps sans jamais vouloir s'arrêter. Il avait beau conjecturer toutes sortes d'hypothèses, il savait, à cet instant précis, qu'il n'était plus rien d'autre qu'une âme flottante et que cette mort brutale — et accidentelle —, lui aura permis de ne pas agoniser des heures durant dans un lit, en souffrant d'une maladie dégénérative quelconque contre laquelle la médecine moderne aussi pointue soit-elle n'aurait rien pu faire. Cela marquait également un point définitif au bout de l'éternel conflit vivement débattu et cristallisant toutes les passions, qui opposait l'empirisme à la métaphysique de la religion. Les couleurs du monde étaient pour lui beaucoup plus vives, beaucoup plus éclatantes qu'elles ne l'étaient à l'origine, comme s'il fallait avoir passé l'arme à gauche pour profiter pleinement de la vie et de tout ce qu'elle avait à offrir. De ce nouveau corps astral empli de douceur et d'amour dans lequel il se plaisait à voler et à traverser les murs et les ravins à toute vitesse, il pouvait contempler la Terre et le minuscule infinitésimal de sa propre vie humaine. De là, il voyait se dessiner en filigrane toutes les créatures terrestres et aqueuses sous ses yeux ébahis et enfin ouverts à ce que le monde a de plus beau à offrir. Raphaël Schtompt n'avait même pas un pincement au cœur en pensant à sa femme et à sa famille, persuadé qu'ils comprendraient dans quelques dizaines d'années — c'est tout ce qu'il leur souhaitait — quel bonheur immense et quel soulagement cela faisait d'être enfin mort.

Soudain, Raphaël s'est vu happé par un long et profond tunnel noir, au bout duquel éclatait en halos disparates une lumière blanche. Il se sentait aspiré vers les cieux profonds, sans pour autant pouvoir clairement discerner le cylindre dans lequel son corps astral s'aventurait. Les parois du corridor étaient floues, et il pouvait y apercevoir des visages en filigrane : ceux des êtres chers qu'il avait perdu, ou qu'il connaissait de près comme de loin. Durant ces quelques secondes d'ascension céleste, Raphaël a perdu la notion du temps et a vu le fil élogieux de sa courte vie défiler devant ses yeux. Il ne lui aura fallu qu'une dizaine d'années pour devenir un géographe et auteur émérite. Il revoyait passer ses premières années scolaires, ses premiers amours, dans la même période, ses premiers ébats frivoles d'adolescent. Il contemplait le visage de ses parents. Celui de son père, anguleux avec sa mâchoire carrée, qui le sermonnait sans cesse et le frappait d'anathème sans qu'il ne saisisse réellement pourquoi. Sa mère, sa douce génitrice aux yeux bleus. Il aimait à faire couler les rivières de larmes que charriaient ses yeux entre le creux soyeux de son cou dénudé. À leurs côtés se tenaient ses grands-parents, et ainsi, plus il remontait, plus il reprenait le fil de sa propre généalogie jusqu'à revenir à ses ancêtres les plus anciens, vêtus de houppelandes, de bliauts, et de broderies à dentelles aux magnifiques manches évasées. Ce fût ensuite au tour de ses premières années à la faculté d'histoire, de ses premiers mémoires, puis de ses premiers écrits et enfin, le terrain. La vie de Raphaël avait défilé très vite. En vérité, vingt-huit ans, pour un contemporain, quel que soit son pays d'origine, ce n'est pas bien vieux. La suite de son histoire apparaît souvent comme beaucoup plus mystique, car en discutant de cette expérience avec d'autres victimes de retour post-mortem, il se rendit compte qu'il avait été bien plus loin dans le long tunnel et dans la mort qu'aucun autre ne l'avait été. C'est comme s'il était revenu au moment précis où tout allait devenir irréversible, et où il n'aurait bientôt plus été qu'un nom sur une épitaphe.

Raphaël ne doit pas cela au hasard, car selon lui, c'est une voix douce et chaude comme un thé vert au miel qui lui a parlé directement, comme s'il avait été seul dans le tunnel — il en déduisit qu'il ne pouvait s'agir que de Dieu, ou d'un de ses délégués principaux, comme un archange ou quelque chose comme ça.

— Raphaël Schtompt, je ne t'attendais pas aussi tôt, que viens-tu déjà faire ici ?

Bouche bée, le bonhomme ne savait quoi répondre et pourtant, sa langue se délia toute seule, et les mots fusèrent hors de sa bouche pour décrire l'exacte vérité. Il lui parla alors de son voyage au Pérou, pour lequel il avait dû emprunter l'avion, que cela n'avait pas été remboursé par son boulot, que cela l'avait vraiment mis en colère même s'il était déjà relativement aisé. Il

se plaignit également de cette maudite gourde d'eau qu'il avait utilisé pour faire cette randonnée sportive, et surtout, il se plaignit de cette foutue falaise au rebord beaucoup trop fragile pour qu'un guide touristique ne le laisse aller observer le paysage d'un peu plus près.

L'être de lumière entendit ses paroles et pour la première fois dans sa vie — ou plutôt, sa non-vie —, Raphaël se sentit enfin pleinement compris. La voix rétorqua :

— Ta mort n'est qu'un incident de parcours, Raphaël Schtompt (la chose informe de lumière se changea pour prendre un aspect humanoïde, sans qu'on puisse pour autant discerner correctement son visage. Était-ce une femme, un homme ?) Tu as maintenant le choix. Si tu prends ma main, je t'accueillerai dans ce royaume céleste, où tu seras avec tous les tiens et ceux qui te sont chers. Si en revanche tu décides de ne pas la saisir, tu retourneras d'où tu viens et tu vivras, parce que c'est ainsi que je l'ai décidé. Tu as un destin à accomplir, Raphaël Schtompt.

L'être l'irradia si fort de sa lumière qu'une marque apparût sur le dessus de sa main droite, mais uniquement à cet endroit.

Le jeune homme savait pertinemment que la situation aurait normalement dû l'abasourdir au point d'en perdre tous ses repères les plus primordiaux, mais avait-il seulement encore des repères en ce moment-même ? Il balaya un instant du regard les visages tournés vers lui, qui semblaient percer son esprit de leurs yeux clairvoyants. Personne ne bronchait, ils attendaient simplement sa réponse pour mieux l'accepter, sans aucun jugement de valeur. Les desseins des cieux n'étaient-ils pas assez grands pour qu'ils puissent trouver un remplacement à ce pauvre Raphaël ?

Contre toute attente, il ne saisit pas la main tendue devant-lui et préféra reculer d'un pas dans ce tunnel obscur, fort de cette nouvelle connaissance sur la vie après la mort, il était sûr que sa façon de se comporter en serait radicalement changée et qu'il avait un mont de rédemption à gravir pour mériter ce paradis qui lui était promis. Il crû apercevoir un sourire timide se dessiner sur le visage de ses ancêtres, et d'un seul coup, il chuta, inexplicablement, comme il aurait dû le faire s'il avait été un homme normal. C'était là le premier retour des repères de Raphaël : la gravité. Le fil de sa vie repassa dix fois plus vite cette fois-ci, comme si le tunnel était une immense boite à souvenir dans laquelle on revoyait sa vie comme un film, et que le fait de le traverser plus ou moins vite faisait suivre le même rythme aux souvenirs. En d'autres termes, ce cylindre était vraiment bien fichu, puisqu'il était prévu pour une ascension relativement douce, et donc, le fil du passé défilait de façon intelligible. En revanche, il semble que la chute de ce corridor ne soit pas une option que les pères créateurs avaient envisagée, puisque le film repasse à la vertigineuse vitesse d'un homme qui chute d'un immeuble. En d'autres termes encore : en quelques intenses secondes.

Le souffle de la vie lui revint dans une bruyante inspiration et dans de désagréables sensations d'étroitesse et de froideur. Sa vue était troublée, tout était sombre autour de lui. Avoir goûté à cette non-vie des plus succulentes et revenir sur Terre pouvait à bien des égards être comparé à une lampée de mousseux après une bouteille du plus fin des champagnes. Son guide touristique péruvien était penché au-dessus de lui, le visage empreint d'une inquiétude sans pareille. Il lui baragouinait des mots dans un dialecte qu'il n'était pas en état de comprendre en lui postillonnant au visage. L'homme dégaina son téléphone portable et appela des secours qui mirent une éternité à arriver. Raphaël, étrangement, ne ressentait aucune douleur à ce moment précis. Il était bien trop occupé à rassembler les fragments de la mosaïque de sa mémoire pour se souvenir distinctement de ce qui venait de lui arriver. Il ne savait pas s'il s'agissait d'un songe, d'une étrangeté auto-défensive de son esprit pour palier au fait qu'il savait être mort, ou si tout cela avait été bien réel. Il regarda alors le dessus de sa main droite, afin de constater définitivement la véracité de son expérience post-mortem. Il écarquilla en grand ses yeux, en

dépit du fait qu'il soit partiellement groggy. De la même façon que ce qu'il croyait être un ange avait dessiné avec sa lumière un ostensoir, il y avait sur le dessus de sa main précisément, trait pour trait, la même forme, à l'exception près que celle-ci était faite de sang, de déchirure, et de cailloux incrustés dans sa peau. Tous ces détails ne supplantèrent en rien la foi qui était née en lui à cet instant précis. Cet ostensoir sur sa peau, taillé dans sa propre chair et dessiné de son sang, était un signe divin, une idole qu'il était sûr de vouloir garder tout le restant de sa vie. Quelle ne fut pas la surprise des secours lorsqu'ils ne purent décrocher le regard de Raphaël du dessus de sa main, tandis que celui-ci ânonnait les seules prières qu'il n'avait jamais connu.

« Je vous salue, Marie pleine de grâce… »

XXIV. LA POURSUITE DE LA FOI.

Lorsque Raphaël ouvre à nouveau les yeux, il est allongé sur un lit d'hôpital, dans une chambre baignée de la chaude lumière significative d'une matinée ensoleillée. Assises à son chevet, Kelly et Samira lui ont apporté des fleurs, et, s'échappent de leurs tasses respectives un doux fumé de café fraîchement torréfié.

Kelly semble nerveuse, elle agite sa jambe et tape du plat de son pied contre le sol impeccablement lavé de l'hôpital, provoquant de petites secousses à peine perceptibles par le père, encore groggy.

Lorsque les deux femmes voient poindre à l'ouverture de ses paupières la couleur des yeux de Raphaël, leurs visages s'illuminent de sourires crispés.

— Que s'est-il passé ? demande Raphaël, à peine sorti de son sommeil.

— Du calme, répond Samira, tu es ici depuis quelques heures, ils t'ont retiré les plombs que tu avais un peu partout dans le corps, et fait des bandages. Heureusement que les carabines n'étaient pas aussi puissantes que des revolvers, tu étais une vraie passoire lorsque les ambulanciers t'ont ramassé près de la piscine.

— Les enfants vont bien ?

— Vous imaginez bien que non, dit Kelly, ils sont tous sous le choc, traumatisés. La police commence tout juste à recueillir les témoignages et à contacter les familles, c'était un sacré coup de filet. On a tapé un grand coup dans la fourmilière…

— Je croyais que la police était du côté des sectateurs, ou du moins, la plupart des effectifs.

— C'est le cas, continue Samira. Lorsque le jeune journaliste m'a demandé de vous laisser, j'ai tout de suite foncé chez moi pour en savoir un peu plus sur lui et ses recherches. Je ne te raconte pas le casse-tête que ça a été de percevoir toute son enquête seulement au travers des cartes. J'ai dû faire une sacré épuration, et je suis tombée sur le dossier « police ». J'ai vu qu'il avait des soupçons à l'égard des membres du commissariat. Alors, j'ai tout de suite procédé à une analyse personnelle de chacun des membres de la brigade — j'ai longtemps travaillé avec la police, alors que je n'avais pas encore vingt ans. J'ai repéré tous les comploteurs et les satanistes, et j'ai pris le soin de communiquer l'emplacement du manoir uniquement à mes contacts fiables, sur lesquels je pouvais compter. Tous les autres ont été évincés de l'affaire et ils ne savent encore rien de ce qui s'est déroulé au manoir. Les enfants seront restitués aux familles avant qu'ils ne puissent même envisager de quelconques représailles. Et puis, de toutes façons, sans leur tête pensante, ils ne sont plus qu'une bande de pervers désorganisés…

— Tu as fait du sacré boulot, Samira…, félicite Raphaël.

— Je n'en suis pas peu fière, en effet !

— Mais… Il y avait un deuxième jeune homme. Le premier, celui qui était avec moi et que tu as rencontré, il est mort, mais il avait un acolyte qui devait rester dans la voiture, juste à côté du manoir, est-ce que vous l'avez vu ?

Un silence pesant s'installe.

— Il a été retrouvé mort, lâche Kelly, quelques dizaines de mètres plus loin. Il a été noyé. La voiture dont vous parlez, quant à elle, n'a pas été retrouvée.

Raphaël prend sa tête entre ses mains.

— Il y a de quoi péter les plombs, c'est vrai, acquiesce Samira en posant une main conciliante sur l'épaule du père.

— Mon fils était là-bas, murmure Kelly. Mon fils, et mon ex-mari. Ils étaient tous deux là-bas.

— Et maintenant, où est votre fils ?

— J'ai demandé à Samira de faire des recherches durant votre séjour nocturne à l'hôpital. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, il est actuellement en voiture, en Italie.

— Il a été kidnappé ?

— Pas exactement, dit Samira avec un air circonspect. Il semblerait qu'il… Qu'il soit en train de conduire lui-même…

— Il n'y a pas un instant à perdre dans ce cas, déclare Raphaël en se redressant.

— Du calme, foudre de guerre, sourit Samira. Tu t'es quand même drôlement fait amocher hier durant toute la journée.

Raphaël jette un œil à sa main bandée, à ses pansements et passe d'un revers de bras contre son front humide de sueur.

Si un docteur avait balayé Raphaël, Kelly et Samira du regard, il aurait tout de suite décelé que la santé mentale des trois protagonistes était fortement atteinte, mais à différents degrés

pour chacun, et il faut bien reconnaître que Kelly est sans doute la plus mal lotie. Elle qui jusqu'à hier était cartésienne, ne se fondant que sur la logique, la science et la raison, la voilà plongée au cœur d'une affaire ésotérique dans laquelle toute sa famille se trouve impliquée. Elle, qui tient fébrilement sa tasse de café d'une main moite et peu assurée, tremblant à peine sous l'effet de la brûlure de sa paume contre la tasse tout juste tirée de dessous de la cafetière, se fend d'un conciliabule avec elle-même pour tenter de comprendre les tenants et les aboutissants de l'histoire dans laquelle elle baigne jusqu'au cou. Elle tente tant bien que mal de se contenir, de retenir les larmes qui affleurent à ses yeux à chaque instant — et elle ne sait elle-même pas comment elle parvient à accuser le coup de la sorte, sans d'ores et déjà se tirer une balle dans la tête avec son arme de service. Peut-être l'idée de retrouver son fils ? De se venger de cette entité démoniaque qui, non contente de lui prendre toute sa famille, a décidé de mettre en péril la sécurité du monde ? Ou tout simplement ne veut-elle pas encore y croire ? Peut-être que son esprit n'est pas prêt à encaisser le choc, le traumatisme pernicieux qui s'insinue en elle au compte goutte, comme s'il était si conséquent qu'il ne parvenait pas à passer d'un seul coup par la porte de l'acceptation de son esprit, et qu'il était obligé de filer comme une flaque d'eau *sous* cette même porte, au fur et à mesure, sans s'arrêter. Elle revoit sans cesse défiler ces images, elle entend à nouveau ces sons, elle pense aux enfants morts, dévorés, puis digérés. Elle y songe un instant, puis, secouant sa tête de droite à gauche d'un mouvement vif, elle chasse ces pensées morbides qui la hantent. Durant la nuit, Kelly n'a dormi que trois heures, et, le reste du temps, elle a eu le temps de faire le point sur tout ce qui venait de se dérouler : elle partait la veille pour conduire un juge soi-disant *possédé* par une entité démoniaque, en compagnie d'un prêtre spécialisé dans l'exorcisme. Elle était chargée de le cornaquer jusqu'au Vatican, sous les recommandations du commissaire. À peine sur l'autoroute, elle a été attaquée par deux camionneurs peu scrupuleux — probablement membres de la mafia, ou des amis, de près ou de loin, du juge Warrows, très certainement véreux, et qui ne voulaient pas voir leur « camarade » finir dans une quelconque salle secrète au Vatican. Peu après, en faisant une déposition au commissariat de Montpellier, elle est kidnappée par deux armoires à glaces qui la conduisent jusqu'à un manoir dans lequel se déroulent des cérémonies perverses et tordues au détriment de pauvres bambins, torturés, violés, dévorés, ou vendus. En effet, la santé mentale de Kelly Vance venait d'en prendre un sacré coup, ce soir-là. Elle sait que si elle a été impliquée dans toute cette affaire, c'est parce que Kilian avait encore une once de lucidité, même possédé par un démon.

Raphaël, quant à lui, n'est pas si atteint par tout cela qu'on pourrait aisément le croire. Même si depuis hier il a combattu des démons, vu des horreurs, des enfants morts dans le trou dérobé d'une vieille cabane au fond d'un jardin obscur, qu'il a assisté à la mort tragique et répugnante d'un jeune homme innocent, Raphaël sait que tous ces gens, tous ceux qui sont tombés, qui sont passés de vie à trépas, sont passés de l'autre côté, par le même chemin cotonneux que lui lorsqu'il fit son EPM — à la différence près que eux, n'en sont pas revenus. Sa foi indéfectible en Dieu lui permet de rester stable psychologiquement, et de se dire que ceux qui sont partis sont à présent dans un monde meilleur, un monde qu'il a failli connaître. En se rendant devant les portes de ce paradis dans lequel les Hommes ont le droit de se rendre post-mortem, il s'est assuré de pouvoir vivre sa vie pleinement, sans regrets et sans peur du futur ni de la mort. Car, même si mourir est un moment de solitude des plus extrêmes, la longue ascension dans le tunnel des aïeux est une délicieuse expérience : apaisante et bien trop courte. Même la vue de ces démons n'effraie pas Raphaël. Puisque les anges existent, il est de bonne guerre que leurs homologues maléfiques aient aussi leurs places dans le monde. Pour lui, l'univers n'est qu'un parfait équilibre entre le bien et le mal, sa vision manichéenne et presque enfantine lui permet cependant de toujours rester dans le droit chemin et de toujours se comporter de la façon la plus adéquate pour faire le bien.

Quelques examens succins plus tard, Raphaël, Kelly et Samira sont dehors, devant la voiture de la voyante. Comme la veille, Kelly se place au volant. Mais, cette fois-ci, Samira est à

l'arrière. Raphaël et Kelly savent que, plus que jamais, ils auront besoin des pouvoirs de la voyante pour retrouver Mattéo et arrêter Ah'Buh et ses rejetons.

— Le temps que nous arrivions jusqu'en Italie, le Démon aura probablement déjà fait son œuvre, dit Raphaël.

— Je ne crois pas, mon père, répond Kelly en arborant un sourire satisfait.

— Pendant que tu dormais dans ton lit d'hôpital…, reprend Samira.

— …Nous avons pris le soin d'acheter des billets d'avion pour Rome. Nous décollons dans moins d'une heure, il n'y a pas de temps à perdre, continue Kelly en faisant crisser les pneus et en roulant à pleine vitesse.

En pleine route, Raphaël, Kelly et Samira se perdent en conjectures :

— Je ne comprends pas pourquoi le Démon se jette corps et âme en Italie, si près du Vatican, déclare Samira d'une voix pensive.

— Aucune idée, rétorque Kelly, mais il a mon fils.

— Qui est le père ? blêmit Raphaël.

— Mon ex-mari. Je ne vous l'ai pas dis, mais je l'a retrouvé mort dans le manoir. Le « démon » s'était emparé de lui. Il avait une lettre... Une lettre d'adieu, de rédemption, une sorte de demande de pardon.

Kelly explique en détail les tenants et les aboutissants de cette dernière trace de Kilian, non sans de nombreux sursauts d'émotion mal dissimulés.

Le père fait un signe de croix et marmonne une prière.

— Qu'avez-vous encore ?

— Kelly, reprend calmement Raphaël, si le Démon était votre ex-mari avant qu'il ne meure et qu'il vous a fait cet enfant alors que la bête était déjà en lui, vous êtes intrinsèquement liés au démon, vous et votre fils. Votre enfant est donc… Un demi-démon.

— Arrêtez avec vos conneries.

— Racontez-moi son enfance, était-il chétif ?

— Il l'était comme un enfant.

— Lui arrivait-il de se blesser ? reprend aussitôt le père, ne laissant aucun répit à Kelly.

— Il se faisait mal de temps à autres, oui.

— Mais il n'a jamais saigné, pas vrai ? Avez-vous déjà vu la couleur de son sang ?

— Je… Je l'ignore, peut-être, je…

— Vous vous en souviendriez, croyez-moi. Le Démon s'est trouvé un réceptacle à sa hauteur, un enfant mi-homme mi-démon. En d'autres termes : un mortel physiquement immortel. Nous ne pouvons rien contre lui.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Dieu seul sait si le Vatican sera suffisant pour contenir cette puissance démoniaque.

— Cela ne nous dit pas pourquoi il se rend jusqu'en Italie, reprend Samira.

— Il a probablement un but en tête, répond Raphaël, il devait d'abord prendre le contrôle du réceptacle, puis seulement ensuite se rendre jusqu'en Italie.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir été jusque Montpellier directement en incarnant Jacqueline Sabordino, ou un autre ?

— Parce qu'en étant en contact si longtemps avec l'ex-mari de Kelly, leurs âmes ont dû finir par se lier pour ne faire plus qu'une. Tant que l'humanité de… ?

— Kilian, répond Kelly.

— …Tant que l'humanité de Kilian hantait son esprit, il ne pouvait pas complétement disposer de ses réceptacles. C'est sans doute pour cette raison qu'il ne s'est pas encore totalement déchaîné et qu'il n'a pas détruit la moitié de la ville. Maintenant que votre mari n'est plus là pour le canaliser, il va peu à peu retrouver tous ses pouvoirs. Nous devons agir, et vite !

— Comment Kilian a-t-il pu servir de catalyseur à ce point ? l'interroge Kelly, une pointe d'émotion au fond de sa voix chevrotante.

— Il devait avoir un mental d'acier pour ainsi supporter le Démon si longtemps sans se suicider ou se métamorphoser. Il a dû comprendre l'importance de son rôle dans cette histoire, et il a probablement développé deux personnalités différentes: une de valet démoniaque, et une de père de famille vertueux, souhaitant à tout prix protéger les siens.

Pile à l'heure souhaitée, Raphaël, Kelly et Samira arrivent à l'aéroport et ne tardent pas à embarquer dans l'appareil. D'après les calculs de la voyante, si l'enfant est déjà parti cette nuit pour l'Italie, ils arriveront à peu de chose près en même temps.

— Mon père, dit Kelly d'une voix pensive en regardant les nuages défiler par le hublot, existe-t-il un moyen physique pour vaincre le Démon qui hante mon petit garçon ?

— Il existe un moyen, mais cela ne vous plaira pas.

Elle le regarde avec insistance.

— Bien, continue-t-il. L'entité démoniaque ne peut pas *réellement* être tuée par les moyens terrestres traditionnels. Nous pouvons simplement tuer son réceptacle et cela ne dérangera pas le démon puisqu'il ira immédiatement se nicher dans un nouveau corps dont il prendra peu à peu le contrôle. Le plus souvent, on utilise l'exorcisme pour faire sortir la bête de la victime, après quoi nous le chassons en invoquant le seigneur à travers de multiples prières. Mais, dans le cas de votre fils, c'est un peu plus compliqué… C'est un demi-humain possédé par un démon, et, de ce fait, nous ne pourrons — et ne voulons — pas le tuer. Malheureusement, nous n'aurons peut-être pas le choix. Il existe certains vieux prêtres au Vatican qui sanctifient les armes de guerre des dévoués qui s'en vont combattre le mal. Une sanctifiation serait notre seule chance de pouvoir toucher le démon au même titre que le réceptacle.

— Vous voulez dire que…

— …Qu'en tuant votre fils avec une arme sanctifiée, nous serions définitivement débarrassés du démon, et que c'est actuellement notre seule chance.

Kelly se retourne contre le hublot, probablement heurtée. Raphaël n'en rajoute pas d'avantage, il sait la gravité de la situation, mais, même s'il n'aime pas voir les femmes pleurer, son côté chevaleresque lui interdit de mentir, en toutes circonstances.

— Ce n'était pas très délicat de ta part, Raphaël, dit Samira.

— Je n'allais pas lui faire avaler des couleuvres, répond-il en se tournant vers son amie.

— Il n'existe vraiment aucune autre solution ?

Conscient que Kelly a l'oreille bien tendue pour entendre sa réponse et que celle-ci pourrait l'anéantir plus qu'elle ne l'est déjà, Raphaël se contente de décliner presque imperceptiblement de la tête en durcissant son regard.

Samira se renfonce dans son siège, Raphaël aussi et Kelly ne bouge plus du trajet.

La jeune lieutenant perd son regard dans l'immensité de la mer méditérannée, des côtes Italiennes et des nuages. Elle se dit que si Raphaël regardait également par le hublot, il y verrait quelque part le paradis tandis qu'elle, elle le cherche désespérément. Comment peut-il croire à autant de conneries ? Et pourtant, ces deux jours en sa compagnie ont définitivement tués la cartésienne. Comment ne pas y croire, à présent ? Perdue entre ses pensées de voyance et de démon, Kelly s'assoupit, accablée de fatigue et de remords.

La jeune femme est réveillée à peine une heure plus tard par Raphaël : les voilà en Italie.

— Savez-vous exactement où aller, mon père ?

— Nous allons aller chercher de l'aide auprès des pères sanctificateurs au Vatican.

À la sortie de l'aéroport Léonard de Vinci, il n'est pas difficile pour les trois investigateurs de trouver un taxi. Même s'ils ne parlent pas Italien, ils parviennent — surtout Kelly — à baragouiner quelque chose de compréhensible en Anglais qui signifie qu'ils souhaitent se rendre au Vatican.

L'homme qui conduit le taxi est dans la fleur de l'âge, cheveux longs et grisonnants : un bel italien poivre et sel légèrement bedonnant. Il tente à de nombreuses reprises d'adresser la paroles à ses passagers — quelque peu crispés — mais sans succès. Il se créé une nouvelle langue dans le taxi, sur l'A91 qui mène jusqu'à Rome : un mélange fort exotique d'anglais, de français et d'italien. Le conducteur parvient quand même à décrocher quelques sourires tendus en parlant un peu de lui, de sa vie et de la ville de Rome, mais rien de plus. Il ne connaît ni les tenants ni les aboutissants du voyage de Raphaël, Kelly et Samira jusqu'ici.

Les trois acolytes demeurent silencieux le reste du trajet. Ils sont subjugués par la beauté de Rome, par les ponts qui passent au-dessus du Tibre, et par les jardins fleuris en cette douce saison.

Le chauffeur les dépose sur le boulevard Castello, duquel ils peuvent déjà apercevoir l'imposante Basilique de Saint-Pierre et la place qui la précède, sur laquelle s'affairent et fourmillent des centaines de touristes venus visiter le Vatican.

Lorsqu'ils posent le pied sur la place Saint-Pierre, ils sont tous les trois sidérés par sa grandeur et sa magnificence. Sans se perdre dans des contemplations plus que superficielles à l'heure actuelle, Raphaël entraîne ses deux coéquipières jusque dans la Basilique.

Après avoir gravi les escaliers, ils sont emmenés par la masse sous une arche de pierre supportée par deux épaisses colonnes de marbre. Les grilles de la porte par laquelle ils passent

sont décorées de formes en filigranes. Le plafond ne déroge pas à la règle de la perfection décorative et architecturale non plus. Il est richement nanti de formes tape-à-l'œil tantôt nacrées et tantôt dorées en relief. Les trois protagonistes suivent la cohorte de touristes qui s'empressent de passer la lourde porte gravée d'inscriptions qui les sépare de l'intérieur de la Basilique.

Raphaël connaît très bien la Basilique Saint-Pierre. En revanche, ses deux coéquipières sont très loin de se douter que ce qu'elles ont pu observer à l'entrée en écarquillant les yeux de surprise, n'est que l'avant-goût d'un spectacle bien plus phénomènal encore, certainement le plus grandiose qu'elles aient pu voir en ce jour.

Autour d'elles : un magma visuel de statues, de fresques, de touristes et de marbre. Toutes ces colonnes, tous ces piliers, toutes ces scènes peintes sur du vitrail, elles n'en connaissent pas la moindre signification, ni un fragment, le plus infime qui soit, des histoires qu'elles racontent. Tout est illuminé, la Basilique est baignée d'une chaude lumière blanche qui irradie dans toute la pièce. En contemplant cet endroit sacré, Raphaël se sent empli à nouveau d'une foi comme lavée à la javel. Il aurait pu, durant ces deux jours, penser que Dieu les avait abandonné. Au contraire, le fait de se retrouver dans cette église, au plus proche de l'institution religieuse, lui prouve une nouvelle fois que son Seigneur veut de lui et qu'Il lui réservera une place auprès de lui lorsque viendra son heure. Si cela n'avait pas été dans les desseins de Dieu, ses pas l'auraient sans aucun doute conduit autre part, dans un autre enfer que celui de cette enquête dans laquelle ils s'enlisent, lui et ses coéquipières.

À l'inverse de Raphaël, Kelly et Samira se sentent plutôt oppressées par tant de foi. Est-ce parce que la Basilique est immense, et, qu'au sein de celle-ci, elles se sentent minuscules, ou est-ce parce qu'au coeur d'une telle institution, elles ne peuvent que contempler l'insignifiance de leur propre vie pour un Dieu qu'elles ne partagent pas avec Raphaël ? Après tout, si un fidèle meurt, il y en aura toujours un pour le remplacer.

Kelly et Samira peinent à suivre le père dans les dédales de touristes. Il semble parfaitement savoir où il va, alors qu'elles, pataugent misèrablement dans l'incompréhension la plus totale. Être ainsi prises en étau dans une marmelade de parfaits étrangers venus contempler les merveilles de l'architecture Vaticanaise peut être déconcertant pour les aficionados du tourisme.

Ils se retirent tous les trois vers une salle un peu moins fréquentée, et Raphaël enjambe furtivement une barrière qui conduit jusqu'à un couloir dérobé.

Le corridor s'enfonce de plus en plus profondément dans la Basilique et sous terre, par la même occasion.

— Où sommes-nous ? demande Kelly, qui jette des regards circonspects autour d'elle.

— Dans l'un des premiers lieux secrets du Vatican : la Chambre des Miracles.

— Qu'est-ce que c'est que ça, au juste ?

— C'est une sorte de repaire de religieux. C'est également là que sont archivés tous les miracles.

— Comment est-ce que vous connaissez des endroits comme celui-ci, vous ? Vous n'êtes pas juste un prêtre de province dans une petite ville paumée lorsque la saison n'est pas touristique ?

— Mais je suis avant tout un éminent membre de ce clergé secret. C'est nous qui officions les

exorcismes et qui nous chargeons de toutes formes de manifestations paranormales.

Elle secoue la tête, l'air dépitée. Plus rien ne l'étonne, en vérité.

Ils sont uniquement éclairés à la lumière de torches embrasées le long de ce couloir — de plus en plus étroit. Kelly sent à travers ses semelles la fraîcheur des dalles sous ses pas chancelants. L'endroit est humide, ils doivent maintenant être beaucoup plus profondément sous terre qu'ils ne l'étaient auparavant. Ils débouchent sur le seuil d'une lourde porte de bois munie d'un judas coulissant.

Raphaël presse le bouton de l'interphone juste à droite de la porte, fiché contre le mur.

La sonnerie joue une musique d'orgue lointaine et quelqu'un décroche après quelques tonalités.

— Père Georges Harras, j'écoute.

— Père Raphaël Schtompt, je suis accompagné. Pouvez-vous nous ouvrir la porte ?

Un bruit strident retentit, puis la porte cède.

— Bienvenue dans les archives paranormales du Vatican, déclare Raphaël en avançant au centre d'une allée qui s'éclaire au fur et à mesure qu'ils avancent.

Autour d'eux se trouvent des dizaines de bibliothèques dans lesquelles croupissent de vieux livres aux reliures de cuir, et des parchemins momifiés. L'envie tiraille Samira de toucher à l'un de ces ouvrages, mais, lorsqu'elle pose le doigt dessus, une voix rauque retentit :

— Veuillez retirer vos mains de ce manuscrit, madame, dit la voix qui émane du bout du couloir.

Le père Georges Harras avance dans la lumière. Il est grand et fort, légèrement bedonnant. Son visage anguleux et rude cache des traits rieurs lorsque les temps sont plus enclins à les laisser ressortir. Une fine moustache décore le dessus de sa lèvre supérieure et un léger bouc orne son menton allongé. Une vilaine balafre lui mange la moitié du visage, elle ressemble à la marque d'une griffure profonde, comme celle des ces chasseurs qui traquent le gros gibier. Ce gibier là ne devait pas être commode, et il devait probablement être d'autant plus gros que les titigres de la savane. Le père Georges Harras est vêtu d'une épaisse robe de bure en laine marron, comme les moines d'antan. Lorsqu'il parle et que sa bouche s'agite pour laisser passer sa voix caverneuse, un obscène bruit de conglommérat de salive mal évacuée claque contre les parois de ses joues et vient se jucher jusque sur le bord de ses lèvres, comme ces chiens qui ne savent pas aboyer sans innonder le sol de leur bave. Ce dysfonctionnement est à tel point anormal et dérangeant que Kelly se demande s'il n'a pas eu un accident, ou s'il n'a pas subi un traumatisme mental pour être ainsi.

— Bien le bonjour, père Raphaël Schtompt, ravi de vous voir à nouveau parmi nous. J'espère que votre mission est de la plus haute importance pour ainsi faire pénètrer au sein de nos murs des non-initiés.

— Le lieutenant Kelly Vance (elle salue de la main) est en mission avec moi, en effet. Samira, quant à elle, nous aide dans nos recherches — elle est voyante.

Le second prêtre esquisse un pas sur le côté, et, d'un geste affable, invite les trois acolytes à progresser à ses côtés dans le reste du couloir illuminé.

La marche se fait dans un silence mortuaire. Les pas du père Harras sont lents et appuyés —

Raphaël, Kelly et Samira sont obligés de se caler à son rythme de marche, afin de ne pas le devancer. Sans un mot qui siffle dans l'air, les poignées de minutes qui séparent les nouveaux venus de l'enceinte de la chambre et de l'ordre de la Guilde Des Exorcistes paraîssent une éternité. Chaque pas résonne contre les alcôves de pierre — toujours pas un mot.

Le père Harras mène les trois compagnons jusqu'à la porte principale de l'Ordre — ils n'étaient que dans l'antichambre. Une grosse clé est nécessaire pour faire céder la serrure. Le père Georges Harras sort du dessous de sa robe de bure un chapelet de bois, et, il rentre la croix qui le termine dans ladite serrure pour ouvrir la porte dans un bruit sourd et fracassant.

Ils pénètrent ensemble dans ce qui semble être une rotonde qui fait épicentre au reste des locaux de l'ordre. Il y a une porte à chaque point cardinal. La grande pièce ronde n'est éclairée qu'à la lumière de torches, et elle est superbement décorée — des fioritures du même acabit que celles de la Basilique et sûrement tout le reste du Vatican.

Un fatras de caisses sont empilées sur le côté, à l'entrée.

Ils s'installent autour d'une longue table de bois et Raphaël lui explique les tenants et les aboutissants de la mission, ainsi que ce qu'ils risquent en ce moment-même.

— Bien, déclare le père Harras. Samira, pouvez-vous nous aider à localiser l'enfant ?

Lorsqu'elle se concentre et qu'elle tire les cartes, Samira peut se projeter dans le présent de sa cible et la voir plus ou moins distinctement, même au milieu d'une foule de badauds agités. Comme à chaque fois, elle est sûre de son coup et commence à œuvrer tandis que ses compagnons s'attroupent autour d'elle sans dire un mot, juste pour contempler l'art divinatoire en pleine action — les prêtres sont curieux d'observer les magies paiennes.

Mais cette fois-ci, les yeux de Samira se révulsent tandis qu'elle se penche sur son jeu de cartes. Elle est prise de trémulations et pousse de petits gémissements. Impossible de la faire sortir de cette sorte de transe hypnotique dans laquelle elle est entrée.

Elle est passée dans un autre monde.

XXV. LES ROUAGES DU TEMPS.

De son côté, elle marche. Elle est au coeur de la place Saint-Pierre sous le ciel zinzolin d'une nuit d'été. La lune pâle éclaire son visage penaud. Elle marche et elle fait le tour de la place, sans même savoir pourquoi, sans même pouvoir s'arrêter. Elle commence son labeur par le bout des marches qui mènent jusqu'à la Basilique et effectue de larges cercles. À chaque pas qu'elle fait, c'est un nouveau jour de sa propre vie qui se lève. Elle ne voit pas tout le fil de son existence défiler devant ses yeux comme lorsqu'on meurt, mais des jours qu'elle n'a pas encore vécu et qui filent à une vitesse folle, comme si, d'un seul coup, elle avait décidé de prendre le TGV pour suivre le cours de sa vie. Elle sent le poids de chaque jour qu'elle passe se ficher dans ses muscles et l'accabler d'avantage. Samira sait que tous les rails mènent à une gare, et, qu'au bout d'un certain temps, c'est le terminus. Mais, inlassablement, elle marche, faisant se lever et se coucher le soleil aussi vite que ses pas la portent jusqu'à la dalle suivante de la place Saint-Pierre, elle-même désespérément vide.

— Tu te targues, petite mortelle, de connaître le futur et de l'interpréter. Voici le tiens, dit une voix d'enfant transformée par une immonde mutation.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— T'emmener au terme de ton existence. Te mettre au bord du vide et te laisser t'y jeter. Déjà dix ans se sont écoulés depuis que tu as commencé à marcher. Ta vie vaut-elle vraiment la peine d'être vécue ? Regarde un peu ça : 12 juillet 2027, énièmé déception amoureuse et quelques mois plus tard — et je suis prêt à parier que cela avait un lien — tu accouches : deux beaux bébés, deux jumeaux. Ah, dommage… (la voix se fait narquoise) L'un d'eux meurt et tu élèveras le premier toute seule. Presque la quarantaine et mère célibataire, contrainte de

s'occuper de ses cinq autres enfants. Oh, qu'est-ce que nous avons là ? 03 Septembre 2029 : décès de ta mère maternelle — d'un cancer, visiblement. L'avais-tu vu dans tes cartes, petite sotte ?

— Arrêtez, sanglote Samira.

— Continue de marcher, ne t'arrête pas, aucun jour de ta misérable vie n'est intéressant. Ce n'est qu'une affligeante succession de déceptions et de chagrin. Ne savais-tu pas que ceux touchés par la grâce du troisième oeil comme toi sont plus susceptibles d'attirer les esprits ? Pensais-tu pouvoir jouer avec eux et leur patience sans un jour recevoir la juste monnaie de ta pièce ? 28 février 2030 : cette fois-ci, c'est ton père qui meurt. Accablé de tristesse après le décès de ta mère, il se donne lui-même la mort en s'enfilant des cachetons plein le cornet. C'est toi qui le retrouves au fond de son lit, noyé dans sa salive encore mousseuse, le regard vide tourné vers les fissures du plafond. Tu les vois, ces images ? Regarde-les bien, imprime-les au fond de ton petit crâne. On ne joue pas avec les morts, ni avec le temps, sans en payer les conséquences.

— Je vous en prie, dit-elle en tentant de résister à l'emprise du démon sur elle.

Elle essaie d'arrêter de marcher. Bien que son pas soit légèrement plus lent au prix de maintes gouttes de sueur et d'un épuisement mental titanesque, elle est toujours la marionnette principale du cruel théâtre d'Ah'Buh.

— Veux-tu vraiment vivre cette vie toute entière ? Si tu veux, je peux encore accélérer le mouvement afin de soulager ton supplice. Mais, pour cela, il faudra que tu m'implores.

— Pitié !

— 24 Décembre 2031 : toujours désespérément seule au réveillon de Noël. Tes enfants seront placés à la charge de son père et tu boufferas des pâtes toute seule devant le bêtisier à la télé dans l'espoir que celui-ci arrache un piètre sourire à ton visage torturé. Ensuite, tu déambuleras comme une âme en peine dans les rues de Montpellier, cherchant un peu de réconfort et de chaleur sur la place de la Comédie, ou dans les bars les mieux fréquentés. Tu marcheras définitivement seule ce soir-là, personne ne voudra de toi. Tout le monde sera entre amis, en famille, en couple, et toi, toi tu seras en tête à tête avec ta peine et ta solitude. Au fond, ces pouvoirs sont les seules choses qui te maintiennent en vie.

— Arrêtez !

— Je n'entends rien à ce que tu dis, supplie-moi encore ! Tu dis à tous tes clients que les cartes voient l'avenir mais qu'elles peuvent ne pas avoir accès à certains angles du futur et qu'elles ne sont qu'une infime ouverture sur celui-ci. Avais-tu vu ce moment ? Avais-tu vu approcher ta propre fin ? Hier et demain seront pour toi la même journée, Samira, la boucle est bouclée. En un claquement de doigt, je vais t'épargner des années et des années de souffrance et de solitude. Tu devrais plutôt me remercier. Je suis omnipotent, misèrable mortelle. *Moi*, je sais précisément quand ton heure sonnera, et je sais que quoi que tu fasses, cela se produira de toutes façons.

Raphaël, Kelly et le père Harras tentent de maintenir la voyante dans un état de santé convenable en la mettant en position latérale de sécurité et en appelant au secours le médecin du Vatican. Le père s'apprête à tenter un exorcisme à vif, quand soudain, tous s'aperçoivent que, à mesure que le temps passe, les traits de Samira changent et se durcissent, ses cheveux se raidissent et se teintent de blanc. D'abord, la vieillesse s'implante dans les racines des cheveux puis se métastase jusqu'aux pointes et à l'épiderme. Son visage commence à se froisser comme du vieux chiffon et se creuse en même temps. Le père Harras exécute un signe

de croix et recule, conscient de sa manifeste impuissance.

— Il faut faire quelque chose, déclare Raphaël la voix chargée d'émotion.

— Il n'y a rien que nous puissions faire, mon père, intervient George Harras. Elle est entre les mains du démon le plus puissant que nous ayons eu à combattre, je le crains. Je peux sentir sa présence. Il est ici, entre les murs du Vatican.

— Il faut l'aider ! dit Kelly, en tombant à genoux à côté de Samira et en prenant son visage entre ses mains, comme pour tenter d'arrêter ses inquiétantes trémulations.

— Nous allons devoir nous battre, dit solennellement le père Georges Harras. Nous allons sanctifier nos armes dans le bénitier des anciens. La Guilde des Exorcistes va reprendre du service, ce soir.

Samira n'avance plus, elle est fixe au bord du vide de son existence.

— Voici, imprudente mortelle, le dernier jour de ton existence, et, il est d'une banalité affligeante. Vois par toi-même.

La voyante, dont les larmes montent aux yeux, se contemple gémir sur un lit d'hôpital dans laquelle elle croupit depuis probablement longtemps. Pas une fleur ne pousse sur la table de chevet à côté d'elle, seulement des boîtes et des boîtes de médicaments, comme s'il en poussait par le petit meuble de bois lissé. On entend des « bips » stridents à un rythme régulier. Samira est perfusée de tous les côtés, maintenue en vie artificiellement par d'affreuses machines qui articulent leurs horribles membres métalliques comme des humains.

— Nous sommes le 06 Juin 2047, Samira, dernier jour de ton insignifiante existence. Cela fait des mois que tu comptes les visites que tu as reçu. Tes enfants sont venus une fois, mais c'était uniquement pour te soutirer encore un peu d'argent avant que tu ne passes définitivement l'arme à gauche. Ton ex-mari s'est trouvé une nouvelle femme, il vit très heureux. Je crois même que ton fils ainé préfère sa belle-mère à sa propre génitrice. Quand vient la fête des mères, c'est à elle qu'il vient rendre visite, une bonne bouteille à la main, et pas à toi. Toi, il te laisse crever sur ton lit d'hôpital, conscient du fait que chaque souffle qui sort de tes poumons encrassés te rapproche un peu plus de la mort et de la damnation éternelle, car c'est à cela que sont condamnés ceux qui monnayent leurs pouvoirs de voyance. Lors de ce dernier jour, tu n'es pas un légume, tu n'es pas non plus sous morphine, ce qui te laisse d'interminables heures pour réfléchir et repenser à ta vie. Tu repenses à tes rêves, songeant qu'aujourd'hui tu n'as plus que des regrets. Tu repenses à tes réussites en traînant l'épais boulet de tes échecs. Enfin, tu repenses à l'amour, en contemplant la ruine calamiteuse de ta vie de couple. Au fond, pour toi, quitter ce monde ne peut pas être une si mauvaise chose. Tu en es rendue à un point où tes forces t'abandonnent d'elles-mêmes pour s'enterrer et tu t'engouffres peu à peu dans le marasme de la mort. Ton cancer, c'est la solitude. En même temps, qui voudrait vivre avec une bonne femme qui attire à elle tous les esprits des alentours ? Il fallait t'attendre à ce que tout le monde te fuie, à ce que personne ne t'aime et à ce que tous te rejetent, Samira. En ce 06 juin 2047, tu sais que ta place n'est plus parmi les vivants. Et c'est au moment où tu réalises cela que les « bips » cessent et que tu t'enfonces avec un sourire presque béat dans les filets d'Hadès. Je te l'avais dis, une banalité affligeante. Est-ce vraiment ça que tu veux ? Une vie longue et douloureuse ?

La jeune femme pleure à chaude larmes, et, sans pouvoir faire demi-tour, recommence à marcher tout doucement. Elle sait que lorsqu'elle aura posé le pied sur la dalle suivante, il n'y aura plus rien. La bobine sera terminée et elle disparaîtra en même temps que la fin du générique du film de sa vie. Le bout de son pied touche la dalle, il est déjà trop tard…

XXVI. SANCTIFICATION.

Au bas mot, Samira a soixante-dix ans, les traits tirés, rachitique et souffreteuse. Elle respire difficilement, elle semble à bout de force. Raphaël la tient entre ses bras tandis que le père Georges Harras est en train de réunir les membres de la Guilde des Exorcistes par téléphone. En quelques fatales secondes, le coeur de la jeune femme esquisse un dernier sursaut, il pulse encore un peu de sang dans les veines de la pauvre voyante, puis s'arrête, pour ne plus jamais se remettre en marche. Elle pousse son dernier soupir, un sourire béat se dessine sur son visage tandis que ses yeux vides fixent le plafond de la pièce.

Raphaël tente de réprimer ses larmes, en vain. Kelly reste stoïque, affectée même si son regard demeure de marbre. Ils viennent encore une fois d'assister à l'oeuvre du démon.

En une heure de temps, alors que Raphaël, Kelly et le père Harras sont assis autour de la massive table principale de la guilde, tous les membres qui étaient présents dans l'enceinte du Vatican — ou juste autour — sont réunis. Ils sont six religieux supplémentaires à se joindre au combat contre le Démon. Tous ont répondu à l'appel du père Georges Harras à affronter la bête ensemble. Il la sait trop puissante pour ne serait-ce qu'essayer de la contrer par ses propres moyens — Samira en a d'ailleurs fait les frais. La moyenne d'âge se situe dans la cinquantaine passée. Kelly reste dubitative devant cet étalage de vieux prêtres — certes, encore convenablement bâtis — mais d'apparence bien trop âgés pour mener un quelconque combat.

— Est-ce tous les renforts dont nous disposerons ? demande Raphaël, tentant de dissimuler la déception que sa voix trahit.

— Ce sont les seuls prêtres et cardinaux qui pourront nous venir en aide aujourd'hui, mon père, répond Georges Harras sur un ton calme.

— Super, s'agite Kelly, et c'est avec cette armée de papys que vous voulez arrêtez le dingo qui est à l'intérieur de mon fils ?

— L'âge n'a que peu d'importance, la réprimande Georges Harras, ce qui compte, c'est la foi.

— Et l'expérience, complète l'un des nouveaux arrivants.

Le père Harras acquiesce d'un mouvement de tête, puis reprend :

— Nous allons tout d'abord donner les derniers sâcrements à la jeune femme étendue ici, dans ce caveau que j'ai dépêché avec l'aide de mes deux compagnons spécialement pour l'occasion. Elle a offert sa vie à notre cause, et pour cela, je lui fait l'honneur de reposer à jamais dans un lieu saint, où tous ceux qui combattent le mal dans ce monde pourront venir se recueillir. Elle ne sera pas morte pour rien.

— Vous ne la renvoyez pas dans sa famille ? demande Kelly.

— Ils ne la reconnaîtraient pas, et, quand bien même ils la reconnaîtraient, ils ne comprendraient pas pourquoi elle est maintenant si vieille. Il vaut mieux leur éviter toute rencontre avec ce genre de paranormal terrifiant.

— Foutaises ! Elle était voyante, vous ne pensez pas que sa famille avait déjà plus ou moins l'habitude du paranormal un peu flippant ?

— Elle n'avait pas de famille, conclut Raphaël. Samira vivait seule avec ses cinq enfants. Sa seule famille proche étaient ses parents. J'irai moi-même les voir s'il le faut pour leur annoncer le décès de leur fille. Je n'en dirai pas plus que nécessaire.

Après avoir appliqué à Samira les derniers sacrements et psalmaudié un chant funéraire, tous font leurs adieux à la jeune femme, enterrée dans un caveau entre les murs du lieu le plus secret du Vatican.

Le père Georges Harras se retourne vers sa petite assemblée pour déclarer ouverte la chasse au démon qui hante les murs du Vatican.

— Quel est son but, selon vous ? demande Raphaël.

— Le Pape, bien entendu.

— Il faut faire vite pour l'empêcher de se donner la mort, presse Kelly.

— Il ne se donnera pas la mort. Si tout ce que vous m'avez raconté est vrai, le corps qu'il a maintenant en sa possession l'arrange beaucoup trop pour vouloir s'en séparer.

— N'est-il pas censé ne pas pouvoir mourir des moyens physiques ?

— Il peut quand même se donner la mort à lui-même. Ses pouvoirs de démon ne sont pas ce qu'on peut appeler des « moyens physiques ». Il lui suffirait de les utiliser contre lui.

— Quand allons-nous frapper ?

— Nous allons attendre la nuit que le Vatican se vide de ses touristes avant d'agir. Il ne peut pas agir non plus. Il risquerait d'attirer trop de regards vers lui. Il doit être en train de patienter, tout comme nous.

Il est bientôt dix-sept heures, les prêtres du Vatican cornaquent Raphaël et Kelly jusqu'à un ancien bénitier, dont l'eau aurait été bénie des centaines d'années plus tôt par le Pape lui-même. C'est tout juste s'il doit en rester un litre. Le précieux liquide est préservé à température idéale entre des murs caverneux afin que pas une goutte ne s'en évapore. Autour, tout est noir, pas une lumière autre que celle de la pièce d'à côté qui s'infiltre par l'entrebâillement de la porte ne pénètre. Tous sont postés autour du bénitier, attendant le feu vert du père Georges Harras pour commencer à tremper les armes qu'ils souhaitent utiliser dedans.

Le premier s'avance, il y trempe avec soin un poignard en murmurant quelques incantations.

Le second s'avance, il fait barboter dans l'eau un martelet d'acier, puis effectue un signe de croix.

Le troisième s'avance, il baigne le bout d'une hallebarde de Garde-Suisse, puis se retire dignement.

Ainsi, tous bénissent leurs armes et viennent les tours de Raphaël et de Kelly.

Le jeune prêtre s'avance, enhardi par la volonté de vaincre la bête et d'accomplir sa mission, et trempe dans l'eau bénite une lame courte qu'il range aussitôt.

Kelly marche vers le bénitier, dégaine son revolver, en retire le chargeur, et laisse tomber toutes les balles de celui-ci, une par une, dans l'eau sacrée. Treize chances d'abattre le démon.

— Incroyable, dit Kelly en replaçant ses balles dans le chargeur. Nous sommes à une ère où les prêtres sont conviés à participer à une assemblée de chasse au démon par téléphone, voire, par texto, et vous n'êtes pas foutus de prendre autre chose pour le combattre que vos satanées poignards, marteaux, lances… Si j'avais été dans la gendarmerie, il y aurait longtemps que j'aurais rafalé la bestiole à grand coup de M16, moi.

— Souvenez-vous, lieutenant, que les armes à feu nécessitent un apprentissage de maniement pour ne pas devenir dangereux pour autrui. De plus, nous nous cantonnons à la tradition de chasse au démon, qui se veut être un art à pratiquer à l'aide de la prière, de l'exorcisme et de l'acier. Comme jadis, durant les plus grandes périodes de l'Église.

— Vous voulez parler de l'époque où elle vendait des tickets pour le paradis aux paysans pour leur soutirer de l'argent, ou vous parlez de celle des premières croisades en Orient où il fallait « Tout casser parce que c'est Dieu kiladi » ?

— Toute institution a ses travers, lieutenant. L'Église a beaucoup appris de ses erreurs d'antan.

Pour mettre fin à la joute verbale, Raphaël intervient :

— Vous pensez que les Gardes-Suisses pourraient nous aider ?

— Malheureusement, non. Même si leurs uniformes comportent plus de cent cinquante-quatre pièces, sont taillés sur mesure et bénis par le Pape en personne, leurs armes ne seront d'aucune utilité contre le démon que nous allons affronter ce soir.

— De toutes façons, continue Kelly, je ne pense pas que ces rigolos en collants aient une vraie connaissance du combat.

— Détrompez-vous, lieutenant, la tance Georges Harras, être Garde-Suisse est une carrière militaire particulièrement sérieuse. Preuve s'il en faut que leurs uniformes sont passés au hachoir une fois leur service achevé, afin d'éviter toute réutilisation frauduleuse.

— Mouais… Pour moi, ça reste des « soldats » dissuasifs. Uniquement présents pour impressionner les touristes, un peu comme des videurs de boite de nuit, mais en costumes de la renaissance.

— Arrêtons ces chamailleries inutiles, je vous prie, dit l'un des prêtres d'une voix grave et solennelle. Nous sommes ici pour affronter un ennemi commun, pas pour nous diviser dans

nos opinions.

Kelly se taît, laissant planer un silence lourd de contradictions et de souffrance.

Raphael, sentant l'émotion et les larmes gagner sa coéquipière, prend la parole pour elle, expliquant qu'elle est intimement liée à cette histoire afin de mettre un terme à ces échanges houleux.

XXVII. LA TRAQUE DU DIABLE.

La nuit commence doucement à tomber sur le Vatican. Les chasseurs de démon se tiennent prêts.

— Bien, dit Georges Harras, nous allons faire un dernier debriefing. Nous sommes neuf, nous allons faire quatres groupes de deux et je patrouillerai seul — ne vous en faites pas pour moi.

Ci-fait, il nomme les prêtres :

— Père Antonio et Da Silva, vous patrouillerez du côté des jardins. Père Macléode et Augustin, vous zonerez dans la rue autour de la pharmacie du Vatican. Cardinal Sévèque et père Monat, vous irez du côté du muséum d'art et de la bibliothèque. Père Raphaël Schtompt et lieutenant Kelly Vance, vous resterez en faction dans la Basilique en elle-même. Quant à moi, j'ai demandé aux Gardes-Suisses de me tenir informé du moindre geste suspect, je patrouillerai autour du quartier d'habitations. Surtout, n'oubliez pas : il vous faut ouvrir l'oeil, la bête peut être n'importe où.

Chacun se trouve à son poste. Le Vatican, en pleine nuit, est aussi paisible qu'un cimetière…

Le père Antonio et le père Da Silva empruntent les routes sinueuses qui traversent les jardins du Vatican. D'un œil distrait et furtif, ils contemplent parfois la pleine lune qui les surplombe et les éclaire vaguement. L'oreille bien tendue, ils se tiennent prêts à agir au moindre craquement, au moindre souffle de vent qui remue les buissons qui les entourent. Un air de paranoïa s'est perfidement installé dans leurs esprits. Le jardin, bien que splendide de

colonnes, de hautes herbes taillées et de superbes décorations, est désespérément désert, et ils savent qu'on risque de ne jamais les entendre crier…

Le père Macléode et le père Augustin sillonnent les rues qui entourent la pharmacie du Vatican. C'est aussi un quartier habité. C'est la raison pour laquelle ils se sentent un peu plus en sécurité que leurs homologues dans le jardin ou dans le musée. Quelques Gardes-Suisses les rassurent de leur présence de temps à autres, lorsqu'ils passent pour leur patrouille. Ils sont au courant des agissements des prêtres, ils sont également au courant de ce qui se trame au Vatican. De ce fait, et plus que jamais, les soldats du Pape ont l'œil grand ouvert et sont prêts à l'action. N'en déplaise à Kelly, leurs interventions peuvent être d'une redoutable efficacité…

Le cardinal Sévèque et le père Monat sont postés dans la petite cour qui précède le musée. Il est impossible qu'il ait été fermé et que la bête se soit dissimulée dedans, c'est la raison pour laquelle ils décident tous deux de se mettre en faction ici et d'interchanger de temps à autres avec le devant de la bibliothèque Vaticanaise. Tous deux ont la peur au ventre, ils croient le père Harras lorsqu'il leur parle du démon le plus puissant qu'ils aient eu à affronter. Eux deux, comme les autres prêtres initiés à ce genre de pratiques, ressentent la présence du Malin entre les murs Saints…

Raphaël observe avec beaucoup d'attention les sculptures et les vitraux de la Basilique Saint-Pierre, tandis que Kelly, bien plus tendue que son coéquipier, scrute les moindres recoins dans l'espoir d'y trouver l'ombre de son fils qu'elle pourrait éventuellement ramener à la raison. C'est aujourd'hui le seul espoir qui l'anime et qui la pousse à entreprendre cette patrouille ridicule avec ces vieux prêtres déjantés. Elle espère au fond d'elle-même que le meilleur exorcisme pour Mattéo sera la voix de sa mère qui l'appelle pour le ramener à l'amour et à la compassion. La main bien serrée sur son revolver, elle espère ne jamais avoir à s'en servir contre la chair de sa chair.

Un éclair déchire le ciel, suivi de près par une pluie battante.

Le père Georges Harras est en train de déambuler dans les quartiers d'habitations lorsque l'orage éclate. La météo n'avait pourtant rien prévu de tel, et aujourd'hui, il faisait un temps si dégagé qu'on aurait presque juré que les nuages étaient tous partis comme des oiseaux migrateurs.

Voilà probablement le commencement de l'oeuvre du démon : insinuer la terreur.

Même dehors, le père Antonio et le père Da Silva n'ont pas pris la peine de se protéger de la pluie — les larmes du bon Dieu, comme ils aiment à appeler cela parfois. Ils continuent de marcher sans se soucier du ciel qui pleure à grosses gouttes et obstrue leur vue. Ils sillonnent la grande route principale des jardins qui se divise en deux routes plus étroites. Un éclair traverse le ciel en fond et gronde sauvagement, comme si les cieux étaient pris de frénésie. Une silhouette d'enfant apparaît succintement devant cet embranchement, mise en exergue par la vive lumière électrique émanant du ciel foudroyant. Les deux prêtres sursautent et esquissent un pas en arrière. Cette fois-ci, la foudre s'abat tout près d'eux, le sol tremble, mais ils ne sauraient précisément dire où. La silhouette apparaît de nouveau et une ombre se rapproche de plus en plus d'eux avant de les écraser. L'éclair s'est abattu sur un grand arbre à proximité de la route sur laquelle ils marchaient. Les deux prêtres sont à présent broyés sous son tronc.

Le père Augustin et le père Macléode n'ont rien trouvé depuis qu'ils cherchent, et, ils en concluent qu'ils sont probablement tombés à la meilleure place pour patrouiller. Entourés de Gardes-Suisses et de prestigieux bâtiments, l'enfant-démon ne pourrait pas se cacher dans une ruelle. Ils n'ont pas le temps d'aller prendre des nouvelles de leurs homologues qu'une

patrouille de deux Gardes-Suisses s'approche pour leur en donner en ahanant.

— Deux prêtres sont morts écrasés par un tronc d'arbre, baragouine l'un d'eux. Ça s'est produit au parc.

— Nous devons y aller au plus vite et prévenir le père Harras, s'écrie le père Augustin.

Le père Macléode, plus conscients des machinations du malin que son confrère, garde la main bien serrée sur son poignard sanctifié. Comme pour les deux prêtres précédents, une paranoïa perfide s'est installée, transformant tout allié en coupable potentiel.

Le père Macléode se félicite de n'avoir jamais autant eu raison en sentant la hallebarde du Garde-Suisse derrière lui le traverser, tandis que le père Augustin est pourfendu par le deuxième. Ils s'effondrent tous deux au sol. Les dernières paroles qu'ils entendent sont prononcées par des voix gutturales et effrayantes, tandis que leur dernière vision est celle d'un enfant, debout devant eux.

Le cardinal Sévèque et le père Monat ont jugé utile de se séparer. Le cardinal est posté juste devant l'entrée du musée, tandis que le père sillonne les allées de la bibliothèque du Vatican. Chacun de leur côté, la peur monte plus vite que s'ils avaient été deux à affronter la terreur qu'inspire le démon. Le cardinal est en train de maugréer, il est debout comme un piquet, sous la pluie battante d'été, à contempler avec effroi les éclairs déchirer ponctuellement le ciel d'encre. Le père Monat, quant à lui, se trouve beaucoup mieux d'être au cœur de la bibliothèque, simplement à sillonner les allées. Il sait qu'il a manifestement gagné au change. À la lumière de la lampe-torche de son téléphone, il avance entre les livres, plongés dans l'obscurité opaque de la grande bibliothèque du Vatican.

Une ombre furtive remue les buissons au bout de l'allée qui mène jusqu'au musée — et, par extension, jusqu'à la position du cardinal. Oubliant toute pusillanimité et décidant de prendre de court cette étrange silhouette, il avance, son martelet d'acier sanctifié à la main. Chacun de ses pas fait clapoter une marmelade de boue sous ses chaussures. Sa vue est brouillée par la pluie tant elle bat fort, comme si le ciel était au point culminant de son chagrin. Un petit chemin de dalles conduit jusqu'au musée, mais le cardinal, pour couper plus court et surprendre l'ombre, décide d'emprunter la pelouse mouillée et boueuse. En quelques secondes, il se retrouve jusqu'aux mollets dans ce bourbier. Il peine de plus en plus à avancer, il ne se souvient pas que cette terre était aussi aérée, et, surtout, qu'une flaque boueuse puisse être aussi profonde et aussi résistante à sa masse musculaire. Au moment où il veut rebrousser chemin, il est déjà trop tard, il a de la terre jusqu'aux cuisses et la silhouette lui apparaît plus clairement, à l'entrée du musée, dans la lumière aveuglante d'un éclair déchirant. Le cardinal Sévèque veut appeler au secours, il sait que le père Georges Harras, ou même son coéquipier, l'entendrait. Mais lorsqu'il ouvre ses lèvres et déploie sa gorge pour hurler, pas un son ne sort, comme si son larynx était devenu une trompette bouchée par un chiffon imbibé d'eau. Il devient soudain aphone, terrifié par cette vision de l'enfant et de ses deux yeux rougeoyants comme des braises dans l'obscurité. La boue commence à lui prendre jusqu'au torse, puis au cou, il suffoque. Il n'a plus la force d'essayer de rejoindre le chemin de dalles de pierres. Il s'enfonce encore un peu plus, il lève le visage vers le ciel, étouffé par l'eau de la pluie qui ne lui épargne aucune souffrance. À cet instant, il a le triste sentiment que le Seigneur l'a abandonné dans les ténèbres. Quelques secondes plus tard, seule la terre lisse et légèrement humide recouvre les côtés du petit chemin en dalles de pierres. Plus l'ombre d'un visage suffocant ou d'un chasuble, juste, pour le cardinal Sévèque, l'abominable sensation de se sentir mourir sans pouvoir rien y faire tandis qu'il continue de s'enfoncer dans les profondeurs terrestres.

Aucunement alerté de la mort de son coéquipier de patrouille, le père Monat jette de temps à

autre un oeil à la fenêtre pour l'apercevoir — pour se rappeler que lui, il est au chaud dans la bibliothèque, pendant que ce pauvre cardinal se gèle les fesses et le reste avec tandis qu'il est trempé comme une soupe.

Cette fois-ci, le père Monat ne voit évidemment pas l'ombre du cardinal. Cependant, alors qu'il a les deux mains jointes collées en forme de jumelles contre la vitre — afin de lui donner un angle de vue confortable — un visage apparaît juste de l'autre côté de la vitre. Celui d'un enfant mutilé, sale et couvert de sang. Un sourire pervers se dessine sur le contours de ses lèvres sanguinolentes, découvrant ainsi à la vue du père ses dents noirâtres comme si elles avaient été débitées dans un morceau de charbon. En une demie seconde, il sent le regard de l'enfant le traverser et une terreur froide le parcourir des pieds à la tête, comme si cette chose, cette entité devant lui n'était nul autre que le Diable lui-même.

Il tressaille, chancelle, puis, la vitre explose de l'extérieur. Tous les éclats de verre viennent se ficher en lui. En quelques secondes, son chasuble s'empourpre et il tombe à genoux.

Il sent deux mains glacées passer dans ses cheveux (il sue à grosses gouttes). Puis, les longs doigts crochus et rachitiques caressent son cou, et, sans crier gare, le saisissent avec force pour lui briser la nuque dans un craquement sinistre.

XXVIII. LE SOURIRE DE LA LUNE.

— Il est presque minuit, dit Raphaël en agitant ses jambes d'avant en arrière, assis sur un banc de messe.

Kelly relève la tête (elle astiquait furieusement son revolver) puis regarde la lune à travers le vitrail. Elle jette un oeil à sa montre.

— En effet, et pas de nouvelles des autres.

— C'est vrai que c'est étrange.

— On devrait peut-être aller voir.

— Pas question. On viendra nous chercher en temps voulu, lieutenant, on ne se précipite pas dans le piège du Malin, s'il vous plaît !

La lourde porte de la Basilique grince, puis se referme.

— Qui est là ? demande Raphaël.

Sa voix résonne contre les pilonnes et les alcôves.

Pour seule réponse, il entend des plaintes sourdes.

Quelqu'un est en train de venir vers eux, à pas lourds qui plus est.

Il s'agit du père Georges Harras. Il est titubant, chancelant, il marche en alternant la direction droite et gauche, comme s'il était ivre. Il s'appuie contre tout ce qu'il peut trouver, du moment que cela l'aide à se tenir droit. Raphaël se précipite sur lui.

— Mon père, que s'est-il passé ?

Kelly arrive à son tour.

Georges Harras est courbé en deux, les bras entourant son ventre. Il parvient à relever la tête vers Raphaël. Ses yeux sont rouges, entourés de cernes. Sa bouche peine à articuler ce qu'il veut lui dire. De grosses gouttes de sueur perlent le long de son front et de ses joues rebondies.

— Courez, dit-il d'une voix étouffée.

Aussitôt après, l'homme explose de l'intérieur dans une giclée de sang et d'organes abominable. Ses os et sa chair se répandent au sol dans des glissements répugnants de viande morte.

Au sein de son corps, une silhouette se dessine : le démon.

Raphaël se saisit de son poignard et essuie le sang qui obstrue sa vue, Kelly dégaine son revolver.

D'un geste de la main, Mattéo balaie sa mère en l'envoyant choir dans les bancs de messe, puis contre le mur, dans un fracas monumental.

Raphaël va pour abattre le poignard dans le corps du garçon, mais tout à coup, son bras se bloque et il en devient incappable.

— Eh bien, mon père ? Avez-vous perdu votre courage ? demande le démon en tournant autour de Raphaël, tandis que celui-ci essaie de débloquer son bras armé avec l'autre, en forçant, mais en vain.

— On dirait que vous serez bientôt des nôtres, n'est-ce pas ? N'avez-vous pas remarqué que votre bras droit était devenu plus difficile à manier, comme si une entité obscure s'y était niché ? Vous souvenez-vous de notre première rencontre, dans l'hôpital, lorsque j'avais pris la possession de cette infirmière que vous avez tué. Après sa mort, le fiel de mon pouvoir s'est divisé puis répandu dans tous les creux qu'il a pu trouver. C'est ainsi que j'ai perdu quelques pouvoirs, et que j'ai mis un peu plus de temps que prévu à me reconstruire. Je ne pouvais pas directement prendre possession de votre corps, évidemment, vous êtes un homme de foi fort de beaucoup trop de volonté. Je ne pourrais vous posséder que si vous le vouliez, or, je pense que vous n'en avez aucune envie. Mais, les blessures que je vous avais infligé à la main étaient de petites plaies béantes, et, sans que vous ne vous en aperceviez, mon fiel s'est infiltré dans votre sang, dans les muscles de votre bras. Depuis ce jour, je gangrène peu à peu votre corps et corrompt votre esprit chevaleresque. Bientôt, vous serez définitivement à moi et vous m'accepterez. Vous ferez un réceptacle de grande qualité, Raphaël Schtompt.

— Qui es-tu, démon ? D'où tires-tu ce pouvoir ?

— Je te l'ai dis, j'ai été invoqué il y a des centaines d'années, en tout premier par le Moine Fou. Il vivait en périphérie du Vatican. Mon objectif, déjà à l'époque, n'était autre que de déclencher une guerre monumentale entre l'Orient et l'Occident afin de détruire le monde tel que nous le connaissons, et de règner dessus par la suite. Alors, après avoir possédé le Moine Fou, je me suis approché du Pape et j'ai appelé à la croisade, afin que demeure une rancœur inébranlable dans le cœur de tous les peuples meurtris et souillés par le sang des occidentaux, avides de conquêtes. Tous les excès haineux entre l'Orient et l'Occident, nous en sommes responsables, mon réseau d'actions et moi. Tu as devant toi le chef suprême des régimes totalitaires du Moyen-Orient, des réseaux terroristes, du gouvernement de certains pays européens et d'une redoutable armée.

L'espace d'un instant, les yeux de Raphaël virent de leur couleur naturelle au noir, puis redeviennent normaux.

Derrière les bancs de messe, Kelly se relève, groggy.

— Mattéo ! hurle-t-elle. Arrête, bats-toi contre l'emprise du démon !

— La ferme, répond-il en usant de son pouvoir (sans la regarder, il tend sa main dans sa direction, et, la plaque à distance contre le mur de la Basilique).

Kelly, les deux mains serrées autour de son propre cou, émet de petits couinements inhérents à la strangulation.

— Voici, mon père, l'oeuvre de tout ce que vous avez remué. Vous allez tous les deux mourir ici, au Vatican, au plus près de Dieu, le Seigneur qui vous a abandonné !

— Pourquoi être venu jusqu'au Vatican ? Pourquoi avoir provoqué tout ce remue-ménage ? De toutes façons, nous allions vous y conduire.

— Oui, vous m'y auriez conduit, mais pieds et poings liés. Je sais que vous vous y connaissez en démons, père Raphaël Schtompt. Les prêtres auraient eu vite fait de m'exorciser alors que mes pouvoirs n'étaient que très fragiles et que je n'avais pas encore ce réceptacle hors du commun. J'aurais été beaucoup plus vulnérable. Alors que maintenant, je recouvre mes pouvoirs seconde après seconde…

— Croyez-moi, ça ne tardera pas que vous serez arrêté et banni à nouveau en enfer.

— Vous vous trompez, mon père (il rit). Je suis ici depuis si longtemps que les enfers doivent avoir oublié jusqu'à mon nom et mon existence. J'ai passé tellement de temps sur Terre que je me suis senti presque… Mortel, à certains moments. Cela fait maintenant des centaines d'années que je bâtis peu à peu mon empire, et, aujourd'hui, je suis arrivé à l'apogée de toute cette existence terrestre, je vais enfin accomplir ce pourquoi on m'a convoqué.

— Vous êtes encore obsédé par la mission que vous avait confié le Moine Fou ?

— Cette mission est peut-être sans importance pour vous, mon père, mais lorsqu'un démon de mon acabit est appelé, il se doit d'accomplir ce pourquoi il a été convié à venir prendre place parmi les Hommes, sur Terre. C'est une sorte de pacte contre la libération des enfers. Car, une fois ma mission achevée, je pourrai déambuler librement *où* je voudrai et *quand* je voudrai, et ce aussi longtemps qu'il me plaira. Je mènerai une existence luxueuse, tranquille et débridée — comme la plupart de ceux que vous pensez être des « Hommes » mais qui ne sont rien d'autres que des démons à la retraite.

— De quoi est-ce que vous parlez ?

— Mais c'est évident ! Qui croyez-vous que sont tous ces riches visionnaires dont les entreprises caracolent en tête des bourses ? Vous pensez sans doute que ce sont de simples humains mortels, comme vous et votre triste coéquipière l'êtes ? Que vous êtes naif, mon père. Si ces privilégiés ont pu profiter à ce point du système et de votre société, c'est qu'ils ont eu le loisir de l'étudier pendant des décennies. Ils ont eu le temps d'anticiper les nouvelles modes, les nouvelles technologies et de s'accaparer le mérite qui en découlait. Ils ne sont fondamentalement pas méchants, juste oisifs. Ils se contentent aujourd'hui de profiter de la vie, et, de temps à autres, pouf, ils meurent — dès qu'ils le souhaitent. Ensuite, ils prennent possession du corps de leur progéniture, de leur femme, de leur directeur marketing, ou que sais-je — après lui avoir au préalable légué l'empire — et la boucle est bouclée, ils peuvent recommencer à l'infini ce pourquoi ils sont les meilleurs : étudier et se prélasser.

— Depuis combien de temps ?

Le démon explose d'un rire mauvais.

— Des centaines d'années ! Vous, les humains, n'êtes que des pions au service d'êtres

supérieurs à vous en tous points. Vous ne pouvez pas lutter contre ce que vous ne pouvez pas comprendre.

Raphaël secoue la tête.

— Je ne peux pas y croire.

— Ah oui ? Voyez-vous, les démons ont fondé la plupart des idéologies politiques encore en vogues aujourd'hui. En 1940, le nazisme était très à la mode, qui l'a fondé ?

— Adolf Hitler ?

— Kazar'Ajin — un vieux collègue.

— Et il est mort en…

— Se suicidant, bingo, l'ami ! Il a pris possession du corps d'un de ses chefs d'état-major. Lorsque les Russes sont arrivés et qu'ils les ont mis en charpie, ils n'a eu qu'à s'engouffrer dans l'un des chefs de l'armée rouge pour s'enfuir dignement. Depuis, il a tout recommencé à zéro. Mais pour ne rien vous cacher, il se débrouille très bien. Il est actuellement candidat aux élections présidentielles américaines. Inutile de vous dire qu'il ne s'agit pas d'Hilary Clinton (il ricane).

— Quelle ingéniosité…

— Ne soyez pas sarcastique, mon père. Il en faut, de l'ingéniosité. Voyez-vous, certains démons — comme moi — sont incapables de rester flottants. Par la force des choses, si aucun réceptacle ne se trouve à disposition, notre esprit errera jusqu'à prendre possession du premier qui passera, quel qu'il soit. Nous n'avons pas le choix. C'est pourquoi de nombreux démons élisent domicile dans des boîtes, des lampes ou encore de vieux objets de brocante : pour éviter de flotter indéfiniment.

Kelly, à bout de souffle, tend son bras en direction du démon. Elle se concentre sur sa cible, elle doit trouver le moyen de stopper Ah'Buh sans tuer Mattéo.

Une balle fuse, elle traverse le bras du démon.

Un hurlement retentit. C'est une mutation abominable entre la voix de Mattéo et celle du démon. Ils souffrent tous deux. La voix de son garçon, transi de douleur, fait froid dans le dos de la jeune lieutenant.

Kelly n'est plus sous l'emprise du pouvoir, elle retombe lourdement au sol. Raphaël est enfin libre de ses mouvements. Une forte odeur de poudre se disperse dans la Basilique Saint-Pierre tandis que le boucan d'enfer de la détonation laisse de violentes acouphènes dans les oreilles de Raphaël et de Kelly.

Kelly est effondrée au sol. Elle ne s'est pas relevée. Elle verse des larmes, elle ne pensait pas qu'il serait aussi difficile de tirer. Elle a entendu son fils hurler en même temps que le démon. Il ne lui reste que lui, résolument, elle ne peut se permettre de tirer une seconde fois et de tuer pour de bon son chérubin.

Raphaël, dans un torrent d'adrénaline, transperce le démon d'un coup de poignard entre les reins.

Hurlement de nouveau. Le lame reste bloquée dans le corps du garçon, impossible de la retirer. La bête est à bout de forces, elle tombe à genoux, au sol.

— C'est terminé, démon, lâche Raphaël, un soupçon de fierté dans la voix. Kelly, il faut le faire, continue-t-il en voyant la jeune femme s'approcher en marchant au milieu de la travée de bancs de messe.

Elle braque son arme en direction de la tête du démon.

Hésitation, doutes, remords, chagrin, solitude.

— Il faut le faire, Kelly, insiste Raphaël. Il n'en va pas seulement de vous, mais de l'avenir de l'Humanité.

Ses mains sont tremblantes, le long de ses joues ruissellent des torents de larmes.

Le démon rit de sa voix gutturale.

— Si je pars, j'emporte le gamin avec moi.

— Tais-toi, démon ! Kelly, faites-le ! s'entête Raphaël en haussant le ton et en parlant avec sévérité.

— Je… Je ne peux pas, Kilian m'a demandé de… C'est mon fils, merde ! J'ai une arme braquée sur la tête de mon fils ! Quel genre de monstre êtes-vous, Raphaël ? Comment osez-vous me demander une chose pareille ?

— Kelly, écoutez-moi, s'il vous plaît. Ce monstre a prévu de déclencher la Troisième Guerre Mondiale, un conflit qui pourrait tous nous anéantir jusqu'au dernier, vous devez le faire, vous devez l'en empêcher.

Leurs élévations de voix résonnent contre les parois de la Basilique.

— J'en suis incapable.

— Alors donnez-moi votre arme, ordonne-t-il sèchement.

— Je regrette, Raphaël. Si je vous la donne, ça reviendra au même, il mourra.

— Dans tous les cas il mourra, vous le saviez, vous y êtes préparée depuis que nous avons repris la route.

— C'est différent d'y être préparé et de l'avoir devant soi, à portée de tir, hurle-t-elle. Vous pouvez le comprendre, ça ? Bien sûr que non, vous, vous n'avez pas d'enfants, pas de famille, pas de coeur, non plus !

— Kelly, je ne suis pas plus réjouis que vous à l'idée de tuer Mattéo en même temps que ce monstre, mais nous n'avons pas le choix !

— Laissez-moi tranquille ! vocifère-t-elle hystériquement. Je sais ce que je fais, d'accord ? Ok, ok… Laissez-moi le temps, d'accord ?

Les lourdes portes de la Basilique s'ouvrent en grand de nouveau. D'innombrables bruits de bottes se dirigent en direction de l'atroce scène d'exécution sommaire.

Kelly tourne la tête un instant, surprise par cette arrivée.

À peine détourne-t-elle le regard qu'Ah'Buh s'égorge lui-même à l'aide d'impressionnantes griffes démoniaques. Il rit tandis que le sang perle et gicle sur sa mère, tétanisée par l'horreur.

Elle lâche le revolver. Raphaël va avec célérité pour s'en saisir, mais il est déjà trop tard : le garçon a rendu l'âme.

Un rire sardonnique plane dans la Basilique, il y a comme une odeur de souffre et un filet noirâtre flotte entre les colonnes et les bénitiers.

— Nous avons entendu un coup de feu, que se passe-t-il ? demandent les Gardes-Suisses qui viennent de débarquer.

Sans prendre le temps de répondre, Raphaël fait feu en direction de l'esprit flottant d'Ah'Buh. Il sait qu'il a très peu de chances de le toucher, mais que si une balle l'atteint, elle pourrait le tuer et le bannir dans l'autre monde. Alors qu'un ricanement sournois ondulait dans l'air et résonnait entre les alcôves, cette fois-ci, un silence de mort s'est installé dans la Basilique. Même les gardes-suisses, conscients de ce qui est en train de se dérouler, n'osent plus piper mot, et tiennent solidement leurs hallebardes.

— Plus que quelques balles, mon père, rit Ah'Buh.

Raphaël voit se faufiler le filet noir dans une représentation peinte sur vitrail de la scène de Jésus et de ses douze apôtres qui rompent le pain pour l'ultime repas. C'est une imitation de *La Cène,* tableau du très célèbre *Léonard de Vinci.*

Lorsqu'il voit le fiel se déplacer à nouveau sur le visage de l'un des apôtres, Raphaël tire l'une de ses dernières cartouches sans se poser plus de question, conscient — à juste titre — que cette occasion de le tuer serait peut-être la dernière.

Le père ne saurait dire s'il a manqué ou touché le démon. En tous cas, il a brisé le vitrail. Dehors, la pluie est toujours battante. Tous les yeux sont rivés sur la lune, qui, l'espace d'une seconde, se mue en un visage au sourire cynique et carnassier. Ses yeux sont rouges, injectés de sang. Elle se lèche le contour des lèvres, puis s'éclaire de nouveau dans sa forme la plus naturelle qui soit, comme tous les mortels ont l'habitude de la voir.

La pluie cesse.

Est-ce que tout cela signifie que le démon est mort ? Le père Raphaël Schtompt a-t-il abattu Ah'Buh ?

XXIX. LA MESSE PONTIFICALE

Tous les Gardes-Suisses sont subjugués par le spectacle de la lune, puis, ils se penchent sur Raphaël et Kelly afin de leur apporter des premiers soins. L'un d'entre eux appelle une ambulance pour le jeune Mattéo — hélas, il est bien trop tard…

Kelly est à terre, accablée de chagrin et de rage. Elle hurle, elle vocifère comme une bête féroce à l'agonie. Son visage est tendu de désespoir et de rancoeur, de remords. Dans un élan succint de furie sanguinaire, elle se jette sur Raphaël, à terre également, et tente de l'étrangler en hurlant :

— C'est de votre faute, tout est de votre faute, vous n'êtes qu'un sale fils de pute. Vous allez crever, vous m'avez enlevé mon enfant, mon fils, mon unique raison de vivre et de continuer à me battre !

Raphaël tente de la repousser pour se dégager. Il sent autour de son cou la puissante étreinte de sa coéquipière dont toute la rage torrentielle se déverse sur lui. Dans les yeux de Kelly se conjuguent un amer mélange de cruauté, de terreur, de désespoir et de folie. Raphaël pensait que derrière sa carapace de dure à cuire se cachait une femme fragile et brisée ; il n'en est rien. Derrière cette carapace de froideur se cachait une armure de puissance dont il a anihilé les verrous en causant, sans hésitation — de son coup de poignard —, la mort de Mattéo.

Cinq Gardes-Suisses sont nécessaires pour la maîtriser et, si Dieu le veut, la ramener à la raison.

Elle est transférée dans une cellule secrète du Vatican, dans les sous-sols, de laquelle elle ne bouge pas de la nuit tandis qu'elle s'enlise dans le marasme de son chagrin. Parfois, on entend un bruit sourd provenir de ces saintes profondeurs : Kelly Vance se tape la tête contre les murs.

Raphaël, quant à lui, est cornaqué jusqu'à des quartiers d'habitations. On lui offre pour la nuit ce qui s'apparente le plus à une chambre de bonne : un lit simple posé contre le mur au-dessus duquel est suspendue une croix, une petite fenêtre munie de volets et une armoire.

Assis sur le lit du père, sa Sainteté le Pape murmure quelques mots, les mains jointes.

Raphaël, surpris, ne trouble cependant pas le Souverain Pontife dans sa prière, et se contente de tirer vers lui la vieille chaise posée en biais contre l'armoire pour s'asseoir dessus.

— …Amen, finit le Pape.

Un long silence de recueillement s'en suit. Le Pape, les mains toujours jointes et les paupières closes, se mure dans le mutisme inhérent au deuil et ne daigne pas — pour le moment — adresser la parole au prêtre.

— Avez-vous vu cette lune, mon père ? dit le Souverain Pontife.

— Je l'ai vue, en effet.

— Elle avait le visage si… Tordu. J'en ai eu des frissons dans le dos. La peur m'a parcouru l'échine l'espace d'un instant.

Quelques secondes passent, puis, le Pape reprend :

— J'ai été profondément affecté par ce qui s'est déroulé ce soir, père Raphaël Schtompt. Je sais que vous et d'autres membres de la Guilde des Exorcistes avez défendu les intérêts du Vatican. Malheureusement, vous et votre amie êtes les seuls survivants.

Raphaël ne peut contenir une question rhétorique, la gorge nouée de terreur :

— Ils sont tous morts ?

— Jusqu'au dernier. J'ai prié pour leur salut dans l'au-delà.

Raphaël fait un signe de croix et embrasse son chapelet du bout des lèvres.

— Que savez-vous de ce démon ? interroge le Pape.

— C'est un très vieux démon, et il a un bon réseau de collaborateurs soucieux de le voir réussir dans son entreprise. Il a juré la destruction du monde par le déclenchement d'une guerre entre l'Orient et l'Occident.

— Je vois…

— Je crains pour votre sécurité, votre Sainteté.

— Je comprends, mon père. Priez pour moi lorsque je me rendrai demain en Afrique, car s'il doit agir, c'est là-bas qu'il le fera.

Tout s'éclaire dorénavant pour Raphaël : le démon va attenter à la vie du Pape en Afrique, ce qui aura pour effet de déclencher une haine viscérale de tous les catholiques du monde à l'égard de l'Orient. À grands coups de médias et d'amalgames, on aura tôt fait de confondre les islamistes et les musulmans, et de bannir tout ceux qui adorent un autre Dieu que le Christ. Raphaël est saisi d'un doute : a-t-il réussi à tuer Ah'Buh ?

— Vous ne devez pas vous y rendre, votre Sainteté. C'est beaucoup trop dangereux.

— Je n'ai plus le choix, désormais. Je ne peux pas annuler ce voyage maintenant.

— Avec le nombre de groupes terroristes qui gangrènent ces terres et qui pourraient vous en vouloir, vous allez vous faire tuer, insiste-t-il.

— Je m'en vais pour voir des fidèles. Si à ce titre je dois mourir, c'est que Dieu l'aura voulu ainsi.

— Ce n'est pas de Dieu dont nous parlons, mais d'un suppôt du Diable.

— Venez avec moi, votre coéquipière et vous, vous pourrez voir les signes du démon que les autres ne voient pas. Et puis, vous êtes maintenant l'un de nos derniers exorcistes ayant eu comme bonne école celle du Vatican.

— Vous allez devoir vous méfier de votre entourage lors de ce voyage, votre Sainteté.

Sur ces bonnes paroles, le Souverain Pontife se lève du lit de Raphaël et quitte la chambre en souhaitant bonne nuit au prêtre, démuni.

L'affaire tourne et retourne dans l'esprit de Raphaël cette nuit-là. Il peine à s'endormir, songeant avec peine à sa coéquipière à qui tout a été arraché. Il ne peut s'empêcher de porter sur son dos le poids de cette culpabilité, celle d'avoir causé la mort du fils de Kelly. Et, en y réfléchissant d'avantage, une théorie saugrenue s'insinue peu à peu dans son esprit : et si Ah'Buh était entré dans le corps de Kelly ? Prise d'un accès de rage sanguinaire, la mère endeuillée avait essayé de le tuer à mains nues de la façon la plus barbare qui soit. Ensuite, ces cris de rage, ce martèlement incessant qu'on lui a rapporté qu'elle faisait sans cesse avec sa tête contre les murs de sa cellule. Puis, pour finir, la facilité avec laquelle le démon aurait pu s'emparer d'elle. Kelly était dans un état de fragilité émotionnelle extrême. S'il n'est pas mort, c'est une opportunité en or pour Ah'Buh que de se glisser dans ce nouveau réceptacle très enclin à la violence et à la haine.

Au matin, le Vatican n'est plus secoué par les trémulations meurtrières de la veille. Tout est calme, comme s'il ne s'était jamais rien passé. Le pays pontife ouvre même ses portes au public, désireux de contempler toutes les richesses et les fioritures de la Basilique Saint-Pierre.

Les premières pensées de Raphaël vont à Kelly et à sa fureur d'hier. Elle a très certainement eu le loisir de réfléchir durant toute la nuit, mais surtout de pleurer, imagine le prêtre, compatissant.

Tandis que certains vont aux toilettes ou que d'autres se font un café, Raphaël commence toujours sa matinée par une prière. Cette fois-ci, les ondes positives de sa foi vont vers sa coéquipière et son fils décédé. Il espère au plus profond de lui que Kelly acceptera de l'accompagner jusqu'en Afrique pour la suite de leurs investigations. Une nouvelle mission se profile devant-eux cette fois-ci : protéger le Souverain Pontife, et, par extension, préserver le monde d'une guerre à laquelle il n'est manifestement pas préparé.

On toque à sa porte.

— Entrez.

C'est un Garde-Suisse en uniforme. Celui-ci vient le prévenir du départ imminent du Pape.

Aussitôt, Raphaël s'attelle à fouiller dans l'armoire de sa petite chambre, en tire quelques linges ecclésiastiques propres qu'il prend sous son bras, et suit le messager jusque dans les appartements pontifes.

Kelly y est déjà. Elle est installée à table en face du Pape. Elle est, semble-t-il, en train de déjeuner avec lui.

L'entrée de Raphaël produit un long silence, seulement coupé par le bruit que Kelly fait en coupant son orange matinale en deux.

— Avez-vous bien dormi, mon père ? demande le Pape avec un large sourire.

— Je n'ai pas beaucoup fermé l'œil, je vous avoue.

— Votre amie ici présente m'a confié la même chose.

Raphaël a quelques secondes d'hésitation, puis, il s’assoit autour de la table à son tour.

Il sent dans chacun des mouvements de Kelly une certaine brutalité, une colère encore palpable.

— Elle a passé toute la nuit dans la cellule ? demande Raphaël.

— Non, bien sûr que non, je ne l'aurais pas toléré. Au milieu de la nuit, Kelly a été transférée dans une chambre plus appropriée et plus confortable. Je n'aurais décemment pas accepté qu'une personne chargée de mon escorte soit contrainte à de telles conditions.

Raphaël tourne la tête vers sa coéquipière, en train de tartiner de la confiture sur une grosse tranche de pain.

— Kelly, je…

— Non, mon père, pas un mot de plus ou je vous enfonce ce couteau à beurre dans la jugulaire.

— Nous partons après ma messe, rappelle le Souverain Pontife. Soyez prêts tous les deux.

— Par quel pays commençons-nous ?

— Le Niger.

Raphaël acquiesce, puis, quelques longues minutes chargées de remords plus tard, Kelly et lui sont cornaqués jusque dans les coulisses du balcon du Vatican, devant lequel une foule de fidèles s'est attroupée, assombrissant de sa masse toute la place Saint-Pierre. C'est de ce perchoir de cristal que le Pape s'apprête à dispenser sa messe à tous les chrétiens du monde juste avant son départ pour l'Afrique.

Le rideau s'ouvre, la messe commence.

XXX. LE NIGER

Kelly et Raphaël sont côtes à côtes, mais pas un mot ne siffle dans l'air. Autour d'eux, de nombreux prêtres, cardinaux et Gardes-Suisses assistent également à la cérémonie. À l'entrée en scène du Pape, toute la foule l'acclame tandis qu'il lève les bras. C'est comme s'il était une rock star. Même sa cohorte de suivants en coulisses applaudissent les premiers mots de sa messe.

Tandis que le Pape officie, Raphaël tente de nouer un rapprochement avec Kelly, mais en vain.

— Kelly, on pourrait peut-être…

— Mon père, n'insistez pas, rétorque-t-elle sèchement. J'ai accepté d'accompagner le Pape parce que je sais qu'il en va de la sécurité du monde, je me contrefiche dorénavant d'entretenir des relations cordiales, voire, amicales avec vous, c'est clair ?

Le prêtre face à eux ne regarde pas la messe, il sourit.

— Vous ne pensez pas que le démon est mort ?

— Il ne l'est pas, un Garde-Suisse a été retrouvé pendu, ce matin.

— C'est peut-être simplement les événements de la veille qui l'ont perturbé. Avouez qu'il faut une sacré maîtrise de soi pour passer outre.

— Ou alors, le démon a encore changé de place, et la mort de mon fils a été vaine, continue-t-elle, la voix chancelante de sanglots.

— Aucune possibilité n'est à négliger, en effet…

Le prêtre qui les regarde depuis le début de la cérémonie tient quelque chose dans sa main. En l'espace d'une seconde, il dégaine un poignard et s'égorge avec dans une giclée de sang abominable. Tous, autour, se précipitent sur lui pour tenter de contenir l'hémorragie. Tout cela dans une hâte appeurée. Le Pape, conscient de ce qui se déroule derrière-lui, choisit de ne pas le partager à ses fidèles, et continue de dispenser sa messe comme si rien ne s'était passé tandis qu'une panique monstrueuse s'empare des coulisses.

— Comment est-ce possible ? demande Kelly à Raphaël. C'était un homme de foi, le démon ne pouvait pas le posséder.

— Sauf s'il l'accepte en lui, auquel cas, il s'agirait d'un complice depuis le départ.

Dans la cohue de cardinaux, de prêtres et de Gardes-Suisses, impossible de savoir dans quelle direction ou dans quel réceptacle se dirige Ah'Buh. Raphaël commence à penser que c'est précisément ce que le démon espérait. Pour Raphaël, l'infime chance d'empêcher une nouvelle guerre d'ampleur mondiale est aussi infime que celle de retrouver une aiguille dans une botte de foin. Comment savoir à présent dans quel corps s'est glissé Ah'Buh ?

À la fin de la messe, tous, y compris le Pape, se réunissent dans une chambre sur le lit de laquelle ils ont déposé le corps du prêtre défunt. Tous le regardent, circonspects. Certains doivent se rappeler des souvenirs qu'ils ont avec lui, des moments qu'ils ont partagé avec une personnalité ecclésiastique que rien ne prédestinait à devenir l'instrument du démon. C'est sans doute plus la nature violente de son geste qui surprend que son décès en lui-même. La mort, ça va ça vient, comme disent certains. Mais les suicides dans le but d'évacuer un démon, c'est autre chose, il faut bien le reconnaître. Un démon dans le Vatican, quelle drôle d'idée, pensent certains prêtres en se recueillant, malgré tout, auprès de celui qui les a violemment quittés.

— Vous ne pouvez pas partir, votre Sainteté, supplient certains.

— Vous risquez votre vie.

— Il serait insupportable de vous perdre.

— Il suffit, cessez de parler de moi comme si j'étais un enfant. Ce voyage est prévu de longue date, je ne vais pas l'annuler à la dernière minute, ce serait un odieux manque de respect.

Tous se taisent.

Une poignée de minutes plus tard, le Pape est prêt à partir, confortablement installé dans sa voiture. Le chauffeur transporte les bagages de Raphaël et de Kelly dans le coffre, puis ils roulent jusqu'à l'aéroport, dans lequel ils sont cornaqués jusqu'à un avion estampillé de la compagnie *Alitalia.*

L'avion est ridiculement petit en comparaison avec les autres qui s'apprêtent à décoller sur les pistes publiques autour. L'appareil est luisant d'un blanc nacré, seulement décoré d'une large bande verte au-dessus de laquelle est inscrit le nom de la compagnie. L'escalator qui invite les voyageurs à entrer est compensé d'un épais tapis rouge, comme ceux qu'on déroule lors du festival de Cannes pour accueillir toutes les stars du globe. Aujourd'hui, c'est le Pape, un prêtre et une policière qui foulent le prestigieux tapis rouge, et, pour le coup, cela ne leur fait pas le moindre effet. Ils sont suivis par un cortège d'hommes de sécurité et s'installent à l'intérieur de l'appareil.

Le voyage se passe dans le silence le plus pesant qui soit. Raphaël et Kelly contemplent chacun de leur côté les nuages et la mer défiler. Ensuite, c'est au tour du continent Africain de s'étaler sous les yeux des deux coéquipiers. Chacun rumine dans son coin tandis que s'extasie le Souverain Pontife sur la perspective du voyage. Raphaël, du coin de l'œil, inspecte chacun des membres de l'équipage. Il note la présence d'un pilote, d'un co-pilote, du Pape, de dix gardes du corps et de Kelly. Il est intimement convaincu que le Démon s'est emparé du corps et de l'esprit de l'un d'eux, mais il lui est impossible de savoir duquel. Il serait purement inutile de dégainer sa croix et de commencer à réciter des psaumes de la Bible. Il sait Ah'Buh trop puissant pour se laisser abuser par une ruse si grossière, tout juste bonne à faire sortir de

ses gonds un diablotin de bas étage. Il scrute minutieusement les yeux de chacun des protagonistes. On dit souvent que les yeux sont le miroir de l'âme. Aujourd'hui, Raphaël tente d'en avoir le coeur net, se raccrochant à cet unique proverbe, peut-être pour se rassurer en se fondant sur un fait invérifié et invérifiable, qui ne s'avérerait donc vrai que de façon subjective intrinsèquement liée à la croyance de chacun. Si lui y croit, pourquoi cette théorie ne pourrait-elle pas se confirmer ? Les démons n'ont ils pas le fond des yeux plus noirs que ceux des humains ?

Ce qui rassure le plus le père, c'est qu'il sait que sa coéquipière est précisément en train de faire la même chose. Tout du moins, il le suppose, en admettant que le démon ne se soit pas insinué dans le corps de Kelly.

Les voilà qui survolent le Niger, c'est ce qu'annonce le pilote en entamant déjà les manoeuvres inhérentes à l'attérissage.

Le Pape et ses suivants débarquent à Niamey, à l'aéroport international Diori Hamani. La ville est traversée par le fleuve Niger. Même si elle fût longtemps un simple village de pêcheur, la capitale n'a aujourd'hui pas à pâlir devant la plupart des grandes villes occidentales. Ce qui inquiète Kelly, c'est que certains quartiers de la ville de Niamey sont notamment réputés pour leur fort taux de criminalité et pour leurs arrestations musclées. On note particulièrement une présence accrue de groupes terroristes tels que Al-Qaida.

Le Pape est aussitôt accueilli par l'archevêque Laurent Lompo, présent en tant que missionnaire français. Ils s'installent dans une voiture teintée qui fait rouler des tornades de poussière et de sable en filant sur la grande route qui mène jusqu'au cœur de la ville. L'archevêque cornaque le Souverain Pontife et ses gardes du corps jusqu'à de luxueux appartements qui jouxtent les siens. Laurent Lompo annonce en quittant le Pape en cette fin de journée que le programme sera chargé dès demain, et qu'il valait mieux que sa Sainteté se repose de ce voyage qui dû être erreintant.

En balayant du regard le paysage urbain, Raphaël contemple avec envie et curiosité l'exotique grand marché, les hauts bâtiments qui obstruent la vue sur les larges étendues de sable chaud et la splendide rivière Niger. Il laisse son regard couler au même rythme que l'onde à travers les rives parsemées de pontons de pêche en bois.

La nuit tombe.

Exténués de leur voyage, tous les nouveaux arrivants s'écroulent dans leurs lits nantis d'énormes mousticaires.

XXXI. LE MEURTRE DU SOUVERAIN

Au matin, Raphaël est dans une forme olympique. Il saute de son lit, se rend jusqu'à la salle de bain et s'attelle à y faire sa toilette. Lorsque son regard se pose sur le miroir, son sang ne fait qu'un tour : en lieu et place de ce qui devraient être des cheveux, deux cornes noirâtres lui ont poussé sur la tête. Ses jambes ont commencé à s'étoffer de poils de bouc, tandis que son visage s'est allongé. Ses yeux, habituellement d'un doux coloris, sont obscurcis par le mal et la corruption. Il se saisit de son chapelet, mais la croix en est retournée. Horrifié, Raphaël lâche son collier au sol et court jusqu'aux appartements du Pape. Il entend des voix provenant de l'intérieur de sa tête. Il entend le démon psalmaudier dans la langue des enfers. Ce qui le terrifie le plus n'est pas le fait qu'un suppôt du Malin se serve de lui comme réceptacle, mais bien qu'il comprenne parfaitement le langage que le Démon est en train de lui murmurer mentalement. A-t-il perdu sa foi à ce point pour qu'une vile créature du Diable s'insinue de la sorte en lui ?

Il entre en trombe dans les appartements du Pape, prêt à lui demander de le tuer s'il le faut.

Le Souverain Pontife est allongé dans son lit, les draps couverts d'un sang frais et luisant.

Kelly est debout devant lui, l'arme à la main, le bout du canon encore fumant et les mains tremblantes. Comment se fait-il qu'il ne l'aie pas entendu ? Comment Kelly a-t-elle pu commettre un meurtre aussi affreux ?

— Kelly ! hurle Raphaël. Que s'est-il passé ?

— Je… Je ne sais pas, bredouille-t-elle. C'est… C'est cette voix, elle… Elle m'a forcé !

— Tout est perdu, lâche le prêtre en s'agenouillant.

Kelly semble confuse, elle tourne la tête vers Raphaël et le braque de son arme.

— Kelly, qu'est-ce que vous faites ?

— Je suis désolé, mon père, *elle* me l'ordonne…

Coup de feu.

XXXII. HABEMUS PAPAM

Sursaut. Il est 5h30 du matin, Raphaël est en sueur au fond de son lit.

Le cœur encore palpitant d'émotion, il se lève et se rend jusqu'à la salle de bain, craignant que son rêve ne soit prémonitoire. À son grand soulagement, aucune corne, pas une once de poil non-identifié, et son visage est toujours le même que lorsqu'il s'est couché la veille.

Le père se passe un coup d'eau sur la figure, se dévisage un long moment dans le miroir et ne voit dans ses yeux pas l'once d'une malice diabolique.

Soulagé, il se rendort.

Il est reveillé par un bruit sourd provenant de sa porte. On toque.

— Entrez, dit-il, encore ensommeillé et engourdi par son cauchemar.

Un homme noir de la quarantaine entre dans sa chambre et lui annonce que le Pape et toute sa troupe sont en partance pour un tour dans la savane accompagnés de Laurent Lompo.

Aussitôt, Raphaël plonge dans ses vêtements et descend de ses appartements. Juste en bas, le Pape, Laurent Lompo, Kelly, quatre gardes du corps et un guide touristique sont serrés dans une voiture Jeep dont le moteur vrombit déjà. Tout le monde semble attendre le prêtre. Il est cordialement invité par le guide touristique à monter avec Kelly dans le coffre, afin de pouvoir observer comme il se doit le paysage. À l'arrière se trouvent Kelly, Raphaël, Laurent Lompo et le Pape. Le guide touristique, quant à lui, est occupé à conduire la voiture à travers les rues de Niamey. Les gardes du corps, pour leur part, sont installés sur les sièges avant et arrière de la Jeep.

— Où allons-nous, votre sainteté?

— Nous nous rendons au village d'à côté afin que j'y dispense une messe. En même temps, nous aurons tout le loisir d'observer les animaux de la savane.

La route jusqu'au village voisin dure quelques heures. Tous les occupants occidentaux de la voiture sont pendus aux lèvres du guide qui, tout en roulant, montre du doigt toutes sortes d'animaux sauvages.

— Malheureusement, dit le guide, le véritable problème que nous avons avec toute cette nature sauvage, ce sont les braconniers. Heureusement, de nombreux gardes sont en poste pour protéger les espèces en voies d'extinction. De cette façon, nous préservons une faune aussi vaste que possible.

— Il y a beaucoup de braconnage par ici ? demande Kelly.

— Oh oui, les bandits aiment surtout tuer les éléphants et les rhinocéros pour leurs cornes, ça fait de l'ivoire, ça peut se vendre très cher, vous savez. Après, il y a aussi ceux qui s'amusent à tuer des animaux juste pour le plaisir de se prendre en photo à côté de leur cadavre. Ça plaît beaucoup aux touristes fortunés, ils pensent que l'Afrique est une cour de récréation dans laquelle tout leur est permis du moment qu'ils lâchent de l'argent. Le pire, c'est que c'est souvent le cas (il soupire).

Il reprend, en montrant du doigt une étendue d'eau sur laquelle se reflète la douce lumière du jour.

— Voyez, ça, c'est un troupeau de rhinocéros. Malheureusement, par raison de sécurité, nous ne pouvons nous éloigner de la route.

— Ce n'est pas grave, rétorque Kelly, vos jumelles zooment si bien qu'on peut presque dire ce que le lion a entre les griffes à plusieurs centaines de mètres de distance, c'est incroyable.

— C'est la pointe de la technologie en ce qui concerne les jumelles.

— Archevêque, dit le Pape, qu'avons-nous de prévu après cette petite excursion ?

— Eh bien, il nous faudra visiter la chapelle de Niamey, de nombreux fidèles vous y attendront, tous plus impatients les uns que les autres de vous voir, votre Sainteté. Même ceux qui ne sont pas de la même confession que nous sont curieux de voir le chef religieux chrétien en personne.

— Monsieur, demande Kelly au guide touristique tandis que le Pape et l'archevêque parlent entre eux, pensez-vous que nous soyons réellement en sécurité ici ?

— Oh, bien sûr, madame ! Il nous faudrait vraiment jouer d'une sacrée malchance pour qu'un groupe armé nous tombe dessus maintenant.

Un coup de feu retentit, le guide s'effondre sur le volant et la voiture s'encastre dans un arbre. Tout le monde est propulsé vers l'avant. Le garde du corps qui était sur le siège passager traverse le pare-brise et son corps vient s'écraser contre le tronc d'arbre une fraction de seconde, avant de retomber mollement sur le capot de la voiture. Les trois autres malabars connaissent plus ou moins le même sort, à l'exception près d'un d'entre eux, dont la ceinture était solidement attachée. L'archevêque est abattu à bout de bras d'un coup de revolver par ce même garde du corps dont les yeux virent au noir opaque.

Raphaël veut protester, mais il en est incapable. Son corps, hors de contrôle, se saisit d'un revolver à terre et abat d'une balle dans la tête tous ceux qui osaient encore bouger ne serait-ce qu'un petit doigt. Le lieu de l'accident est devenu un véritable charnier. Seule Kelly manque à l'appel.

Aussitôt fait, le garde du corps dégaine un téléphone et compose un numéro.

Le Pape est juste à côté de lui, maintenu en joue par l'arme de l'homme. Le Souverain Pontife, groggy par le choc, voit ses tempes grésiller et quelques gouttes de sang perler le long de son front blanc.

— Que… Que… ? balbutie sa Sainteté.

— Le taxi arrive, très cher, ricane le démon.

Une poignée de minutes plus tard, une autre Jeep déboule de l'horizon lointain et s'approche de plus en plus. À son bord, trois hommes armés et cagoulés. Ils ont en leur possession un impressionnant matériel militaire et de quoi tourner une vidéo en direct à l'aide d'une caméra à la pointe de la technologie.

Ils s'arrêtent devant Ah'Buh — toujours niché dans son réceptacle de garde du corps — puis sortent de force le Pape de la voiture. Raphaël, perclus par la peur et par ses propres meurtres, ne peut cependant résister à l'appel démoniaque. Son esprit s'enlise peu à peu dans les méandres de l'antichambre sur Terre de l'Enfer. Il sait qu'en se comportant comme il le fait, il

s'assure une place au chaud dans un carré VIP aux côtés de Lucifer, Mussolini et Gengis Khan. Pourtant, bien que conscient dans son esprit et dans son for intérieur, il ne peut aucunement contrôler ses actes. Le démon semble avoir la main mise sur chacun de ses gestes.

— Il semblerait, mon père, que vous êtes un criminel, désormais.

— C'est… C'est vous qui… Qui…

— Ce n'est pas moi, c'est vous qui avez commis ces meurtres.

— Comment est-ce possible ? Comment avez-vous pu prendre possession de moi de la sorte ?

— Lorsque la graine du mal s'est insidieusement faufilée en vous par le biais d'une de vos blessures *physiques,* je savais que le mental ne tarderait pas à suivre. J'ai semé en vous la graine de la haine et de la servitude, et figurez-vous que vous avez été un terreau idéal à son développement. C'est à se demander si au fond de vous vous avez réellement changé, Raphaël Schtompt. Je sais que vous voudriez reprendre votre vie d'avant : richesse, gloire, luxure facile. À la place de cela, vous êtes là, au beau milieu de la savane Nigérienne, à tenter de résister au démon qui ne veut que votre bien. Vous devriez profiter de la vie pour accomplir de grandes choses, Raphaël. Le mal n'est qu'une question de point de vue. Aujourd'hui, je sais que je serai enfin libéré de la mission qui m'incombe. Après tout ce merdier, je vais aller me faire couler un bon grand verre de rhum au bord de la plage sur une île paradisiaque, entouré de nanas aux formes plantureuses. Ce n'est pas ça dont vous rêveriez vous aussi, hum ?

— Je suis prêtre, j'ai fait des voeux.

— Allons, cessez de résister, vous êtes en mon pouvoir. Mon fiel s'est répandu dans vos veines, vous ne pouvez plus lutter désormais. Même le plus petit signe de croix vous paraîtra insurmontable.

Le Pape est conduit de force jusqu'au sol par l'un des hommes cagoulés. Les deux autres d'entre eux le réceptionnent et le frappent à la tête. Ci-fait, ils installent une caméra sous l'œil impuissant de Raphaël, commencent à prononcer des paroles dans une langue incompréhensible, brandissent le drapeau de l'état Islamique et s'attellent à articuler quelques paroles dans un français approximatif.

— Ceci est un message que nous envoyons directement à l'Occident. En direct, votre chef religieux va être torturé puis tué.

Aussitôt, l'un d'eux passe un couteau sous la gorge du Pape et l'entaille doucement, tandis que le Souverain Pontife hurle :

— Ne cédez pas à la haine, ne cédez pas à la violence !

— La ferme !

— Cette exécution n'est qu'un avant-goût de ce qui s'apprête à déferler sur vous. Nous sommes en guerre, tenez-vous le pour dit.

Raphaël est incapable de bouger devant cet atroce spectacle. Il a beau vouloir pointer son arme sur ceux qui sont en train d'infliger d'infâmes douleurs à celui qu'il considère comme le porte-parole de Dieu, il ne peut rien y faire. Ses membres restent figés, comme s'il était sous l'emprise d'une puissante hypnose.

Ah'Buh, quant à lui, l'arme toujours braquée sur le Pape, hors champ de la caméra, se délecte de cette scène. Il sourit, pensant déjà à toute son oisiveté future dans ce monde qui ne sera bientôt plus que ruine. Nul doute, pour lui, que des bombes atomiques pleuvront aux quatre coins du globe, que la guerre fera rage dans chaque pays et que les Hommes se déchireront entre eux comme ils l'ont toujours fait — mais cette fois-ci, plus que jamais.

— Reconnaissez notre puissance, que le monde s'agenouille devant nous, car cette terreur qui vous prend aux tripes aujourd'hui, sachez qu'elle vous poursuivra tout au long de votre vie. Nous tuerons tous les représentants du Christ jusqu'au dernier, nous les traquerons en même temps que nous brûlerons vos toits, vos villes, et que nous dévasterons vos campagnes.

— Et maintenant, faisons hurler sa Sainteté le Pape ! Déclare le premier homme avec amusement.

Un de ses acolyte sort de derrière son dos un lot de tisonniers qu'il fait chauffer sur un réchaud. Ci-fait, tandis que le porte-parole de l'état Islamique fait de grands gestes devant la caméra, il s'attelle à les planter dans le dos du Pape, dans son cou, dans la plante de ses pieds.

Le Souverain Pontife hurle.

— Et voilà ! Et encore, ce n'est que le début ! Continuons sur notre lancée !

Le deuxième homme s'arme d'un marteau de charpente. L'un après l'autre, il brise les genoux du Pape dans d'horribles craquements mués de hurlements de douleur.

Son coéquipier active une petite radio sur laquelle passe *What a wonderfull world* de Louis Armstrong. Celui qui parle devant la caméra s'attelle à mimer de chanter de façon maniérée, en faisant rouler de grands gestes avec sa main, comme un chef d'orchestre, tandis que le Pape se meurt peu à peu.

À la fin de la chanson, il court jusqu'à sa Jeep pour chercher un bidon d'essence qu'il verse sur le Pape.

— Voici comment va mourir votre souverain religieux bien-aimé : de la pire des façons.

Du point de vue de la caméra, l'homme qui se pavanait reçoit une balle entre les deux yeux, sa tête explose, toujours sur un air de Louis Armstrong. Ceux qui étaient en train de préparer l'exécution du Souverain Pontife n'ont pas le loisir de dégainer leurs armes, qu'ils sont également abattus de deux balles.

Le monde entier retient son souffle devant la vidéo, musulmans, chrétiens, bouddhistes, hindous et athées du monde entier. Tous, aujourd'hui, sont unis par le même désir de chasser de cette Terre l'infamie de la haine. Soudain, tandis que le moment n'y est pas propice, une énergie fraternelle universelle se dégage de chacun des foyers, de chacun des pays, de chaque femme et de chaque homme. Un événement majeur de l'Histoire est en train de se dérouler, et tous savent pertinemment que cette date ne sera pas oubliée de sitôt.

Hors-champ, Kelly s'est relevée de l'accident et, de son revolver, a tué les trois hommes armés. Ah'Buh la fustige du regard, puis, répond également par le feu. Tandis que son revolver est déchargé, il envoie par ses mains une déflagration enflammée qu'évite Kelly de justesse en se jetant sur le côté. D'une voix gutturale que le monde entier peut entendre, il hurle :

— Qui es-tu, toi, pour oser encore te lever contre moi après tout ce que je t'ai infligé ? Tu devrais ramper à mes pieds et me supplier de ne pas te torturer d'avantage. Je n'avais pas le

choix, j'ai été obligé de m'encombrer de ta stupide et insignifiante présence. Je t'ai baisé jour et nuit, je t'ai même fait un marmot, et toi, tu oses encore te dresser contre l'instigateur de ta propre vie ? Sans moi, tu ne serais rien ! Tu n'aurais rien eu du bonheur dont tu as joui pendant si longtemps. Il est maintenant tant d'en payer le prix.

— Tu m'as peut-être tout donné, ordure, mais tu m'as aussi tout repris !

— Comment oses-tu me tutoyer, vermine mortelle ? Je suis Ah'Buh, prince démoniaque, invoqué en l'an de grâce 1096. Qui es-tu pour me manquer de respect de la sorte ?

Kelly est prostrée derrière la Jeep accidentée. Ah'Buh ne retient pas ses flammes, il les déchaîne comme si Satan lui-même relâchait toutes les flammes de l'enfer.

— Tue-la ! ordonne-t-il à Raphaël — qui se trouve juste derrière elle.

Aussitôt, sans pouvoir y résister, les yeux bouffis de larmes, Raphaël lève son arme en direction de Kelly, qui fait de même.

— Tuez-moi, Kelly, vite ! Arrêtez-le !

— J'en suis incapable.

Le doigt de Raphaël commence doucement à glisser sur la détente, il tente de résister à la présence démoniaque qui le possède, mais il est déjà trop tard.

— Faites-le ! hurle-t-il de sa propre voix, muée à celle du démon.

— Je suis désolée, sanglote-t-elle en appuyant sur la détente.

Seul le cliquetis significatif d'un chargeur vide lui revient.

Terreur.

Un coup de feu retentit.

Kelly s'est faufilée sur le côté droit de la Jeep, évitant d'une part les balles de Raphaël et les flammes d'Ah'Buh — qui commencent à manger l'arbre dans laquelle la voiture s'est encastrée, mais aussi tout contact visuel avec ses deux adversaires. Elle est juste derrière l'arbre enflammé.

Soudain, une idée saugrenue la traverse en voyant son tronc fin, rongé par le feu crépitant.

Kelly s'élance comme une furie contre l'arbre, et, sous l'effet de sa force, il tombe à la renverse, elle avec. Kelly, couverte de flammes, se roule au sol pour les étouffer tandis que Ah'Buh gît sous le tronc ardent. Il hurle de douleur et pousse son dernier soupir après maints râles d'agonie terrifiants. Malgré son corps mutilé et ses mains brûlées, Kelly est prête à l'action.

— Kelly, prenez le chapelet du Pape. Lorsque vous l'aurez, tuez-moi avec le bout de sa croix, elle est légèrement pointue. En forçant assez, vous parviendrez à me l'enfoncer dans le cœur. N'hésitez pas un instant, faites ce que je vous dis. Il en va de la survie du monde. J'avais prévu cette éventualité. Si je ne peux disposer de mon corps, je peux disposer de la parole.

La traînée de flamme de l'arbre commence peu à peu à se répandre jusqu'à la flaque d'essence qui entoure le Pape, disloqué, suffocant de douleur. Voyant le feu cheminer vers le Souverain Pontife, Kelly, prise d'un accès de courage, se jette sur le chef religieux, le pousse jusqu'en

lieu sûr et lui arrache brutalement son collier d'autour du cou.

Raphaël se met à hurler, conscient que l'esprit d'Ah-Buh, pour gagner, n'a qu'à prendre possession du corps de Kelly.

— Divin Satan, Maître des Esprits Libres, Grand Souverain du Refus, c'est un homme libre qui fait appel à toi, afin que tu daignes autoriser ton Suppôt Ah'Buh à prendre possession de mon corps. Je renonce à Dieu, je renonce à la foi et à tout ce qui l'entoure. Je t'offre mon âme en échange de ce souhait, car c'est ce qui me tiens aujourd'hui le plus à cœur (il inspire). Viens à moi, Ah'Buh.

En même temps qu'il hurle, le filet noirâtre entre par sa bouche et s'infiltre dans son corps.

Kelly, abasourdie mais consciente, se jette sur son coéquipier, le plaque au sol, et, sans qu'il ne puisse se défendre, attrape la croix de ses deux mains, et, avec une force rageuse, la lui enfonce à travers la poitrine.

Raphaël crache une gerbe de sang impur. Sa peau se met à brûler, il convulse. Kelly roule sur le côté, elle regrette déjà son geste. Elle comprend alors le plan du prêtre. La croix attachée autour du cou du Pape était forcément sanctifiée. De ce fait, en acceptant Ah'Buh en lui, Raphaël laissait une opportunité à Kelly de le bannir pour toujours, au prix de sa propre vie.

La vie de Raphaël s'éteint en même temps que celle du démon. Les deux ennemis jurés gisent tous deux au sol, sous le soleil de plomb de la savane africaine. Cette mort violente et douloureuse met fin à un conflit générationnel entre le premier adversaire de Ah'Buh et lui-même.

La jeune femme, titubante, tremblante de tous ses membres, se poste devant la caméra en essuyant ses larmes. Elle inspire profondément, puis prononce son premier et sûrement son dernier discours à la Terre entière :

— Aujourd'hui est à marquer d'une pierre blanche. Ce n'est pas une victoire pour la chrétienté, ni pour aucune religion d'ailleurs. Ce soir, des milliers d'enfants ne verront pas le crépuscule, des milliers de salauds se réjouiront encore et encore de leur situation, mais, ils sauront tous qu'aujourd'hui, c'est l'Humanité qui a triomphé. L'Humanité toute entière est belle, elle est puissante et fraternelle, elle peut détruire n'importe quel mur et n'importe quelle barrière. Cessons de nous haïr pour exister et pour apporter de l'eau aux moulins de ceux qui en jouissent, aimons-nous, aimons-nous tous comme si nous n'étions qu'une seule et même personne. Dans toute cette histoire, de nombreuses personnes extraordinaires ont perdu la vie parce qu'une poignée de criminels ont décidé de nous dicter leurs lois et de nous enseigner comment être heureux. Nous n'avons ni besoin d'eux ni de leurs lois, nous n'avons pas besoin de leurs armes ou de leur dictature. Nous pouvons changer, nous *devons* changer. Je ne m'adresse pas aux français, aux américains, aux turcs ou qui sais-je, je m'adresse aux humains, à la magnifique harmonie culturelle que nous pouvons nous apporter les uns les autres. Je m'adresse à vos consciences et à vos cœurs : unissez-vous dans l'amour fraternel, refusez les barrières pour que ne meurent pas en vain ceux qui se battent pour un monde meilleur.

La caméra bascule sur le côté. Le monde entier ne voit plus qu'une gerbe de flamme de laquelle s'échappe un véhicule conduit par une femme, avec à l'arrière, le Souverain Pontife.

Kelly, quant à elle, n'a pas oublié un seul des traits du visage de Raphaël. Elle n'essaie même pas de jeter un regard en arrière dans la fumée et le feu pour contempler une dernière fois le corps de celui qui n'était pas seulement un coéquipier, mais qui aurait pu, en d'autres circonstances, devenir un ami. En essuyant une larme d'un revers de bras, elle se rend au plus

vite à Niamey, pour que le Pape y soit pris en charge par les services hospitaliers compétents.

Plusieurs années plus tard, le Pape est mort. Les cardinaux ont entamé leur sempiternel conclave au Vatican. Kelly ne peut pas s'arrêter de penser à Raphaël et à son sacrifice. Souvent, elle songe à sa terrifiante aventure avec lui. Et, lorsqu'elle se replonge dans ce passé, elle ne peut s'empêcher de sourire béatement, une lueur de tristesse dans le regard. Mais, après son message adressé au monde entier, même si Kelly a été invitée sur de nombreux plateaux télé, a parlé maintes et maintes fois à la presse, elle s'est aujourd'hui retirée loin, très loin de tout le tumulte de la société.

Il est six heures du matin, tout est calme autour. La pierre est fraîche, on peut y sentir les vibrations religieuses de celles et ceux qui prient tous les jours.

Une voix familière et douce retentit dans les alcôves, c'est la sœur Brigitte.

— Vous venez, sœur Kelly ? C'est l'heure de la prière.

Et lorsque s'échappe la fumée blanche du Vatican, celle qui signifie qu'un nouveau Pape a été choisi, celle qui était lieutenant de police torturée par son passé ne peut s'empêcher de sourire à nouveau. Comment pourrait-elle décemment adresser un message de paix, d'espoir et d'amour au monde, si elle même ne s'y prête pas ?

— Habemus Papam, dit-elle, emplie de joie et les mains jointes vers le ciel, en pensant à un ange au visage délicat qui aurait été un merveilleux Souverain Pontife.

Merci, ami lecteur, d'avoir été jusqu'au bout du livre. Ces dernières lignes sont pour toi. J'espère que tu as passé un bon moment. Sache que je travaille déjà aux suivants. Qui sait,

peut-être de la science-fiction ? Quelque chose de plus personnel, de plus profond...

En attendant, tu peux d'ores et déjà venir faire un tour sur ma page Facebook ICI et y déposer ton p'tit like pour m'encourager ==> https://www.facebook.com/theoteur/

Tu peux aussi lire mes autres livres en suivants les liens suivants:

Les chaînes du papillon: Christelle est une mère célibataire de 46 ans. Toute seule, elle élève sa fille, Emma, dans un insupportable climat de conflit permanent. Alors que sa vie professionnelle et sentimentale tombe au plus bas, elle rencontre un mystérieux inconnu : Klaus, un fringuant célibataire scandaleusement beau. Avec lui, elle va vivre une histoire embrasée qui la mènera jusqu'aux portes de son passé en faisant ressurgir ses plus vieux démons. Christelle va alors découvrir que les fantômes qu'on croit enterrés pour toujours ne disparaissent jamais. Jamais...

https://www.amazon.fr/cha%C3%AEnes-du-papillon-Th%C3%A9o-Lemattre-ebook/dp/B01GKNZ60Y/ref=sr_1_1?ie=UTF8&qid=1476825255&sr=8-1&keywords=Les+cha%C3%AEnes+du+papillon

L'Omerchat: Fripon n'est pas un chat ordinaire, et il en a conscience. Suivez cet étrange animal dans sa maison de mafieux, et devenez spectateur de sa vie à travers son aventure poilante qui l'entraînera malgré lui à la découverte de ses origines. Glissez-vous dans la peau d'un chat pendant ces quelques pages, et gardez à l'esprit ces quelques mots d'ordre : « insoupçonné, intouchable, orgueilleux ».

https://www.amazon.fr/LOmerchat-Th%C3%A9o-Lemattre-ebook/dp/B00XIQJUPE/ref=sr_1_1?ie=UTF8&qid=1476825335&sr=8-1&keywords=L%27Omerchat

422: Tous les ans, 500 hommes sont créés sous couveuses par la société pour la servir et la protéger des humains. Le monde connaît une division : les Humains et les Hommes. Les Humains sont emplis de sentiments, et donc, dangereux pour la nouvelle société établie. Mais est-il réellement possible de renier à l'extrême sa nature profonde ? En rencontrant Célia, une jeune Humaine qu'il a pour ordre d'arrêter, 422 va découvrir une part de lui-même qu'il aurait préféré ne jamais connaître...

https://www.amazon.fr/422-genre-Humain-Th%C3%A9o-Lemattre-ebook/dp/B01IHTYPME/ref=sr_1_1?ie=UTF8&qid=1476825429&sr=8-1&keywords=422+et+le+genre+humain

Bien entendu, n'hésite pas, ami lecteur, à partager ton ressenti sur Facebook à travers les groupes ou même ta propre page, cela n'en sera que plus encourageant pour moi.

À très vite.